

# LA GUERRE D'ALGERIE

D'UN

## MEDECIN APPELE DU CONTINGENT

**Octobre 58 - Juillet 60**

par **Jean-Claude DEPOUTOT**,



L'infirmerie d'El Felaye

*« C'est un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée... Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucun trait de mes conditions et humeurs et que par ce moyen, ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi... »*

*Montaigne  
Les Essais, Ed.Arles  
Sept.1992 p XI*

## **TABLE DES MATIERES**

<b>AVEC LE 2-60<sup>ème</sup> REGIMENT D'INFANTERIE.....</b>	<b>6</b>
<b>A LA FRONTIERE TUNISIENNE .....</b>	<b>6</b>
<b>AVEC LE 28<sup>ème</sup> BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS .....</b>	<b>46</b>
<b>DANS LA VALLEE DE LA SOUMMAM (KABYLIE).....</b>	<b>46</b>
<b>L'INTERMEDE D'ARZEW .....</b>	<b>67</b>
<b>RETOUR A EL FLAYE .....</b>	<b>72</b>
<b>À L'INFIRMERIE DE KERRATA.....</b>	<b>97</b>
<b>NOTRE SEJOUR A CONSTANTINE.....</b>	<b>101</b>
<b>ENCORE QUELQUES REFLEXIONS POUR CONCLURE .....</b>	<b>105</b>

J'ai participé comme médecin appelé du contingent à la guerre d'Algérie, d'octobre 1958 à juillet 1960. À cette époque, on n'osait pas dire que c'était une guerre : on parlait des « événements d'Algérie » d'«opérations de maintien de l'ordre » ou de « pacification ». Elle ne reçut, du moins en France, officiellement le nom de guerre, qu'en 1997 ! Les « participants » dont moi-même, avons pourtant depuis longtemps déjà, une carte d'anciens combattants !

Ce fut une époque très particulière pour moi, puisqu'elle coïncida avec mes fiançailles, puis mon mariage et une double paternité, c'est-à-dire un changement complet dans mon mode de vie. Elle me fit vraiment devenir adulte !<sup>1</sup>

Dès le début de mes études de médecine à Strasbourg, en 1951, je fréquentais l'Aumônerie Universitaire Protestante où je rencontrais d'autres étudiants. C'était pour moi un important lieu de réflexion. Je lisais aussi des journaux dits « de gauche ». Ainsi il m'était apparu de plus en plus clairement que les trois départements d'Algérie - qu'on ajoutait dans les manuels scolaires aux 90 départements métropolitains -, n'étaient pas vraiment la France, comme on me l'avait enseigné et comme je le croyais jusqu'alors, mais des territoires colonisés, que cette guerre qui ne disait pas son nom et avait commencé en novembre 1954<sup>2</sup>, était liée à l'universelle décolonisation et à la révolte de la majorité des autochtones Algériens Musulmans. Ceux-ci avaient un statut civique différent des métropolitains et des autres habitants de l'Algérie. On parlait beaucoup d'attentats, de massacres : actes de résistance et de guerre pour le FLN

---

<sup>1</sup> C'était tardif ! Mais jusque-là, j'étais seulement un étudiant un peu attardé du fait des longues années d'études de médecine..

<sup>2</sup> Selon certains historiens, elle n'avait jamais totalement cessé depuis la conquête de 1830.

(Front de Libération Nationale<sup>3</sup>), mais considérés comme des actes de terrorisme par les Français avec des réactions de contre-terrorisme menées par la police et par l'armée française qui se comportait un peu comme une armée d'occupation. Elle était constituée par des troupes et des soldats d'active, puis, en raison du développement de la guerre, par des réservistes rappelés, puis par les appelés du contingent comprenant une proportion de jeunes Musulmans d'Algérie nommés FSNA (Français de Souche Nord-Africaine) faisant leur service militaire comme les jeunes Français « métropolitains ». Si en France, on grattait les fonds de tiroir pour envoyer suffisamment d'appelés, au contraire en Algérie, on les sélectionnait soigneusement et on les mélangeait avec les autres appelés pour éviter des mutineries ou des trahisons !

L'armée « régulière » française était aidée sur le terrain par des supplétifs enrôlés sur place : harkis, moghaznis, goumiers, considérés comme des collaborateurs honnis par le FLN. Il y avait aussi en France, des gens qui aidaient matériellement les Algériens révoltés et qu'on appelait les « porteurs de valise ». Sans les prendre, comme la plupart des Français, pour des traîtres, je ne les approuvais pas car je me sentais plutôt solidaire de l'ensemble des appelés auxquels je savais que j'appartiendrais un jour, si la guerre ne s'arrêtait pas avant. Mais cela donnait lieu à des discussions et des prises de position passionnées. J'avais signé et fait signer une pétition contre la torture pratiquée en Algérie pour arrêter le « terrorisme ». Je ne voyais pas bien comment on pouvait l'éviter, mais cela choquait mon éthique !

---

<sup>3</sup> FLN : Front de Libération National, présidé à l'époque par Ferhat Abbas, première version d'un gouvernement algérien qui, depuis Tunis et Le Caire, coordonnait la guerre.

J'avais réussi, en 1957, le concours de l'Internat des Hôpitaux de Strasbourg, ce qui me faisait considérer comme un médecin, même s'il restait ma thèse à passer. J'avais 26 ans. J'aurais résilié mon sursis d'incorporation, possible jusqu'à 27 ans pour les étudiants en médecine, s'il n'y avait pas eu cette guerre. Mais je nourrissais le secret espoir qu'une solution au conflit serait trouvée avant que je sois contraint d'y participer. Ce ne fut pas le cas, hélas ! Le Général de Gaulle revenu au pouvoir en mai 1958 à cause de la guerre d'Algérie, nourrissait aussi des espoirs de paix des deux côtés de la Méditerranée ! En attendant, je fis un an de spécialisation de Neuropsychiatrie à la clinique psychiatrique des Hospices Civils de Strasbourg où j'avais obtenu une place d'interne.

J'ai été incorporé à Dijon, siège de la région militaire (6<sup>o</sup> région) du département de mon lieu de naissance (Territoire de Belfort) le 1<sup>er</sup> juillet 1958. Tout appelé devait, à l'époque, pendant un mois, faire ce qu'on appelait « ses classes », c'est-à-dire apprendre les premiers rudiments du comportement du militaire de base : maniement d'arme, marche au pas en formation, apprentissage des grades et insignes de la hiérarchie militaire et des différentes armes, etc.... Mais à Dijon, les médecins appelés ne faisaient pas de classe. Ils étaient provisoirement affectés à l'hôpital militaire comme internes.

Au bout de six semaines, ma promotion (58-1C), issue de toutes les régions militaires, fut regroupée (nous étions plus de 300) pour suivre le peloton des EOR (Elèves Officiers de Réserve) dans une caserne du Service de Santé au fort Lamothe à Lyon

Étant célibataire, j'étais sûr de partir en Algérie de toute façon, quel que soit mon classement au concours qui terminait le peloton (ce qui ne fut pas tout à fait exact, car les célibataires classés parmi les premiers sont restés en France, mais cela ne

s'est su qu'après les résultats du concours). Cela m'était égal puisque j'étais, comme Interne des Hôpitaux, sûr d'être affecté comme médecin dans le service de neuropsychiatrie d'un hôpital militaire d'une grande ville algérienne (Alger, Oran ou Constantine). Je pensais que j'y aurais la même vie qu'à Strasbourg. Edith, qui avait terminé sa licence de lettres et devait préparer l'agrégation pendant l'année universitaire 58-59, était d'accord pour ne pas attendre davantage pour que nous nous mariions, et se proposait de venir me rejoindre sur le lieu de mon poste hospitalier à la fin de cette année-là. Concours réussi ou non, comme on manquait autant d'enseignants que de médecins, nous étions sûrs qu'elle trouverait sur place un poste de professeur au mieux, ou d'institutrice au pire (à cette époque, la pénurie d'instituteurs était telle qu'on employait même les «volontaires» immédiatement après le baccalauréat et parfois même avant).

Nous passâmes le concours d'Officier de réserve. On nous affecta, selon notre classement, aux différentes régions militaires. Ceux qui étaient mariés et père de deux enfants et les premiers, restèrent en France. Tous les autres, dont moi, furent mis à la disposition du Service de Santé de la 10<sup>ème</sup> région militaire, c'est-à-dire l'Algérie, et nous eûmes 15 jours de permission avant de rejoindre notre affectation.

## DEPART DE FRANCE ET ARRIVEE EN ALGERIE

Ma permission, passée avec ma fiancée, terminée, je suis retourné une journée à notre casernement d'EOR au Fort Lamothe, pour recevoir le diplôme et les galons d'aspirant, et faire mon paquetage avant de m'embarquer pour l'Algérie à Marseille.

**Le 7 octobre 58** : j'ai débarqué au matin à Alger, sous la pluie. J'ai envoyé à Edith, avec ma lettre, une carte du bateau racontant ma traversée, pour le futur album de famille (carte disparue) et la citation optimiste de Tristan Bernard qui, le jour de son arrestation en tant que juif par les nazis, pendant la guerre de 39-45, avait écrit : « Jusqu'à maintenant je vivais dans la crainte, maintenant je vis dans l'espoir ! ».

Une heure après le débarquement à Alger, je recevais une piqûre dans les fesses de gammaglobulines, censées protéger contre l'hépatite virale, alors que le virus était parfois propagé par les seringues mal lavées et utilisées plusieurs fois pour la vaccination ! Il y eu en effet, de véritables épidémies et lorsque je voyais arriver plus tard à l'infirmerie, des nouveaux appelés vomissant, aux yeux jaunes, je pouvais leur dire après une brève enquête : « Vous êtes arrivés le tant à Alger sur tel bateau ! » L'appelé était stupéfait ! Mais je n'ai pas été contaminé à mon arrivée en Algérie.

J'ai immédiatement su que j'étais affecté, tête de liste, comme neuropsychiatre dans le Constantinois et j'étais persuadé d'être envoyé au seul hôpital militaire ayant un service de neuropsychiatrie de la province, qui était à Constantine. Ce fut ma seule occupation militaire pour la journée.

**le 8 octobre 58** : à 6 H 30, j'ai pris le train pour Constantine : 450 kilomètres et 8 heures de trajet.

À partir de maintenant et jusqu'à ma permission de mariage, mon récit sera fait uniquement d'extraits substantiels des lettres que j'ai écrites à ma fiancée et que nous avons conservées. Cette façon de faire évite des reconstructions à posteriori, qui auraient pu être liées aux événements produits ultérieurement. Je n'ai rien retranché à ce que j'ai écrit concernant les « événements » auxquels j'ai participé et la manière dont je les ai vécus à ce moment-là. Bien sûr, je ne peux garantir l'exactitude de ce qu'il m'a été rapporté et que je n'ai pas vu de mes propres yeux. Les points de suspension indiquent qu'ont été supprimées à leur endroit les parties des lettres qui ne concernent pas directement les événements de guerre : dialogue amoureux, projets, commentaires, etc. ... J'ai ajouté en bas de page de brèves explications quand elles m'ont semblé nécessaires. Donc, dans les extraits de mes lettres, je me suis contenté, avec l'aide de ma femme, de redresser les phrases grammaticalement incorrectes et de corriger l'orthographe et la ponctuation lorsqu'elles étaient défectueuses. Par discrétion, j'ai seulement mis les initiales des noms des militaires cités.

**Lettre du 8 octobre de Tèlergma :** Voyage très pittoresque. Précautions militaires exceptionnelles : train survolé par un avion, et dans les régions où la voie suivait la route, suivi par une automitrailleuse ou un char léger<sup>4</sup> ; beaucoup de barbelés et de militaires sur la voie. Les 250 premiers kilomètres : pays sauvage et désertique, quelques rares eucalyptus ont bien du courage de s'accrocher à une terre ocre, brûlée, avec de rares petites mechtas et oueds. De temps en temps, quelques chèvres broutant on se demande bien quoi ! Les gorges de Palestro célèbres tant par leur beauté que par leur mauvaise réputation, furent traversées à 20 Km heure. On n'est jamais trop prudent ! Tout ce déploiement militaire dans ce pays sauvage, faisait

inévitavelmente penser aux premières séquences d'un western où il y aurait ensuite attaque de train, d'où naissance d'une certaine tension, heureusement atténuée par le confort de nos wagons de première et un long repas au wagon-restaurant.

Puis nous sommes arrivés sur les hauts plateaux du Constantinois où la transition s'est faite progressivement entre le désert et un paysage de la Beauce... des champs de blé à perte de vue (le blé est coupé bien sûr) ! Nous avons vu la femme arabe, un gosse sur un bras, tirant de l'autre l'âne sur lequel trônait son mari ! ... Nous avons vu aussi le petit âne, tournant inlassablement autour de la roue à eau. Seuls les barbelés, le déploiement des soldats et les groupes de poteaux télégraphiques sectionnés, nous faisaient souvenir des raisons de notre présence ici. ...

Enfin, vers 5 heures du soir, nous sommes arrivés à 40 Km de Constantine à Oued-Seguine Tèlergma, où nous nous sommes arrêtés. Nous logeons à l'hôpital et demain nous aurons notre affectation définitive.

Le plus drôle de cette mauvaise narration de mon voyage, a été l'accueil à Tèlergma. Il y avait un petit Arabe de 8 ans (à peu près) qui criait avec l'accent en nous voyant « sous-lieutenants, tous sous-lieutenants, sous-lieutenants à part entière ! »<sup>5</sup> N'est-ce pas beau ? Il avait retenu la leçon !

**Lettre du 11 octobre 58 :** Ce matin, nous sommes passés un à un, devant le directeur de service de santé du Constantinois. Il m'a dit qu'il n'y avait actuellement qu'un seul poste de psychiatre dans le Constantinois, qu'il était réservé à un type qui

---

<sup>5</sup> Il caricaturait la phrase célèbre d'un discours du général de Gaulle qui avait dit lors de son premier voyage en Algérie après son retour au pouvoir en mai 58 : « Vous avez voulu que tous soient Français à part entière ... » qui lui avait valu une grande popularité chez les pieds-noirs et les musulmans autochtones, mais fut aussi une cause de malentendu !

---

<sup>4</sup> Une année plus tard, mon frère Etienne, sous-lieutenant appelé, devait assurer, avec une section d'infanterie, la protection de cette voie ferrée aux « Portes de Fer » : point de passage entre l'Algérois et le Constantinois.

avait les pieds plats<sup>6</sup>, que les affectations données à Alger avaient été faites en dépit du bon sens, pas valables pour le moment, et que par conséquent, j'étais affecté dans un corps de troupe à Souk-Ahras. Bien sûr, quand il y aura de la place pour un psychiatre, on pensera à moi !...

Vous connaissez l'histoire classique de la caserne : « Est-ce qu'il y en a un de vous qui sait jouer du violon ? –Moi, mon adjudant –Bien, vous balaierez les WC ! » (Histoire expurgée !) Elle vient de m'arriver, et comme c'est à l'échelon de colonel que ça se passe, toutes les réserves sont permises sur l'heureuse gestion de notre ex-grande muette.

Enfin, j'aurais pu plus mal tomber. Souk-Ahras est à 100 Km au sud de Bône<sup>7</sup> sur la route de Sakiet-Sidi-Youcef. Le coin serait tranquille. Village fortifié, donc peu de risques, à condition de n'en point sortir. Je ferai de la médecine de corps de troupe ; peut-être même, en remplaçant de temps en temps le médecin civil, pourrai-je me faire un peu d'argent. Enfin, je caresse toujours l'espoir de faire intervenir nos amis psychiatres pour revenir à Alger.

Aujourd'hui naturellement, pas d'autres activités. Demain ou après-demain, je serai envoyé à Constantine pour recevoir mon complément de paquetage, puis expédié enfin à Souk-Ahras.

**Lettre de Constantine du 10 octobre 58:**<sup>8</sup> Après une fort jolie promenade en car, je suis arrivé à Constantine où j'ai reçu mon secteur postal. Demain, je pense, départ pour Souk-Ahras. Constantine est une fort jolie ville. Je regrette de la voir si peu, mais j'ai quand même un espoir d'y revenir après x mois ! Je suis quand même heureux d'arriver enfin dans un coin où je pourrai psychologiquement et matériellement, redevenir médecin.

---

<sup>6</sup> On m'a dit plus tard que le poste aurait été donné à un médecin-aspirant dont le père avait été un dignitaire de la 3<sup>e</sup> République.

<sup>7</sup> Appelée Annaba depuis l'indépendance de l'Algérie.

<sup>8</sup> Je me suis marié exactement un an plus tard ! Vu le recul, le temps a finalement passé vite ... !

L'atmosphère de ce peloton d'officiers commençait un peu à me peser, bien autant que mon inactivité forcée. « En groupe, vous êtes abêtis ! » disait un colonel sermonneur à Lyon. Naturellement, il ne précisait pas la part due à nos chefs dans cet abrutissement, mais en soi la remarque était assez juste. Je commençais à en avoir un peu assez d'entendre colporter et naturellement hypertrophier les plus horribles histoires de la guerre d'Algérie<sup>9</sup> (une pensée qui fermente est toujours un peu délirante) ou alors les prouesses sentimentales ou plutôt sexuelles, tout aussi déformées sans doute, mais guère plus drôles.

Je n'ai guère l'intention de vous parler des constatations que j'essaie de faire sur les causes et les effets qui motivent la présence de 400 000 soldats dans ce pays. C'est trop frais, mais je ne vois pas beaucoup mes opinions changer. Je suis frappé surtout, de voir la richesse et l'immensité des cultures des colons, contrastant avec la misère apparente et sans doute réelle du musulman, quoique je n'en sois pas si sûr : en effet, le fils du colon dans sa voiture de sport, est-il finalement plus heureux que l'Arabe sur son bourricot ? Bien sûr, l'Arabe ne fait pas grand-chose pour s'en sortir, peut-être aussi pense-t-il que ce n'est guère la peine, mais il me semble que tant que cette inégalité sera aussi flagrante, le FLN pourra faire des adeptes.

Si, très objectivement, nos chances de « passer à la casserole » sont excessivement faibles, le climat d'insécurité est toujours total. Il paraît qu'on s'y habitue très bien, mais qu'il ne faut pas trop s'y habituer quand même, car c'est alors qu'on se fait descendre. De toute façon, ce n'est pas mon cas.

Ce qui est grave, c'est que tout le monde ici, autant les militaires que les musulmans sans doute, a pris son parti de la guerre. La présence des militaires a rassuré les colons, qui en

---

<sup>9</sup> Je n'avais pas peur d'employer ce terme dès cette époque !

avaient du reste besoin, et le militaire, lui, pense à la quille. On ne voit pas plus loin. ...

## AVEC LE 2-60<sup>ème</sup> REGIMENT D'INFANTERIE A LA FRONTIERE TUNISIENNE

**Lettre de Aïn Seynour 12 octobre 58** : J'ai été reçu à Aïn Seynour (10 km avant Souk-Ahras sur la route de Bône, précision géographique) par un commandant-adjoint du bataillon qui est une personnalité de tout premier plan, très curieux et très intéressant : en tout cas, le type que je souhaite à tout « nouveau » de rencontrer en arrivant dans un endroit où il est dépaycé. Vraiment un « prochain ». Il m'a conseillé, assuré de toute sa sollicitude pour tous les problèmes qui pourraient se poser à moi. Nous avons parlé de l'Algérie. C'est intéressant : il y croit ; ses idées ne sont absolument pas les miennes. D'après lui, tout serait terminé pour Noël. C'est trop beau pour y croire, mais mérite tout de même d'être signalé. J'en discuterai une autre fois. ...

Entre Constantine et Bône, j'ai vu les premiers chameaux, puis après Bône, voyage toujours en chemin de fer entre deux haies de fils de fer électrifiés. Ici c'est la montagne : la région la plus saine d'Algérie ! (Il s'agit du climat, soyons honnête!). On y trouve les seuls sanatoriums d'Algérie. Les Arabes vivent en majorité dans des huttes en terre et semblent pleins de bonnes dispositions à notre égard. Il fait chaud comme au mois de juillet en France.

Le secteur est très calme. Pratiquement aucun risque, sinon de sauter sur une mine. C'est ainsi que se font actuellement les seules pertes, et ceci depuis le mois d'avril.

Demain j'irai rejoindre la compagnie-opérationnelle à la frontière. Cela ne présente pas de danger (si le chauffeur n'est pas trop casse-cou !) ...

**Lettre portant le cachet postal du 15 octobre 58** (écrite sans doute le lundi 13 octobre) 10 Km au sud ( ? ) de Lamy. Après ma base d'attache, j'ai fait la connaissance de mon bataillon cet après-midi. À 2 heures, après être passé ce matin pour la nième fois dans un magasin d'habillement, où j'ai touché un nième complément de paquetage, en particulier un chapeau de brousse digne d'un « vrai de vrai » cow-boy du Texas, j'ai pris le chemin du bataillon... Voyage en Jeep, derrière une automitrailleuse blindée (on ne sait jamais !) et devant trois GMC de ravitaillements. Paysage splendide quoique toujours très aride, mais à partir de 1000 m., nous sommes entrés dans le brouillard... Rares gourbis, Arabes à petits ânes, vaches maigres, grouillement de petits gosses sympathiques.

Arrivée au camp : froid et brouillard : des canons, antennes de transmissions. Sous un désordre apparent, un ordre réel probable. Je suis allé me présenter au médecin-capitaine. J'étais prévenu : très chic type, spirituel, sympathique, pas bégueule. Mis tout de suite à l'aise. De là, en route pour la tente du commandant. Celui-ci, assis sur son lit, l'air profondément réfléchi, lisait... Spirou<sup>10</sup> ! L'activité militaire me direz-vous ! La guerre ? Pas encore vue ! Impression superficielle d'opérette. Pourvu qu'elle le demeure ! Aujourd'hui bilan : on a trouvé une gourde neuve et une grenade. On suppose qu'il y a eu, un jour, un fellagha avec, à moins qu'un gars de chez nous ne les ait perdues, ce qui serait quand même étonnant car d'après un avis autorisé, ce serait tchécoslovaque. Mais le bataillon est battu par la division parachutiste voisine qui a récupéré des fusées (2 !) à faire sauter les fils de fer barbelés : à usage de « la herse », en bon français ligne Morice<sup>11</sup> (ces fusées s'appellent bengalores).

Je vous écris sous la tente baptisée « mess des officiers ». Atmosphère décontractée et rigolarde. C'est plus drôle de voir des officiers d'égal à égal que d'en bas. Une table de famille :

<sup>10</sup> Journal hebdomadaire de bandes dessinées, très répandu à l'époque. Le mess de l'Internat de Strasbourg en recevait chaque semaine un exemplaire !

<sup>11</sup> Du nom du ministre des armées à l'origine de cette ligne de fortification électrifiée.

nous sommes neuf. Ma lettre se ressent de l'ambiance générale. Alors, pourvu que cela dure. Je crois que ça durera...au moins dix jours.

Cette nuit, je coucherai sur le brancard de l'ambulance...

...

**Lettre du 14 octobre 58 :** Comme prévu, pas de liaison. Le 2<sup>ème</sup> bataillon du 60ème régiment d'infanterie, auquel j'appartiens, est actuellement accolé à un bataillon de parachutistes coloniaux. Déployé le long de la frontière, sa mission est d'empêcher le franchissement de celle-ci et de « la herse », par quelque 1200 fellaghas qui seraient en face. C'est pourquoi actuellement, il ne se passe rien car les FLN n'essayent pas de passer. Ils ne sont pas assez forts pour passer en force et essaieraient plutôt de le faire par tout petits groupes, mais c'est difficile. D'autre part, il y a des flottements chez eux : incertitude après le référendum et le discours de Constantine<sup>12</sup>, attitude de plus en plus ambiguë de la Tunisie. Leur zèle serait quelque peu refroidi et la population musulmane lasse. Gardons-nous d'un espoir facile. Toutefois, il est vrai que le secteur n'a jamais été aussi calme, et que les troupes tuent plus de sangliers dans les bois de chênes-lièges où elles patrouillent, que de fellaghas. Je n'ai encore rien à faire. Les petits soins sont donnés par les infirmiers. Mon capitaine-médecin est parti à la chasse aux palombes, et je vous écris sur la table de la tente mess. Peut-être à midi y aura-t-il de nouvelles opérations à faire.

J'ai encore oublié de vous signaler que hier soir, l'artillerie a fait un tir de harcèlement contre des collines où l'on supposait qu'il y avait des FLN, d'où quelques difficultés à m'endormir après le bridge joué...et perdu contre le commandant.

Le soleil vient de faire son apparition ; peut-être le brouillard et le froid humide vont-ils cesser. J'attends que la

---

<sup>12</sup> Discours du Général de Gaulle annonçant un grand plan de développement de l'Algérie destiné à combler son retard économique sur la France.

citerne d'eau revienne pour me laver. Comme j'ai jusqu'à demain pour terminer ma lettre, je ne la ferme pas encore...

(Est Constantinois jeudi 15octobre) ... Le médecin-capitaine me laisse au camp, maître médical après Dieu, jusqu'à demain. Demain, ce sera mon tour de partir à « l'arrière »...notre bivouac est à 1100 m. Nous sommes sur un piton<sup>13</sup> à l'orée d'une forêt de chênes-lièges. Un ennui : le sous-bois a brûlé. Comme le vent souffle en rafales, nous sommes recouverts d'une pellicule de charbon de bois ; tout est sale et noir. Hier : vent, pluie, brouillard et des occasions de geler!... Aujourd'hui, toujours vent mais soleil.

Cette nuit, pour la première fois, contact avec la « mort militaire ». Je suis allé à 2 heures du matin, avec l'ambulance, relever un pauvre type dans une compagnie perdue<sup>14</sup> qui, en allant au petit coin, avait pris une balle dans le ventre par la sentinelle (à laquelle il avait oublié probablement de signaler sa présence)<sup>15</sup>. Nous n'avons pu soigner que la « dépression nerveuse » de la sentinelle (qui a été relevée de sa garde). Mon ambulance logis fut transformée en morgue et le commandant, fort gentiment, m'offrit de partager sa tente.

À part cela, je peux faire des constatations sur la mentalité et la camaraderie de l'homme au combat, même si pour le moment, il n'y a pas de combat à proprement parler ! Toujours « tirs de harcèlement », plus ou moins dans le vague. Notre bataillon tend des embuscades qui ne donnent jamais rien. On ne voit pas de fellas.

---

<sup>13</sup> C'est le nom donné en Algérie par les militaires, à tous les points élevés indiqués par un petit triangle sur les cartes d'Etat-Major. Il y en a beaucoup en Algérie !

<sup>14</sup> Un bataillon commandé par un commandant ou chef de bataillon, est composé généralement de 4 compagnies, commandées par des commandants ou capitaines. Une compagnie est dite Compagnie de Commandement d'Assistance et Service (CCAS) à laquelle sont attachés différents services, dont le service médical ; elle est généralement en arrière ou au centre d'un dispositif d'attaque ou de défense. Autour, plus ou moins loin, se trouvent les autres compagnies.

<sup>15</sup> Aller sur le terrain chaque fois qu'il le peut pour relever les morts et soigner les blessés, fait partie du travail de médecin militaire dans un bataillon.



Du point de vue politique, il semblerait aussi que la situation s'éclaircisse un peu. S'il en était ainsi, alors bien sûr, « vive de Gaulle » ! Mais cela semble trop beau. Pourvu qu'on ne laisse pas passer cette chance de négocier<sup>16</sup>. Si tout se passe bien et que cela se tasse, je pourrai garder d'ici un souvenir vraiment sympathique d'une expérience étonnamment enrichissante ... mais attendons la fin !

Si demain je suis relevé, je vous promets une lettre plus consistante, mais ce matin mon cerveau fonctionne réellement au ralenti. Alors une douche, et peut-être le puissant stimulant d'une lettre de vous, m'aidera à vous raconter ma vie de façon plus intéressante. ...

**Lettre de Aïn Seynour, samedi 19 octobre 58 :** Nous sommes ce matin, rentrés de la montagne. Je me suis douché, fait couper les cheveux, j'ai fait des achats et j'installe ma chambre. J'ai mis des papiers rouges à la place de la rabane derrière mon lit, je me suis acheté un abat-jour, j'ai confectionné une table. Ici, je suis comme un petit roi : Jeep et planton<sup>17</sup> à ma disposition. Mardi, le bataillon repart, mais je crois que je vais rester au village faire de l'assistance médicale à la population, l'autre médecin n'y suffisant pas.

**Lettre de Aïn Seynour, lundi 21 octobre 58 :** ... Dehors tombait la première neige... Ce Aïn Seynour est vraiment un vilain pays : la région la plus pluvieuse et la plus froide d'Algérie. Les montagnes arrêtent les nuages : une espèce de Saint-Dié algérien !

Demain le régiment repart en opération. Mais je n'en serai pas. C'est le médecin-capitaine qui ira. Nous irons dorénavant en

---

<sup>16</sup> On parlait beaucoup dans les journaux de « négociations secrètes » sur le terrain avec les chefs rebelles ou dans des capitales étrangères avec des chefs du FLN par l'intermédiaire d'ambassades amies, ceci au grand dam des jusqu'aux boutistes des deux parties.

<sup>17</sup> Mot qui avait remplacé « ordonnance » tombé en désuétude !

opération alternativement. Je resterai donc à l'infirmerie, et si je n'ai pas trop de travail, j'irai aider le médecin de l'assistance médicale gratuite. Le dimanche a donc été maussade... À midi, avaient été invités des officiers d'un régiment de parachutistes. Repas soigné. Nous avons à la cuisine, le cuisinier d'un grand hôtel de Paris. Repas assez gai aussi, car on avait mis les sous-lieutenants et les aspirants dans un petit coin à part. Notre gaieté était, alcool aidant, si bruyante, qu'on nous a fait revenir au dessert pour la communiquer aux huiles. Alors, ce ne fut plus drôle du tout. Je leur ai quand même chanté « le général à vendre »<sup>18</sup>. L'après-midi, le « Tout Aïn Seynour », est venu. Instituteurs, institutrices. On a mis des disques, on a dansé, mais quand le cœur n'y est pas... Je crois que ce fut ma plus triste journée depuis mon arrivée en AFN... Demain, je compte aller à Souk Ahras. J'achèterai un petit radiateur électrique ou par catalyse. Vous ne pouvez pas savoir comme il fait froid ici. Alors ma chambre sera parfaite. J'ai même un piano, mais je n'ai pas encore eu le courage de l'accorder. Faire cela à la clé anglaise ce ne sera pas commode. ...

**Lettre du mercredi 22 octobre 58 :** Mon travail de la journée est terminé : rédaction d'une note de service sur les risques de l'intoxication par l'oxyde de carbone. Car depuis hier, nous sommes chauffés... Hier, nous avons fêté le départ d'un sous-lieutenant de la compagnie qui rentrait en France pour se marier... Hier encore, j'ai fait pour la première fois de l'assistance médicale gratuite (en terme médical AMG), mais il me semble que ce soit une vaste duperie. En effet, j'ai très mauvaise conscience de donner n'importe quel traitement à une petite fille qui a 40° de température, tousse et vient à la consultation pieds nus dans la boue et le froid. Je me refuserai désormais à ce genre de médecine. Je ne suis pas un charlatan ! ...

---

<sup>18</sup> Chanson des Frères Jacques qui fut un des tubes de l'époque.

**Lettre du jeudi 23 octobre 58 :** C'est du reste curieux de voir les musulmans, des dizaines et des dizaines par petits groupes, debout sur la route nationale, immobiles, par n'importe quel temps à attendre on ne sait quoi. Les enfants piaillent et courent, cartables en main aux heures d'entrée et de sortie des classes, comme en France. Ceux qui vont à l'école (il y en a 300 dans le village) sont du reste, beaucoup plus proprement habillés que les autres. Les institutrices que nous avons vues dimanche, ont dit qu'elles étaient étonnées de voir avec quel soin les parents les avaient préparés, et que c'était un bon signe. Les enfants font du reste beaucoup de commerce avec les soldats. Ils font la lessive, leur apportent des tortues (votre petit cœur sensible va souffrir !) qui sont immédiatement transformées en cendrier ou en lampe de chevet. Les petites filles sont mignonnes. Elles portent déjà presque toutes, un petit frère sur le dos. Adolescentes, elles sont presque toutes ravissantes, mais on ne voit pas une seule jolie femme. Tout de suite elles sont fanées par le travail, les maternités et peut-être les gosses qu'elles ont toujours sur le dos.

O Edith, vous ne pouvez savoir comme est pénible le spectacle de cette misère, qui est même trop grande pour être pudique et ne pas s'étaler en plein jour. Et c'est d'autant plus terrible, que c'est une misère contre laquelle, en tant qu'individu, je me sens totalement désarmé et étranger. Ces gens sont même trop pauvres et malheureux pour saisir le sens de la révolution du FLN. Ceci a même beaucoup nui à leur cause. En effet, les théoriciens leur ont parlé de collectivisation, seul moyen de mettre en valeur les terres. Mais ceci a été une terrible erreur psychologique car le paysan musulman est encore plus attaché à son lopin de terre, plus engoncé dans ses habitudes, que le paysan français.

**Lettre du vendredi 24 octobre 58 :** J'ai dû faire hospitaliser notre cuisinier, au grand désespoir de tous les gourmands du mess. Puis, il ne faut jurer de rien, j'ai dû faire de l'AMG parce que le confrère devait s'absenter. O Edith, je comprends de

mieux en mieux comment une fille comme Francine Rapiné, en voyant la misère de la population musulmane, a pu de tout son cœur prendre le parti du FLN qui représentait alors le seul espoir de ces gens. Actuellement, je crois quand même que les solutions de Gaulle sont meilleures, s'il n'est pas trop optimiste de penser qu'elles soient réalisables. J'ai vu quelque chose d'horrible. Une femme m'a déballé un petit paquet d'une puanteur effroyable. Il y avait dedans un bébé de 1 mois à toute extrémité. On aurait dit un nourrisson de 3 jours. Elle avait nourri son gosse avec de l'huile et de la graisse de mouton. Pas assez d'argent pour acheter du lait. Je l'ai envoyée à l'hôpital. Mais en admettant même que sa mère le conduise, il est tout de même fichu. Comment les Européens ont-ils pu côtoyer si longtemps cette misère sans qu'elle les prenne à la gorge ! ...

Ce soir, le bataillon est rentré d'opération. Le village a toujours, dans ce cas, un petit air de fête. Bilan négatif : ils n'ont pas trouvé de fells. Heureusement, ils n'ont perdu personne par imprudence. Une seule fausse alerte, des chacals ayant mis les pieds dans leurs mines éclairantes.

**Lettre du dimanche 26 octobre 58 :** Dimanche à Aïn Seynour des plus calmes. Il pleuvait, pour ne pas changer. Ce matin, après la consultation et la visite à l'infirmerie, j'ai fait, avec le capitaine-médecin, la tournée des compagnies. Comme c'était plutôt une tournée des bars des compagnies, j'ai été très heureux de trouver, dans mes suites d'indigestion<sup>19</sup>, le prétexte à ne pas glisser sur une mauvaise pente qui est celle de pas mal de militaires de carrière. Remarquez que je n'ai pas grand mérite. Je déteste le pastis et aime peu le martini. Mais ça pourrait peut-être venir !

Cet après-midi, j'ai joué au bridge. Mais les officiers qui ont beaucoup de temps libre au cours des journées dites de repos, (et pas mal aussi au cours des journées de travail !), sont

---

<sup>19</sup> J'avais eu une indigestion la semaine précédente (sans autres commentaires !)

beaucoup plus forts que moi car ils passent leur temps, à faire soit des problèmes de bridge, soit des mots croisés. Aussi, j'ai glorieusement perdu et, par conséquent, c'est moi qui ai payé...la tournée d'apéritifs !

Dimanche pas très pieux non plus. On ignore totalement à la compagnie, ce que c'est qu'un aumônier, tant catholique que protestant du reste. J'ai bien vu à Souk Ahras marqué « aumônerie protestante » sur une maison. Mais tout était fermé. Un de ces jours, je vais quand même envoyer une lettre à cet aumônier (s'il existe encore !)

J'ai, depuis hier, de sérieux ennuis avec mon fourneau qui fume sans que mon planton, ni mon capitaine appelé en renfort, aient trouvé la cause. Encore un mystère d'Afrique supplémentaire !

Voilà la petite chronique d'Aïn Seynour, qui est bien maigre aujourd'hui.

A part cela, on suit les nouvelles avec beaucoup d'intérêt. Le refus de Ferhat Abbas de négocier, a eu l'air de beaucoup surprendre ces messieurs. Il me semble qu'il aurait été bien bête de négocier dans des conditions qui étaient réellement une capitulation. Espérons seulement que les choses n'en resteront quand même pas là. Il me semble toujours impossible de faire la paix en Algérie sans négocier avec le FLN et puisque je vote par correspondance, je voterai en tout cas, pour un gars qui aura cette idée dans son programme. Ca, c'est sûr ! Plus, du reste, que la promesse que fera le député en question !

**Lettre du 27 octobre 58 :** Ce soir, je vous écris à la lumière d'une lampe de poche. Des ampoules électriques, on ne voit qu'un petit filament orange plus ou moins vif, selon les instants. La ligne doit être en dérangement. Mais je ne veux pas attendre demain. ...

Journée calme que celle d'aujourd'hui. Ce matin j'ai de nouveau fait de l'AMG. J'en ferai encore demain et j'espère que ce sera fini. Toujours de nouvelles découvertes sur la misère de

ces gens. J'aurai tout fait : ce matin, j'ai arraché deux dents avec une pince à artères de chirurgien !

Cette après-midi s'est passée à attendre un colonel qui n'est pas venu à l'infirmerie. Nettoyage général, le médecin-chef était d'une humeur de chien et sans vouloir me vanter, sans moi, trois infirmiers auraient ramassé chacun huit jours de prison.

Ce soir, à table, m'est arrivé une tuile. Je crois vous avoir dit qu'il était de tradition que le médecin du bataillon ait un petit job à côté. C'est ainsi que mon « maître », le docteur I., est popotier. J'ai reçu ordre et crédit pour m'occuper...du jardin des officiers ! D'ici à ce que je vous envoie une photo de moi en jardinier !... Je vais donc être obligé de me documenter sur les fleurs qui poussent en cette saison (je me demande bien lesquelles auraient ce courage), les faire planter par mon planton, si possible, créer des massifs. Mais à priori, je n'ai pas la vocation !

...

**Lettre du 29 octobre 58 :** Il est 11 heures, et dans 1 heure, nous partons en opération, ce qui active un peu la lettre que je pensais vous envoyer ce soir, et comme rien n'est préparé à l'infirmerie, la raccourcir également

Il fallait voir la tête du commandant qui devait se faire décorer ce matin et faire défiler la moitié du régiment pour une prise d'arme à Souk-Ahras. Peut-être que dans l'esprit du général, c'était destiné à tromper l'ennemi ! Toujours est-il que nous repartons sur notre piton à 1000 m. Cette opération, comme toutes les autres depuis 6 mois, ne comporte aucun risque honnêtement décelable et vous ne devez pas vous faire de soucis.

Hier, j'ai eu la visite de l'aumônier protestant, un garçon charmant, alsacien en diable, l'esprit très ouvert, très sympathique. Nous avons échangé souvenirs et amitié. Il m'a refilé le livre de prières et de cantiques du soldat protestant fort bien fait : tout est prévu. Prière avant l'opération, prière après l'opération : a) pour un soldat qui n'a pas été blessé, b) pour un

soldat blessé. Vertus chrétiennes : pureté, fidélité, sacrifice ; au cimetière, fête nationale, et j'en passe.

Après avoir bien disserté sur l'alcool pire ennemi du soldat et des officiers, nous avons quand même sacrifié au vieux kirsch que les internes de Strasbourg m'avaient donné !

**Lettre du 30 octobre 58 :** Hier, nous sommes donc partis en opération. Pour une fois, les autorités ont eu une bonne idée. Nous sommes installés... sur la place de Lamy (Tunisie à 4 km). Ce matin, en guise de promenade matinale, j'ai accompagné le PC sur notre ancien piton. On y a reçu l'attaché militaire anglais à Paris, qui est venu en hélicoptère voir le « front ». Bien sûr cette petite promenade a mobilisé deux compagnies plus la couverture habituelle de l'artillerie, car, comme disait notre commandant : « S'il se faisait allumer, on aurait l'air fin ! » En dehors de ce petit côté, la balade fut fort agréable, vous en jugerez peut-être un jour par mes photos en couleurs. Les bois étaient recouverts de petits cyclamens et de petites taches blanches de faux narcisses. Je vous en envoie un de chaque espèce pour que vous puissiez mieux vous faire une idée. C'est du reste le commandant qui est descendu de Jeep, pour les cueillir (vous savez que nos rapports sont des plus cordiaux !)

Les Anglais étaient charmants et ont même daigné s'intéresser à mes problèmes d'AMG.

Cet après-midi, je suis allé rendre visite à mon « confrère » médecin-aspirant de Lamy ! Lamy, où nous sommes pour trois jours, est un village fortifié de la frontière tunisienne. Il y a encore quelques mois, à cet endroit, on se faisait tirer au canon depuis la Tunisie. Aïn Seynour fait grande ville à côté. Ici, légère impression d'être assiégé. Deux liaisons par semaine avec « l'intérieur ». J'ai trouvé dans cette ambiance un garçon charmant, externe de Paris, qui passe son temps à jouer de la guitare, et fort bien, pour quelqu'un qui auparavant n'en n'avait jamais fait. Il m'a joué un prélude de Bach, un bout de la Sonate au Clair de Lune, et tous les airs de guitare du fichu « Jeux

interdits » ! Il aura en décembre, sa première permission depuis un an ! Y a bon ! Il m'a raconté des histoires d'AMG encore plus extraordinaires que les miennes. Je n'ai pas fini d'en voir et mes malades aussi.

La misère dans le coin est encore plus horrible qu'à Aïn Seynour. Les gosses attendent devant l'entrée du cantonnement qu'on leur apporte les restes, et se battent pour un morceau de pain. D'après les officiers, qui sont écoeurés de cette situation et s'en défendent en me traitant de petit gars sensible qui n'a jamais rien vu, il y aurait comme cela sept millions de gens qui vivraient totalement en circuit fermé, mangeant des galettes de l'orge qu'ils tirent de leur champ, et vendant de temps en temps un mouton pour s'acheter de vieux habits et du sel. ...

**Lettre de Lamy, le 1er novembre 58 :** Hier matin, je suis reparti en opération sur les pitons avec la compagnie. Je me déplace, dans ce cas, avec le commandement du bataillon ce qui annihile le facteur risque. Un gros avantage : je peux suivre parfaitement le déroulement de la manœuvre car le commandant s'est mis en tête de faire mon éducation militaire. C'est très intéressant de voir arriver sur commande, les avions, les obus ; ma mentalité belliqueuse arrive à remonter suffisamment pour que le côté manœuvre militaire prime le tragique possible de l'opération ! Heureusement, les fells s'empressent, une fois qu'ils voient arriver le bataillon, de repasser en vitesse la frontière. Donc pas de blessés, pas de travail !

Hier à midi, je suis allé après mes exploits militaires de la matinée, déjeuner au mess des chasseurs alpins de Lamy avec le toubib de leur compagnie dont je vous ai déjà parlé. J'ai, dans cette atmosphère guindée et prétentieuse, pu goûter mes avantages dans mon bataillon.

L'après-midi a été prise en particulier par une sieste qui a tendance à devenir traditionnelle ! Puis mon commandant m'a emmené visiter la batterie d'artillerie de Lamy où j'ai du reste, fait

la joie des serveurs, en prenant le cordeau de mise à feu de l'arme pour un fil à plomb.

Cette nuit, les fells avaient décidé de nous faire une petite fête, histoire de rappeler à notre bon souvenir le début de la rébellion. Aussi avaient-ils déplacé quelques mortiers pour arroser Lamy. Malheureusement pour eux et heureusement pour nous, ils sont tombés sur une de nos embuscades avec laquelle s'est faite l'explication, et ils ont eu hâte de repasser la frontière, suivis par une cinquantaine d'obus, histoire de leur apprendre à vivre ! Cela m'a valu un agréable réveil nocturne. Une pièce de 105 qui tire à 50 m. de vous, provoque un léger déplacement d'air. Alors quand il y en a 5... Ensuite pour les empêcher de revenir, on a tiré un coup par demi-heure, mais l'accoutumance aidant, j'ai quand même dormi comme un bienheureux. Les autres sous-officiers de la tente, eux, n'ont pas fermé l'œil et les commentaires ce matin s'en ressentaient. Je commence à passer pour un flegmatique. Bien sûr, s'il y avait eu des blessés parmi les gars de chez nous, et si j'avais été tiré de mon lit douillet pour aller avec l'ambulance et l'automitrailleuse les récupérer dans la nature, je crois que je l'aurais été beaucoup moins. Heureusement, cela ne s'est pas produit.

Ce matin, je ne suis pas parti en opération. J'ai fait un tour sur le marché pour prendre des photos couleurs. On m'a dit que j'avais la mentalité d'un touriste américain ! Je me suis défendu en disant que je préférais dans ma situation présente, voir l'aspect pittoresque plutôt que l'aspect dramatique. Ce dernier du reste ne vous sautant que trop à la figure, ne serait-ce que par les petits enfants en haillons qui s'accrochent à vos basques, réclamant cent sous<sup>20</sup> ou un bonbon, ou voulant de force cirer vos chaussures.

Cet après-midi il a plu. En un quart d'heure, la route s'est transformée en torrent de boue et les tentes en arrosoir.

Heureusement qu'à Lamy, nous sommes à 300 m., donc il fait relativement chaud.

Je suis aussi allé faire un peu d'AMG avec le confrère des Chasseurs. J'ai vu des gosses avec des abcès de taille inusitée, horrible ! J'ai aussi vu une charmante infirmière musulmane, de quoi meubler les rêves d'un régiment ! Il y aurait du reste beaucoup à écrire sur les réactions du militaire face à une femme, ceci d'autant plus que dans ce diable de pays, on n'en voit pas. Toutes sont voilées et ça vaut mieux ainsi, le spectacle n'est guère beau, je vous l'ai déjà dit.<sup>21</sup>

**Lettre d'Aïn Seynour, le 4 novembre 58 :** Ce matin, nous sommes rentrés de Lamy. Ce fut le cérémonial rituel des retours matinaux d'opération : la douche, le rangement des affaires, le déjeuner, une sieste monumentale. Ces quelques jours à Lamy ne furent par ailleurs pas désagréables. Il faisait beau, sauf deux jours, atmosphère villageoise et camping confortable. Hier lundi, j'ai fait un crapaü<sup>22</sup>. Le crapaü, en argot militaire, c'est une « promenade » à pied dans la nature. Nous avons marché toute la matinée dans les fossés le long de la frontière tunisienne. Je me trouve toujours avec le PC (poste de commandement vous l'aviez évidemment deviné !) mais quand il marche, je marche. Au départ, cela me faisait un peu de souci. Manque d'entraînement.

Mais j'ai très bien tenu le coup. Comme d'habitude, bilan négatif. La compagnie qui se déplaçait en-dessous de nous (car dans ce genre de déplacement, nous sommes toujours entourés de compagnies du bataillon comme dans la chanson « par-devant, par derrière, par-dessus, par-dessous ! ») aurait aperçu un fell qui s'enfuyait. Nous avons également raté un sanglier ! Les fouilles de mechtas n'ont rien donné non plus, sauf pour moi, une ou deux photos... mon éternelle mentalité américano-touristique.

---

<sup>21</sup> Sauf exceptions !

<sup>22</sup> Vient du mot « crapaud » batracien célèbre par l'élégance de sa démarche ! Depuis, crapaüter est entré dans le dictionnaire.

---

<sup>20</sup> En anciens francs, soit moins d' un centième d'euros actuels.

Demain à 8 heures moins le quart, j'irai faire passer des radios aux libérables (les veinards). D'après la teinte des conjonctives du médecin de l'AMG, j'ai la nette impression qu'il va avoir la jaunisse. Je vais donc me retrouver médecin local.

**Lettre du mercredi 5 novembre 58 :** le petit train-train quotidien : la quotidienne consultation à l'infirmerie avec le capitaine-médecin, cet après-midi les radios des libérables à Laverdure. Les misérables avaient fait le banquet traditionnel et étaient « ronds comme des bourriques ». Leur équilibre étant particulièrement instable, les images radioscopiques dansaient sur l'écran d'une façon fort cocasse.

On repeint ma chambre. Je me suis installé provisoirement dans la chambre des sous-lieutenants et j'ai ainsi vécu les joies d'un petit déménagement.

En plus de la lecture du Monde, Je me suis fort instruit des derniers Spiros que j'ai fauchés au commandant. Ce dernier est toujours aussi charmant avec moi ; en plus des leçons de bridge, il me montre les nébuleuses à la jumelle, m'explique les opérations, me ramasse des insectes, des champignons et des fleurs. Le jour où je partirai dans un hôpital, je suis sûr que j'aurai des regrets ! La jaunisse du confrère est déclarée. Nous intriguons pour faire venir un nouvel aspirant. Il ne faut pas donner aux autorités de Constantine l'idée qu'à deux on peut faire le travail de trois !

J'allais oublier de vous dire que cet après-midi, j'ai procédé à l'ablation d'une verrue plantaire.

J'ai aussi lancé une première offensive pour essayer de récupérer une moto de la compagnie qui n'a actuellement ni maître, ni emploi. Pas énormément de succès. Le commandant a dit qu'il tenait à me conserver vivant. Je suis un incompris. Toute ma vie je me heurterai aux mêmes préjugés ! Mais je compte passer mon permis militaire puisque c'est obligatoire et ne me tiens pas pour battu.

**Lettre du 7 novembre 58 :** Ce matin le commandant a jugé bon de faire faire une reconnaissance stratégique à de nouveaux officiers et il a eu la gentillesse de m'emmener avec lui. Ainsi, j'ai fait ma plus jolie promenade depuis mon arrivée en Algérie, 60 Km de Jeep dans la région de Duvivier - Hammam Saïs - Khémissa (puisque vous avez une carte, je ne me gêne plus avec les noms !!) Nous avons traversé un pays verdoyant, mais tourmenté et sauvage ; l'érosion laisse les montagnes à vif, les chênes lièges font place aux tamariniers. Avec la pluie qui est tombée en abondance, l'été a laissé la place à un nouveau printemps, et les champs sont d'immenses parterres de fleurs. Hélas, les traces de guerre sont nombreuses. Villages brûlés, trous dans la route, -sinistres souvenirs de mines-, traces de balles partout. Sans compter notre inévitable automitrailleuse d'escorte.

Nous avons grimpé sur un certain nombre de pitons d'où nous pouvions contempler des panoramas de toute beauté, ruines romaines : des pistes et des postes d'observation (eh oui, déjà en ce temps-là ...) Nous avons rencontré des chefs de postes de la région. Échanges de souvenirs : « Tu te souviens de tel jour de mars où avec tel bataillon nous avons laissé trois cents fells sur le terrain, et du jour où untel fut tué et que nous en avons détruit cent cinquante dans tel petit bois... » J'aime encore mieux entendre raconter des souvenirs de chasse.

Cette après-midi, j'ai fait la consultation médicale du village et j'ai été convié à faire une visite à des enfants malades. J'ai trouvé, couchés par terre dans un gourbi, quatre enfants concentrationnaires de 3 mois à 3 ans. Un était déjà mort et les trois autres ne valaient guère mieux. Il y en avait un qui avait de grosses difficultés pour respirer et il m'a fallu lui sortir du nez un ver de trente cm de long de la famille des ascaris. On m'a formellement déconseillé de les emmener à l'hôpital car, m'a dit le médecin-capitaine, il y en a trop et on ne peut rien leur faire. Aussi j'ai passé ma fin d'après-midi à les piquer et à les repiquer pour essayer de les disputer à la mort. C'est pourquoi ce soir, je

suis plein de colère et de révolte contre le sort de ces malheureux, et quoique je sache fort bien l'inutilité absolue de tels sentiments, ça ne change quand même pas mon état d'esprit. Et même en sachant bien que c'est un sentiment qui ne me coûte guère, j'ai honte de cet état de chose et honte de jouer le rôle de la France bonne et paternalistement secourable, bon samaritain-charlatan, aux remèdes et aux sourires lénifiants.

J'ai bien du mal à m'abstraire de tout cela. Demain j'irai voir le directeur du service de santé régional pour mettre au clair la situation créée par la disparition, sous la teinte jaune citron, de mon confrère de l'assistance médicale. Si c'est un type intelligent, je risque bien de lui vider un peu mon sac qui ce soir est assez lourd.

**Lettre d'Aïn Seynour le 9 novembre 58 :** Ce matin j'ai participé à une opération dans laquelle étaient engagées deux compagnies seulement du bataillon. Je n'étais pas obligé d'y aller, mais j'ai quand même voulu me rendre compte un peu de ce qu'était exactement le sort de l'infanterie « engagée ». Loin de moi l'idée de jouer les bravaches, mais il est difficile de commander des infirmiers si soi-même on ne s'est pas au moins une fois mis à leur place ; et d'autre part, il est moins imprudent de partir en opération avec cent cinquante gars dans une région où l'on sait bien qu'il n'y a pas de gros groupements fells, qui seraient immédiatement repérés par l'aviation, que de se promener seul sur la route de Souk-Ahras, ce que je me garderais bien de faire. J'ai parcouru mes 30 bornes allègrement, faisant le 4<sup>ème</sup> officier des obsèques de Malbrouck : celui qui ne portait rien ! J'ai pu discuter à droite et à gauche avec les gens, faire des connaissances, et même un peu remonter le moral des petits gars qui était, la pluie aidant, assez bas ! Ce fut très agréable.

Quant aux fells, ils ne nous ont pas attendus et quelques types des nôtres ont pu voir à la jumelle une dizaine d'hommes en train de se volatiliser dans la nature à quelques kilomètres

devant nous. Finalement on a seulement ramené un suspect et une dizaine de vaches abandonnées en zone interdite. Enfin, je me suis retrouvé avec un sac de munitions, une sacoche de secourisme et un fusil sur le dos, récupérés sur divers éclopés. Cet allègement étant la meilleure forme de soins que je puisse leur donner. En tout cas nos petits soldats ont bien du mérite et les hommages qui leur sont généreusement octroyés dans chaque discours patriotique, s'ils ne valent pas cher, sont amplement mérités.

A part cela, mes petits gosses sont toujours entre la vie et la mort. Comme finalement c'est de faim et de misère qu'ils vont mourir, je vais essayer une ré-alimentation prudente. Quelle pitié ! Quand donc cette guerre finira-t-elle ?

Hier j'ai eu la visite du sergent de corvée d'élections. Ainsi ai-je appris que l'on ne pouvait voter que par procuration et qu'il fallait le faire faire par une personne votant au même endroit que soi. Donc impossible de vous faire voter pour moi comme j'aurais tant aimé le faire. J'ai dû me rabattre sur mon père, ce qui peut être quand même gênant.

Bien sûr, je ne sais pas encore pour qui je voterai. En tout cas, cela dépendra du programme du type sur l'Algérie. Je ne voterai en tout cas, que pour un type qui se dira d'accord pour tenter une véritable négociation honnête avec le FLN. Sinon on ne pourra jamais terminer la guerre, et les bras ouverts de de Gaulle, même généreusement et avantageusement, ne pourront pas déterminer les combattants à rendre leurs armes et à rentrer chez eux comme ça ! Du reste, la lamentable équipe de salauds de Pieds-noirs reste en place et tripote lamentablement les listes électorales, alors que les Musulmans ne se manifestent pas. On ne dira pas que c'est uniquement la crainte des repréailles puisque cela ne les a pas empêchés de voter OUI le 28 septembre. Espérons que de Gaulle saura encore une fois réagir.

**Lettre d'Aïn Seynour le 11 novembre 58 :** C'était jour de fête. Manifestations et libations furent les devises du jour.

Ce matin j'ai participé au défilé dans la grand-rue du village : en spectateur heureusement, sur l'emplacement réservé aux officiers. Spectateur obligé bien sûr. À midi, distribution de couscous aux gosses et participation à un méchoui (vous savez, les moutons rôtis tout entiers à la broche<sup>23</sup>). Puis banquet des officiers à la popote. Je n'ai rien contre les ivresses, même patriotiques. Si un jour je laissais ma peau pour la dite Patrie, cela me ferait même plaisir de penser que les bénéficiaires de ce beau sacrifice (hum, hum !) s'envoient chaque année, à date fixe, une cuite à ma santé, si j'ose m'exprimer ainsi ; mais je conçois l'ivresse comme une conséquence possible mais non souhaitable, et non comme un but à atteindre... D'où il résulte que je bois moins que les autres et me trouve déphasé par rapport au tonus collectif ; et finalement, cela me donne encore moins envie de boire pour les rattraper. C'est peut-être pour cette raison que cet après-midi, j'ai gagné au bridge.

Ce soir après dîner, je suis allé passer ma soirée à l'infirmerie avec mon médecin-capitaine, invité à arroser les citations reçues par quatre infirmiers. Je me remets avec peine d'un mauvais moussoux, et j'espère que mon estomac supportera l'épreuve.

Voilà mon programme de 11 novembre. J'oubliais de vous signaler que je suis allé avant-hier, rendre visite à la compagnie cantonnée en bas du village, et ai pu faire la connaissance d'un capitaine fort sympathique, lecteur de l'Express et grand admirateur de Mauriac. Discussion intéressante politique et théologique avec en troisième, son chef de section : un instituteur rappelé dont j'avais fait la connaissance lors de notre dernière opération.

Enfin discussion ce soir encore au mess, de stratégie. Je vous la donne, car cela me semble valable d'une façon plus générale : c'est la peur de l'échec, et dans notre cas de la mort, qui est toujours cause de catastrophes. Les gars s'affolent, tirent

n'importe où, finalement se sauvent et ramassent alors des balles bien ajustées dans le dos. Par contre, toutes les fois qu'en situation un peu juste les types sont montés à l'assaut, jamais il n'y a eu de tués parmi eux, mais beaucoup chez les autres car c'étaient ces derniers qui perdaient la tête.

**Lettre du 12 novembre 58 :** À deux heures du matin, le bataillon part en opération pour toute la journée. L'enthousiasme était donc au maximum ce soir à la popote d'autant plus qu'il fait un vent à décorner les bœufs et un froid de canard. Comme je n'irai pas, j'ai essayé de me faire oublier ! Je resterai à Aïn Seynour à soigner mes Arabes et les malades de l'infirmerie. Je soigne actuellement le fils du garde-chasse qui me paye avec des œufs et des canards à la grande joie des officiers du bataillon.

J'ai réussi à soutirer 1000 francs<sup>24</sup> au père de mes trois petits Arabes toujours de ce monde, et leur fais faire des bouillies et des biberons par mes infirmiers. Ce n'est pas pour l'argent, mais aux yeux du père, ses trois enfants valent mille francs, ce qui est mieux que rien !

**Lettre du 14 novembre 58 :** Ici j'ai à faire face à une épidémie de rougeole, maladie bénigne si elle atteint des enfants bien nourris mais, dans ce sale pays, qui les fait mourir comme des mouches : hier cinq, trois aujourd'hui, et des complications que l'on cite simplement pour mémoire dans les questions d'internat. Deux asphyxies cet après-midi par exemple. Et si encore les gens venaient avant qu'ils soient morts ! Heureusement dans quelques jours doit revenir le médecin-aspirant qui était avant moi au régiment, et qui était en congé de maladie. C'est lui qui héritera du poste de l'assistance médicale

---

<sup>23</sup> Pas encore à la mode en France !

---

<sup>24</sup> Toujours en anciens francs, maintenant 1, 52 euros



du village. Je préfère suivre les petits soldats en opération que faire de la parodie de médecine sur les petits Arabes<sup>25</sup>

**Lettre du 16 novembre 58 :** dîner dominical : canards à la crème, dus à la générosité d'un de mes malades (je ne ramène peut-être pas de prisonnier moi, mais je rapporte des canards !) et pas mal de champagne ingurgité au cours d'une tournée de compagnie. Jamais, ce me semble, je ne vous ai donné de notions sur la structure de mon unité, alors voici quelques détails. Je suis donc médecin-adjoint d'un bataillon (le bataillon = 1/3 de régiment). Notre bataillon est commandé par un commandant dont je vous ai déjà un peu parlé, et par un commandant-adjoint. Comme il se doit, ils ne peuvent pas se sentir et se prennent mutuellement pour des imbéciles ! Quand ils vous prennent à témoin c'est alors que ça devient gênant pour vous, sinon toujours comme il se doit, ce sont les hommes de troupe qui font les frais de cette rivalité.

Notre bataillon se compose de trois compagnies opérationnelles commandées par des capitaines ou des lieutenants. C'est à leur niveau que se fait la guerre. Elles sont autonomes et dispersées dans la nature. Il y a des opérations où elles « travaillent » seules, d'autres groupées parfois avec la 4<sup>ème</sup> compagnie qui est la compagnie de commandement d'appui et de soutien : CCAS. C'est avec celle-ci que se trouvent commandants, médecins (moi), mortiers, infirmiers, artillerie. En opération elle a une position de retrait, protégée par rapport aux autres, mais inversement, c'est elle qui, comme son nom l'indique, les soutient par ses armes lourdes, ses vivres et ses soins (moi !) et coordonne l'action des compagnies opérationnelles avec les ordres du haut commandement : ces

---

25 Avec plus de 40 ans de recul, je crois maintenant que c'était quand même de la médecine ! Mais à cette époque on n'était pas familiarisé avec la notion de « médecine humanitaire » pratiquée depuis par les « ONG » (Organisations Non Gouvernementales) !

messieurs de l'état-major pour lequel chaque officier qui se respecte a le plus grand mépris en attendant d'y aller ! C'est donc très intéressant de pénétrer dans l'intimité des compagnies. Chacune a son caractère qui dépend de son chef. Comme je vous disais, c'est à cet échelon que se fait la guerre. Le capitaine est le chef de bande et tout dépend de lui : cohésion, moral, courage, brigandage ou correction. La psychologie de ces chefs est très intéressante à étudier. Il y a l'intellectuel, le chef pirate, le chef scout... Dans chaque compagnie, il y a trois ou quatre sections commandées par des sous-lieutenants de réserve ou des aspirants : les copains. Malgré tout, j'ai l'impression de voir un peu cela en dehors, en spectateur, plus qu'en participant. Mon travail médical et aussi sans doute mon tempérament, me permettent d'être « ami » avec tous et de considérer les événements et les petites histoires avec un peu de recul, sans vraiment m'engager. J'essaye un peu d'être charitable, de mettre du tonus et parfois un peu de liant, mais mon attitude est un peu dépourvue de passion, et ma charité cohabite plutôt que se bat, avec passablement d'indifférence !

Hier matin, j'ai fait sur moi-même la découverte du *pédiculus corporis*<sup>26</sup>. Une de ces sales bêtes m'a réveillé. Quand je pense à ces pauvres types qui en ont des douzaines, j'en frémis. Mais j'ai toujours été douillet (autre défaut du genre masculin). Aussi de solides mesures d'hygiène empêcheront le retour d'aussi désagréables compagnons. Question douilletterie, une bonne demi-douzaine d'officiers ont la grippe. C'est assez pittoresque de voir ces brillants hommes de guerre aux prises avec ces petits ennuis.

Autre histoire pittoresque, à midi j'ai été dérangé par un musulman qui avait avalé une sangsue. Elle avait pris comme zone d'approvisionnement en sang son arrière gorge, ce qui était fort gênant. Je l'ai faite descendre dans l'estomac à la fumée de

---

26 Ou « pou du corps »

tabac et aux comprimés de cocaïne. L'acide chlorhydrique gastrique a terminé mon travail sans doute.

Demain départ pour trois jours d'opération. Région de Lamy de nouveau. J'aimerais bien que ce soit le village. J'y retrouverais mon gentil confrère guitariste. Mais si c'est un sommet du pays, je crois bien qu'il faudra un jour que vous me redonniez le goût du camping.

**Lettre du 18-19 novembre 58 :** Je commence ma lettre et il est minuit et quart. C'est à la fois une introduction et une excuse pour le caractère peut-être heureux de ce qui va suivre. Nous sommes installés sur un piton à plus de 1100 m., et aujourd'hui (hier) il a été décidé pour demain (ce matin !), une marche de 40 km avec nuit de bivouac et rabattage des fells de la région, selon les principes de la guerre révolutionnaire et de la chasse au gros gibier. Seulement on s'est aperçu qu'on n'avait pas prévu de ravitaillement ! Il a fallu aller en chercher. L'officier de liaison est entré il y a une heure avec une lettre que j'attendais avec impatience. Dans la soirée, d'autre part, est venu le contre ordre et demain on reste ici. Il y aura une liaison.

**Carte postale du jeudi soir 21 novembre 58 :** Cette carte sortie du musée des horreurs pour vous annoncer mon retour à Aïn Seynour et un état de fatigue qui m'oblige volontairement à limiter mes talents d'écrivain. Cette nuit, j'ai fait une quarantaine de kilomètres pour rechercher et faire hospitaliser un soldat qui avait eu la riche idée de se tirer dessus. Je suis resté à Aïn Seynour cet après-midi pour apprendre que 40 gosses (inscrits sur les registres, donc sans compter les autres) étaient morts de la rougeole depuis mardi. Mon amour pour ce beau pays s'accroît de plus en plus !

Un soldat a été gravement blessé, un autre tué par une sentinelle et un autre a sauté sur une mine dans la compagnie voisine. À part cela, le bilan a été positif. On a ramené un ânon !

**Lettre du 22 novembre 58 :** L'opération de la semaine dernière étant terminée, la vie ici a repris selon la routine désespérante. Un beau spectacle cet après-midi. Deux cents parents devant la porte de l'infirmerie se bousculant pour faire vacciner leurs gosses contre la rougeole. Il y avait les grincheux, les petits malins qui repassaient deux fois, les hurlements des gosses ramassant l'aiguille dans les fesses, la plus joyeuse fumisterie depuis le référendum disait le capitaine, le second événement de l'année ! Heureusement l'aspirant qui m'avait précédé au bataillon est rentré et a donné un coup de main. Mais j'ai vu le moment où on n'allait pas dîner et cette nuit je rêverai de peaux rouges, d'yeux larmoyants et de fesses transpercées.

Demain dans la nuit, nouvelle opération mais que fera le médecin-capitaine ?.

**Lettre du 23 novembre 58 :** Cette nuit le bataillon est reparti en opération et je suis de nouveau le petit seigneur de l'infirmerie. J'ai de la chance car ils feront la grande marche que je n'ai pas faite et dormiront à la belle étoile.

Nous n'avons plus entendu parler de la rougeole. Je ne sais si les gens commencent à avoir peur des piqûres ou si notre traitement a été efficace. Peut-être les deux.

Hier je suis allé à Laverdure rendre visite au médecin-commandant, mon patron à l'échelon du régiment. J'étais prévenu, on m'avait dit qu'il s'agissait d'un persécuté. Il m'a raconté ses malheurs pendant une heure entière. Une histoire militaire de plus ! Je commence à en connaître pas mal, des drôles et des tristes. Nous aurons l'occasion d'en reparler ensemble quand nous nous reverrons ! Puis je suis allé à l'hôpital avec des types à soigner. (Nous manquons ici d'instruments de petite chirurgie). Mais j'ai eu une verrue plantaire en plus sur la conscience !

Le type qui m'a procuré quelques émotions en se tirant dessus maladroitement en opération, s'en sort magnifiquement

avec un mois d'hôpital, plus un mois de prison pour imprudence. Il a eu dans son malheur, une chance inouïe. Mon pronostic favorable était exact et bien sûr j'en suis un peu fier !

Au repas j'ai été amené à offrir les liqueurs... pour fêter votre mention « bien<sup>27</sup> ». Il me faut vous avouer que depuis que je suis à l'armée, je n'ai pas « arrosé » quelque chose avec autant de plaisir. Il faut dire à ce propos qu'on « arrose » beaucoup chez les militaires. Rassurez-vous, j'espère ne pas devenir alcoolique ! J'ai une petite technique à moi pour limiter les dégâts sans passer pour un « bêcheur ». Je bois la moitié du premier apéritif. Le second je le laisse au serveur (on se fait des amis comme on peut !), le troisième est soit vidé au lavabo ou dans un pot de fleurs, soit maladroitement renversé (si possible sur la tenue d'un capitaine, cela met de l'ambiance !), le quatrième est à moitié bu, et si on tient à m'en offrir un cinquième, je peux tranquillement passer au jus de fruits (ananas) personne n'est plus capable de voir la différence avec le pastis ! Voici le principe de ma technique de combat !

Cet après-midi, nous avons joué à la pétanque. Ce soir au bridge. J'ai été dans les équipes perdantes. Pour le bridge, pour faire le quatrième, on a dû téléphoner à un sous-officier qui s'est ainsi (c'était visible à la tête qu'il faisait) trouvé de corvée de bridge ! Mon budget consommation grossit car ce sont toujours les vaincus qui payent ! Principe militaire n°1 !

Avez-vous bien voté<sup>28</sup> ? Je crois que mon père a voté à ma place pour le candidat gaulliste. C'est mon ancien professeur de français. Il ne fera pas la paix en Algérie sans doute, mais il m'a fait passer le BAC. Les autres candidats sont nettement plus bêtes que lui. Et puis, il est protestant !!... gros sujet d'estime dans la famille. De toute façon, la perspective de ces élections

n'a pas soulevé beaucoup d'enthousiasme chez moi. Peut-être est-ce parce que je me souviens trop de la journée du référendum. Peut-être enfin une assemblée de droite fera-t-elle ce que l'assemblée de gauche n'a pas su faire. Vous voyez quoi. Mais je n'y crois pas. Si de Gaulle n'y arrive pas, alors qu'il est maître absolu (ou semble l'être), il n'y arrivera pas non plus quand il sera tamponné par une soixantaine de béni-oui-oui algériens intégrationnistes. Ces élections ici sont en tout cas une sinistre farce, orchestrée par l'armée. Pas à Aïn Seynour où pour des questions personnelles mon bataillon est en guerre contre l'officier SAS (Section Administrative Spécialisée).

**Lettre du 24 novembre 58 :** Le bataillon est rentré ce soir. Ils ont ramené trois prisonniers et deux fusils ! Aussi quelle fierté ! Bien sûr, si les 7000 fellas de Tunisie essayaient de forcer en masse le barrage, la drôle de guerre risquerait de se transformer en guerre pas drôle du tout. Mais je ne l'ai pas dit pour ne pas ternir ce bel enthousiasme de vainqueur.

**Lettre du 26 novembre 58 :** J'attends avec impatience le Monde pour connaître des résultats globaux de ce premier tour de scrutin. La Dépêche de Constantine ne donne que des résultats partiels et se satisfait de la défaite de Mendès France, qui personnellement, me fait rager et m'attriste. Nous avons eu du reste le commandant et moi, une discussion venimeuse, dans la mesure où on peut avoir une discussion avec un supérieur hiérarchique qui est, par dessus le marché, un bavard incorrigible et ne prête guère attention aux remarques du partenaire. J'ai eu droit à une grande page du livre des idées toutes faites, style Rivarol. Je me garderai du reste bien de recommencer car je ne veux pas nuire aux maigres chances d'avancement qui sont les miennes à l'armée. Ces considérations bassement matérialistes ont mis un terme à l'entretien, mais le commandant a dégringolé d'un cran dans mon estime.

---

<sup>27</sup> Au DES (Diplôme d'Etudes Supérieures), qui consistait dans la soutenance d'un mémoire nécessaire pour se présenter à l'agrégation.

<sup>28</sup> C'était le premier tour des élections législatives pour le premier parlement de la V<sup>o</sup> République. Les Musulmans algériens participaient pour la première fois à ce vote en tant que « Français à part entière » !

Hier soir, nous avons eu à dîner, l'ancien commandant du bataillon qui était venu faire ses adieux avant sa nomination à Paris. On lui avait auparavant fait faire la tournée des compagnies pour laquelle il n'avait pas cru bon de prendre les précautions anti-alcooliques dont je vous ai une fois parlé. Le dîner fut très animé (j'ai naturellement chanté la chanson du « général à vendre » !). N'ayant bu que de l'eau pour pouvoir pleinement jouir d'un spectacle peu banal, et étant quand même assez fatigué pour trouver ça drôle, j'ai pu voir, selon l'expression consacrée, comment « mourait » un officier français ! Comme il ne fut pas le seul, les tables et toute la vaisselle ont fait les frais de l'opération, les costumes et les vitres aussi. J'ai pu comprendre pourquoi il y avait un article du règlement militaire interdisant aux militaires le port du pistolet et de toute arme au mess de l'armée !

On a beaucoup écrit, tant les humoristes que les psychiatres, sur la qualité du défoulement procuré par la joie de casser la vaisselle. Espérons que les victimes de ces brillants héros y trouveront leur compte. Il y a tellement peu de différence entre un prisonnier au moment où il se rend et un mort.

Ce matin, dans le cadre de mes occupations médicales, je suis allé avec mon capitaine à Souk-Ahras... au bordel ! « Surtout ne vous croyez pas obligé d'y aller ! » m'avait dit le commandant le jour de mon arrivée au bataillon alors qu'il m'expliquait les us et coutumes locales ! (Remarquez en passant, que le verbe aller peut avoir des sens bien différents ! O subtilité de la langue française). J'ai rarement vu un spectacle aussi répugnant. Je ne me sens guère l'envie de vous faire un petit exposé ici sur mes idées de la sexualité même envisagée sous l'angle de la prostitution. En tout cas, ce que j'y ai vu, ne m'a pas aidé à comprendre ce qui là-dedans faisait le plaisir du soldat, voire même sa tentation. Je dirais plutôt qu'il y a là-dedans de quoi rendre impuissant tout un bataillon de types normalement constitués, si les camions de l'armée en stationnement devant la

porte n'apportaient pas un démenti à ces propos<sup>29</sup> ! Un bon nombre de ces dames me furent « présentées » et maintenant je saurai, à table, voire même quand les soldats du bataillon viendront se faire soigner, quand on parlera de Brigitte, Lola, Danielle... de qui il s'agira.

Bien sûr à midi, à la popote, on a fait des gorges chaudes de ma « première expérience » et j'aurais sûrement dû arroser cela si les estomacs ne s'étaient pas encore ressentis des festivités de la veille.

**Lettre du 27 novembre 58 :** Comme dans la petite histoire lue je ne sais plus où, à l'armée le matin en se levant, on est malheureux de savoir qu'on n'a rien à faire, et le soir en se couchant on est malheureux de n'en n'avoir pas fait la moitié ! En tout cas, il n'y a qu'à vous que j'ai envie d'écrire. Recevoir vos lettres, y répondre m'intéresse seul, et tout le reste est en soi insipide. C'est une lutte contre l'ennui de tous les instants et il faut bien dire que le contexte n'aide pas : pluie et froid persistants. Vie trop les uns sur les autres ; trop de rencontres avec l'état d'esprit militaire, ce qui n'est drôle que bien rarement. ...

Ce matin en entrant à l'infirmerie, j'aurais pu annoncer sans être prophète qu'il y avait de l'opération dans l'air. En effet, avant chaque expédition guerrière arrive à l'infirmerie la quintessence des fumistes du bataillon qui désespérément se prennent le pouls, cherchant quelques petits signes de maladie pouvant les faire exempter de service ; pire que les Arabes d'Aïn Seynour le jour d'arrivée de colis de médicaments !

Mais il ne s'agira que de la dispersion des compagnies dans le village du « département » pour les élections<sup>30</sup>. La compagnie de commandement s'occupe d'Aïn Seynour. Je ne bouge pas. Chacun sait qu'il s'agit d'une farce du plus mauvais goût qui serait

---

<sup>29</sup> Je rougis de ma naïveté à cette époque !

<sup>30</sup> Deuxième tour des élections qui vit l'écrasante victoire des gaullistes, surtout en Algérie !

comique sans le drame permanent qui se vit ici. Mais à notre échelle l'armée s'en fiche et les commandants de nos compagnies seront bien ennuyés quand un Arabe viendra leur dire : « Pour qui j'y vote mon capitaine ? » Il y a même un capitaine avec lequel je sympathise car il est de la région d'Haguenau, qui m'a dit avoir voté pour « petite prune »<sup>31</sup>, ce qu'il n'aurait jamais fait il y a deux ans. « Mais du moment disait-il, qu'on l'a pendu en effigie à Alger, c'est sûrement un honnête homme ! ». ...

**Lettre du 30 novembre 58 :** ... Hier après-midi, je suis parti à Hammam Zaïd. C'est un poste de bataillon situé à la bifurcation de la route de Tunis et celle de Lamy, à 20 km de Souk-Ahras. On m'y envoyait faire de l'AMG. C'était jour d'élection. J'étais furieux. La ficelle était un peu grosse : on n'avait pas vu de médecin dans le pays depuis le référendum. Je n'avais pas envie de prostituer la médecine dans des opérations électorales. Ma seule consolation, était d'y rester seulement trois heures, mais j'y suis encore au moins jusqu'à demain !...

...J'ai donc joui du spectacle des élections en Algérie. Il s'agissait réellement d'un spectacle et c'est bien ainsi que l'ont compris les indigènes. Ils se sont faits beaux et, dans cette région, sont venus sans contrainte. Les élections étaient une espèce de fête et, mon Dieu, ce déploiement d'autorités, de gendarmes, de militaires, ça valait bien dans ce trou perdu, le cinéma du samedi soir qu'ils n'ont pas.

J'ai pu visiter plusieurs postes de vote. Dans un coin pittoresque, à un endroit le sous-lieutenant me racontait à peu près cela : « J'en vois deux qui n'ont pas l'air de trop savoir ce qu'ils font de leur carte d'électeur. Je prends les cartes et les

appelle par le nom qu'il y a dessus. Impression de flottement. Je fais préciser le nom, sans succès. Un gendarme se précipite : ne faites pas d'histoire. On leur a distribué les cartes d'électeurs par ordre d'arrivée sans chercher les noms. Ca va plus vite. On sera rentré avant la nuit ! » Dans l'ensemble, les types ont voté comme ils ont voulu. Le lieutenant des affaires indigènes s'est contenté de leur dire comment il votait lui. Mais ils n'étaient pas obligés de le faire. Impression d'un immense jeu. Mais il faut bien que des enfants jouent avant de pouvoir avoir des activités d'adulte, et les musulmans jouaient visiblement avec les bulletins de vote. Je ne crois pas qu'il faille voir ici dans ces élections, autre chose qu'une initiation à la démocratie et si c'est ça, c'est déjà pas mal.

Je n'ai pas fait de médecine, avec tout ça, samedi. Immédiatement le lieutenant de la compagnie m'avait déclaré ne pas vouloir me garder pour le dimanche. Ainsi, je n'ai pas participé à la propagande électorale, puisque aujourd'hui c'était déjà fini.

Dans l'après-midi, je suis allé prendre un bain à la source thermale (Hammam en arabe veut dire eau chaude). L'eau coulait à 38° dans de petites piscines d'un établissement d'étruit en bas du village. Ce fut réellement très agréable.

Hier dans la nuit, envers de la médaille. Harcèlement du poste par les fellas. Riposte immédiate de toutes les armes, mortier y compris. Comme on a immédiatement envoyé des fusées éclairantes, les fellas ont tout de suite décroché. On y voyait comme en plein jour. Dans ces circonstances monter à l'assaut aurait été pour eux un suicide. Mais j'ai entendu les balles siffler (les leurs bien sûr). J'ai pu me rendre compte que je n'avais pas peur, et jouir du spectacle digne d'un western de l'attaque du fortin. Les fellas sont repartis emportant leurs blessés, mais on a trouvé des traces de sang. J'espère qu'on dormira plus tranquille cette nuit.

Ce matin donc, AMG. Quelques cas intéressants. Mais pour beaucoup, voir un médecin est aussi aller à un spectacle. On se fait ausculter, on reçoit des pilules et des piqûres. On est

---

<sup>31</sup> Il s'agit de Pflimlin. En dialecte alsacien, son nom veut dire « petite prune » ! Il fut le dernier président du conseil de la 4<sup>ème</sup> République. Il s'était alors opposé au retour du général de Gaulle !

content. C'est de l'action psychologique, comme dit le lieutenant de la compagnie qui y croit : « Le médecin dans une pièce, et moi dans l'autre, et je me charge d'obtenir plus de renseignements qu'avec toutes les dynamos électriques du monde ! » Inutile de dire que je suis profondément opposé à cette utilisation de la médecine et que j'essaye de soigner les Arabes comme je vous soignerais vous même si vous étiez à leur place, la médecine se suffisant à elle-même et la reconnaissance, s'il y en a, ne devant en aucun cas être exploitée.

Cet après-midi, nous sommes allés à Aïn Zana : poste fortifié de la frontière. Visite au confrère du coin. Puis au retour, AMG dans les gourbis de la région. Promenade moyennement agréable : quand on sait qu'il y a quelques compagnies de fellas dans la région, on se sent assez faible dans une Jeep, même si on est accompagné par un lieutenant qui a sur la poitrine une panoplie complète de décorations. Ici, le pittoresque y était. Éclairage à l'huile, café arabe, gâteau de maïs. La grand-mère en train de mourir dans un coin. A vous donner envie d'être journaliste. Les Arabes, dans l'ensemble, sont très sympathiques. Très « ouverts », ils n'ont pas à votre égard la méfiance du civilisé qui a peur de vous faire pénétrer un peu dans son intimité de peur qu'on lui vole quelque chose de sa manière de vivre ou de penser, peur du contact.

Mais je n'arrive pas à considérer uniquement tout cela sous son aspect pittoresque. J'aimerais vous faire partager les joies que je rencontre dans ce travail, le sourire du malade, la galette du chef de famille, mais je sais qu'il me faudra aussi vous faire partager ma mauvaise conscience toute gratuite de « civilisé responsable ! » ...

**Lettre du 2 décembre 58 :** ... Je suis rentré ce matin d'Hammam Zaïd. Un peu vexé ce soir, par une petite histoire, bien prise quand même grâce à vous. L'attaque du poste n'a été qu'une vaste mise en scène destinée à m'impressionner et accessoirement à faire un exercice d'alerte ! C'est une tradition

quand un aspirant va pour la première fois dans un poste. Heureusement, je m'en suis, m'a-t-on dit, bien tiré : en ne me laissant pas impressionner au moment du feu d'artifice, et ensuite en ne me glorifiant pas trop de mon exploit auprès des copains de l'arrière qui attendaient un récit plus fanfaronnant. Je n'en n'ai pas plus raconté qu'à vous, ne m'attribuant et pour cause, aucun rôle ni mérite. La prochaine fois -je ne me fais pas d'illusion, il viendra bien un jour où j'entendrai pour de bon siffler les balles, je ne crois pas à une éternelle guerre en dentelle- le fait de n'y croire qu'à moitié, même si c'est vrai, pourra peut-être m'aider ! Ce soir, j'ai la consolation facile !

Je retournerai mercredi, pour 24 heures, à Hammam Zaïd, le milieu me plaît et je pourrai faire du bon travail. Il y a bien une opération prévue, mais mon médecin-capitaine qui compte amener sa femme à Noël et se faire très peu voir à ce moment-là, veut faire un peu de zèle et ira, bien que ce soit mon tour.

Je ne sais si je vous ai écrit que j'avais déménagé dans une petite chambre, ayant dû laisser ma première à un lieutenant qui l'a déjà laissée à deux aspirants. Un seul ennui : n'ayant plus, du fait de la taille de ma pièce, le piano sous la main, j'ai interrompu mes exploits musicaux ne me sentant pas le courage d'en faire profiter les actuels propriétaires du piano. ...

Que pensez-vous des élections <sup>32</sup> ? Sans doute comme moi, pas grand' chose de bon. Remarquez comme l'a dit un illustre inconnu dont je ne me rappelle plus le nom : en politique le temps finit toujours par arranger les choses, le plus souvent mal ! ...

**Lettre du 3 décembre 58 :** ... Ce matin à 4 heures et demie, réveil en fanfare. Les fellas auraient passé en force le barrage à 10 Km au sud d'Aïn Seymour. (Dernières nouvelles, ils étaient...4 !) Etat d'alerte. L'infirmerie était sur le pied de guerre. Mais jusqu'à

---

<sup>32</sup> Grosse victoire du parti du général de Gaulle

7 heures, heure à laquelle le bataillon est parti, il y a eu trois ordres et trois contre-ordres sur ma participation à l'opération. Finalement c'est le capitaine qui y est allé, mais pour moi la journée avait quand même bien commencé !

Je me retrouve donc pour une durée non fixée, maître et seigneur de l'infirmerie, espérant que les fells n'ont pas monté là une petite opération de diversion pour passer plus au sud dans notre région, ce qui serait bien désagréable car il n'y a plus guère de soldats dans le pays.

J'ai écrit, pour suivre les conseils de Dumas<sup>33</sup>, une petite lettre à mon cher ancien professeur, le député UNR, pour qui j'ai « procurationnellement » voté, où en plus de mes félicitations je lui ai fait part de mes vœux pour la solution du problème algérien auquel il aura peut-être à prendre part. Mais je la lui enverrai seulement demain, la fatigue n'étant peut-être pas assez bonne conseillère ou assez bonne diplomate.

Demain comme prévu, j'irai de nouveau à Hammam Zaïd. J'ai, après deux coups de téléphone au colonel-directeur du service de santé à Souk-Ahras, réussi à avoir une autre ambulance et ce ne fut pas sans peine. ...

Il y aurait, ces bruits sont encore plus des bruits que des informations officieuses, peut-être une relève pour le régiment qui suivrait peut-être le commandant de la région qui serait peut-être promu dans l'Algérois, dans la banlieue même d'Alger. ...

**Lettre du 3 décembre 58 :** ... Aujourd'hui, comme prévu je suis allé de nouveau à Hammam Zaïd faire de l'AMG. A 7 heures 30 j'ai été tiré du lit par mon planton, mon réveil s'étant refusé à marcher. Mais demain matin je me rattraperai. Il viendra à 9 heures avec mon café au lait conservé au chaud dans une bouteille thermos (est-ce cela l'embourgeoisement ?). J'ai été reçu à bras ouverts, ou plutôt à bouteilles débouchées par le

---

<sup>33</sup> André Dumas qui était en correspondance avec moi. C'était l'aumônier universitaire de Strasbourg qui nous a marié ultérieurement.

commandant de la compagnie du poste. Mais je me suis bien défendu, tant contre l'écœurement que me procure toujours la misère des Arabes que contre l'alcool.

A propos, je me demande, en voyant la vie que mènent bon nombre de soldats de tout grade, s'ils aiment vraiment leur épouse ou leur fiancée. Je ne me vois pas me mettre dans une situation ou dans un état tel que cela m'ennuierait de vous l'écrire. Je comprends mal et ne peux guère leur poser cette question qui aurait l'air d'un reproche ou d'un jugement, même de façon détournée ! ...

**Lettre du 4 décembre 58 :** ... Aujourd'hui j'ai fait une descente en ville : promenade sans grand intérêt à côté des autres événements, et ce soir je fais en Jeep une répétition, car demain je passe le permis de conduire militaire. Réveil à 7 heures pour cela. C'est tôt. ...

**Lettre du 5 décembre 58 :** ... Le bataillon rentre ce soir, une fois de plus bredouille. J'ai fait mon petit travail à l'infirmerie, pris une douche, déjeuné et gagné au jeu de boule comme un vulgaire Marseillais. ...

**Lettre du 7 décembre 58 :** ... J'accompagne jusqu'à Bône un ancien médecin-aspirant du bataillon à qui l'heureuse conjonction d'une jaunisse et d'un deuxième bébé permet un rapatriement. ...

Depuis mon arrivée en Algérie, il y a deux mois aujourd'hui, c'est ma plus grande sortie. ...

De vastes changements sont en prévision au bataillon : nous formons, vous le savez, un corps opérationnel isolé qui comprend plusieurs compagnies. Le bataillon va disparaître et le régiment dont il dépend sera complètement refondu et réorganisé en petits groupes d'assaut. Du point de vue médical : il y aura relève de trois médecins capitaines et trois aspirants, un seul élu (ou oublié !) restant pour le régiment. ...

Le fait essentiel pour moi est une mutation en prévision, plus rapide peut-être, dans un hôpital. ...

Naturellement comme toujours dans ces cas là, gros remue-ménage chez les officiers où il y aura des « refaits », entre autres le commandant qui perdra sa relative indépendance, et certains qui pourront monter en grade. Cela promet du tonus à la popote.

Autrement, j'attends la prochaine opération à laquelle je participerai. Je n'irai sans doute plus à Hammam Zaïd car la compagnie du bataillon qui s'y trouvait a été relevée, mais cela pose des problèmes difficiles pour notre médecin-colonel, directeur du service de santé de Souk-Ahras, un « auguste ramolli, dit Pépé », dont je vous reparlerai à l'occasion.

Je n'ai jamais beaucoup parlé avec vous de la psychologie de mes chefs. Mais nous aurons l'occasion, je vous jure, de nous en amuser ensemble plus tard mieux que par lettres.

L'essentiel pour moi en cette matière, est d'avoir des rapports cordiaux avec tout le monde. Les types m'aiment bien dans la mesure où cela ne leur coûte pas trop cher, me le témoignent et c'est déjà pas mal.

Hier j'ai passé et réussi mon permis de conduire voiture militaire légère. Par contre, je me suis fait coller au poids lourd. C'était la première fois de ma vie que je prenais le volant d'un camion et on a commencé à me faire faire une marche arrière en côte, puis un exercice de passage de vitesse ! C'était assez cocasse ! Le type qui examinait n'était pas trop rassuré...moi non plus<sup>34</sup> !

Nous sommes arrivés à Bône. Je suis allé faire un tour au foyer territorial où l'on vend, à des prix militaires, toutes les productions locales. A moins que nous comptions monter un musée des horreurs, rien ne vaut la peine d'être retenu, et payer

---

<sup>34</sup> Comme « dans le civil », prendre des leçons de conduite et passer le permis, sont des opérations indépendantes. L'armée n'assure la formation des chauffeurs qu'en fonction de ses besoins, et de toute manière, il n'était pas permis, aux médecins, de conduire des véhicules militaires, sauf circonstances exceptionnelles !

10 000<sup>35</sup> fr. moins cher un appareil photo de 40 000 fr., ne me semble pas une opération intéressante. ...

**Lettre du 9 décembre 58 :** ...baptême de l'air, deux fois une demi-heure de vol en hélicoptère ! ...

C'est grâce au médecin des parachutistes de Souk-Ahras, grand ami de mon capitaine, que j'ai pu profiter de cette occasion. J'ai donc passé la nuit (on devait théoriquement partir de bonne heure) et la journée avec les paras. Ce fut pour moi une expérience splendide).

Hier j'ai participé, de ma Jeep, au déminage d'une route, bien sûr on n'a rien trouvé, sinon les trous des anciennes mines : « Tiens, disait le chauffeur, c'est ici qu'a sauté un tel<sup>36</sup>!... » Impression assez sinistre !

Le programme des prochains jours est encore incertain. Quelques reconnaissances fells dans la région. Peut-être bientôt une nouvelle grande battue. ...

**Lettre du 10 décembre 58 :** ... Cette journée de mercredi a été grise et froide. Nous vivons ici une espère d'automne prolongé et humide. Il y a encore des feuilles aux arbres et à midi, le soleil est encore parfois assez chaud pour que l'on puisse manger dehors. Depuis le mois dernier, tout a reverdi, et les jours qui raccourcissent sont les meilleurs gages du temps de Noël qui vient. ...

Ici les projets des officiers sont spécialement gastronomiques ; chaque jour, on discute du menu, les dindes seront-elles assez grosses et le champagne assez frais ? Mais pour moi, impression de vanité et de tristesse. Je suis toujours

---

<sup>35</sup> 15 € 24

<sup>36</sup> Un médecin-aspirant, qui m'avait précédé au bataillon un an auparavant, avait sauté sur une mine avec son ambulance. Il avait fait par la suite, une thèse de médecine, remarquée, sur le « pied de mine ».



prêt à participer à un joyeux tonus et à mettre, comme on dit, « de l'ambiance », mais ce soir-là je suis fermement décidé à aller au lit comme d'habitude et à ne pas noyer toutes les questions et la mélancolie de ce Noël dans l'alcool, mais dans le sommeil. ...

Toute la journée, nous avons attendu, à l'infirmerie, un général qui n'est pas venu. Le commandant est en vacances, et le commandant-adjoint est relevé. Donc les souris dansent. L'ambiance de la popote est moins pesante. Nous sommes toujours entassés les uns sur les autres, mais l'atmosphère est beaucoup plus détendue, les commandants n'étant pas là pour donner une unité factice, mais contraignante, aux conversations. La guerre, virtuellement terminée, continue. Emotion dans le corps médical : le commandant du service de chirurgie de Constantine est « passé à la casserole ». Mieux vaut ne pas s'aventurer seul sur de petits chemins. On n'a pas le droit d'oublier ça, même quand on est commandant. ...

**Lettre du 12 décembre 58 :** ... Cet après-midi à 2 heures, le colonel du régiment est venu annoncer officiellement la dissolution du bataillon. Il s'est emmêlé les idées dans un discours foireux qui s'est terminé par une attrapade aux officiers, car les hommes de troupe avaient les cheveux trop longs ! J'aurais aimé que vous soyez là à midi à la popote. L'atmosphère était sinistre. On aurait dit un dîner d'enterrement. Entre tous ces hommes, se sont créés beaucoup trop d'habitudes communes, de sentiments bons ou mauvais, pour qu'il n'y ait pas une certaine solidarité, et que chacun ne se sente pas un peu lésé dans le sort qui les frappe.

En ce qui me concerne, moi, le capitaine ne me laissera pas tomber. C'est du moins ce qu'il m'a promis. Nous avons eu une petite discussion à ce sujet. J'ai reçu des fleurs pour mon travail et pour « ma pomme », et il m'a promis qu'il m'emmènerait avec lui. Demain matin nous irons tous deux à Laverdure chez le médecin-chef du régiment, prendre les consignes. L'affaire est à suivre.

Cet après-midi, je suis allé dans les nouvelles écoles, vérifier des cutis avec mon collègue de l'AMG. Ces petits Arabes sont excessivement sympathiques. De plus, le spectacle de petits élèves est toujours un peu attendrissant. Les vieux sentimentaux de ma trempe en profitent toujours pour s'attendrir un peu sur leur propre enfance ! ...

Je viens de déménager dans une nouvelle chambre, vaste et aérée, refaite à neuf, ce qui me permet de retrouver mon piano et de recommencer mes laborieux exercices. ...

**Lettre du 14 décembre 58 :** ... Hier matin mon capitaine et moi sommes allés trouver le médecin-commandant du régiment. C'est un personnage décrépité et peu intéressant. Il profite du reste des changements pour demander sa relève. Mon médecin-capitaine qui sera proposé pour le remplacer lui a demandé de me garder comme adjoint dans ses nouvelles fonctions. Il est d'accord, mais c'est un personnage trop insignifiant pour que sa promesse vaille quelque chose, si on a des ennuis de plus haut. Si cette solution est adoptée par le commandement, je me retrouverai probablement à Laverdure, à « l'Etat-major » du régiment, du moins provisoirement, car la division tout entière serait regroupée près d'Alger.

Je suis décidé en tout cas à rester pour autant que faire se peut dans le sillage de mon capitaine qui est un homme excessivement intelligent, doublé d'un caractère très droit et d'une grande richesse de cœur, qui saura m'aider sans détour quand j'aurai besoin de lui, et auprès de qui la vie est facile et agréable (mais voir toujours ces éventuelles réserves). Il y en a encore deux un peu ennuyeuses, c'est que le capitaine risque d'être rappelé en France avant moi, ce qui me ferait perdre cet allié précieux, et que le régiment ne soit plus régiment opérationnel comme maintenant, mais régiment d'infanterie de choc aéroporté ; cela signifie qu'en cas de coup dur, genre Suez, j'aurais une place d'honneur !

Enfin on verra bien. C'est la réflexion sage, et j'essaye d'appliquer la pseudo philosophie de bon sens qui s'en dégage, aux gens et aux événements. Mon opinion sur la guerre d'Algérie varie peu. Militairement parlant, la situation est bonne. Je crois volontiers que les fells du coin, tout au moins, à qui on fait mener une vie de bêtes traquées, sont assez démoralisés, d'autant plus que leurs chefs ont l'air d'être assez désorientés. Le facteur lassitude joue probablement encore plus pour eux que pour nous et la population, assez fataliste, s'oriente finalement du côté du plus fort qui, pour le moment, est nous. Mais il n'est pas impossible que les fells se ressaisissent. Eléments dangereux : la récession économique, le mépris des problèmes de l'Education Nationale et les Français pieds-noirs qui n'ont pas compris. Nous avons au corps, un capitaine ancien para, qui s'occupe pour le moment de l'administration. Il nous en a raconté une bien bonne qui lui serait arrivée quand il était officier de renseignement de la région de Philippeville. A Philippeville, il avait été chargé de créer une municipalité d'Européens il y a quelques années. Il y avait juridiquement parlant une seule obligation : que les candidats aient un casier judiciaire vierge. Il n'en n'aurait pas trouvé cinq sur toute la ville !

Autre signe caractéristique plus difficile à interpréter. Quand de Gaulle est passé à Bône la dernière fois, il y avait des CRS tous les dix mètres, mitraillettes braquées vers la foule qui était très clairsemée. L'enthousiasme passe vite ! ...

Mon dimanche n'a pas été trop déplaisant. Il y a une petite ambiance jours de fin d'année à l'école qui n'est pas déplaisante, la nourriture excellente le devient encore plus : il faut bien liquider les bénéfiques, le vin de cru<sup>37</sup> a remplacé l'ordinaire pinard, le relâchement est général et l'atmosphère décontractée ! ...

**Lettre du 17 décembre 58 :** ... Le lendemain d'une journée d'opération (en argot militaire : petit cirque ; si plus de deux jours d'opération : grand cirque) est toujours un peu vide et pesant à cause de la fatigue. ...

La journée d'hier a été assez mouvementée. Ce fut la première opération où le bataillon a ramassé quelque chose depuis mon arrivée, alors que j'étais participant. Du haut du piton où le poste de commandement était installé, j'ai pu assister à la bataille et même en sentir le vent dans les cheveux, puisqu'un avion de chasse appelé pour appuyer l'action des combattants, s'est trompé de piton et a arrosé celui où nous nous trouvions. C'est très impressionnant un avion qui vous mitraille en vous piquant dessus ! Heureusement qu'il n'avait pas de napalm, sans quoi on grillait tous. Il a bien sûr ramassé immédiatement les chaudes félicitations radiophoniques du capitaine-commandant qui a peu apprécié la plaisanterie ! Je dois même vous avouer qu'étant confortablement installé devant une assiette de cassoulet à ce moment-là, je ne serais pas mort en héros !

Un autre spectacle qui valait la peine d'être vu (décidément c'était le jour) ce fut la tête de l'artilleur commandant la batterie d'appui lorsque est arrivé un obus à 5 km du point de chute prévu, sur une de nos compagnies qui battait la campagne ! Là, j'ai bien cru que j'allais avoir du travail.

Enfin, le principal a été que deux fells se soient fait tuer et deux autres prisonniers, quatre armes récupérées. Mais la guerre est quand même un jeu dangereux ! Comme ce joli travail a été fait sans autres « bavures », je n'ai pas eu à intervenir. On a naturellement brûlé tous les gourbis abandonnés rencontrés sur la route, puisqu'on était en zone interdite ; on a vu se ramener une compagnie qui, triomphalement avait annoncé par radio, la capture d'un suspect, avec un vieux bonhomme de plus de 70 ans, à moitié aveugle, poussant un âne devant lui, sa seule fortune, logeant nulle part et vivant on ne sait trop de quoi. Sa misère avait l'air tellement outrageuse et désespérée que je lui ai

---

<sup>37</sup> On disait aussi « vin de précision »

refilé 200 fr.<sup>38</sup> avant son départ (ma seule monnaie) avec l'impression, non pas d'avoir fait une mauvaise action (je ne fais pas à ce point de la philosophie mal placée et de l'introspection), mais avec l'impression de n'avoir rien fait du tout, ce qui est plus triste peut-être.

Mais devant ces prisonniers terrorisés, ce vieillard en loques, ces petits Français ivres de pillage et d'incendie, ce déferlement d'instincts élémentaires non contrôlés, je ne puis me défendre d'un immense dégoût, d'une impression totale d'absurdité et d'impuissance. ...

...encore peut-être une histoire significative. Un Arabe qui cherchait du travail est allé au bureau de renseignement de la SAS (Service d'Administration Spécialisée) l'adjudant lui a proposé du travail dans une oliveraie : le type aurait été payé... 370 fr. par jour<sup>39</sup>. Il a protesté, et l'adjudant lui a fichu une

raclée. Mon médecin-capitaine lui a fait un certificat médical corsé pour essayer de faire avoir des histoires à l'adjudant SAS, mais l'histoire sera étouffée car le lieutenant SAS connaît suffisamment d'histoires pour embêter le bataillon, et parce que ce n'est jamais qu'un Arabe. Comme tout ceci me dégoûte. Ce qui fait quand même relativement plaisir, c'est de voir que tous les actuels officiers du bataillon sont corrects. Mais il y a un lourd handicap à remonter car beaucoup des anciens chefs de compagnie (il y en avait un qui était surnommé Bébert la rafale), étaient de sinistres brigands. ...

**Lettre du 19 décembre 58 :** ... Hier soir, et ce soir, j'ai organisé dans ma chambre deux petites soirées « musicales ».

...

---

<sup>38</sup> 200 Fr. anciens: soit environ 0,3 €

<sup>39</sup> 370 Fr. anciens : soit environ 0,5 à 0,6 €

Avec mon petit rôle d'hôte, je me suis retrouvé tout à fait une mentalité civile et parvenais presque à oublier la jolie couleur kaki et la noble terre d'Afrique. ...

Ce matin je suis allé à Souk-Ahras avec l'officier de renseignement, rechercher un type malade que j'avais fait évacuer par hélicoptère au courant de l'opération d'il y a trois jours, et qui avait disparu. Comme il avait été évacué en même temps qu'un prisonnier fell, cela a donné à la popote une excellente occasion d'humour noir. On voyait déjà les policiers se tromper de type et la photo de mon malade dans le journal avec ses aveux complets de complicité à l'organisation terroriste ! Mais on avait aussi peur qu'il ait été ramassé par un officier supérieur qui aurait voulu nous chercher des ennuis car l'évacuation n'avait pas été faite selon le règlement, d'où source possible d'arrêts de rigueur pour tous ceux qui l'avaient enfreint, c'est-à-dire les capitaines commandant l'opération, moi, le pilote, le capitaine de compagnie et les infirmiers. Heureusement, après des recherches à l'hôpital civil et à l'hôpital militaire, j'ai fini par le retrouver dans une infirmerie de garnison où il s'était fait petit. Je l'ai récupéré et pour le récompenser, je l'enverrai à l'hôpital de Bône ! ...

Après-demain et jusqu'au 24 au matin, nous remontons sur notre piton (cote 1010 m. de la carte d'état-major). C'est moi qui serai de la partie car la femme du capitaine arrivera demain pour huit jours.

Mon capitaine sera peut-être muté à Constantine. Il m'a promis dans ce cas de m'y trouver rapidement une place. Si ce n'est pas « loin des yeux, loin du cœur, je n'y pense plus ! » mon avenir militaire ne s'annonce pas trop mal car le capitaine est très débrouillard ! ...

**Lettre du 22 décembre 58 :** ... Demain matin, nous partons pour deux jours camper. Une compagnie de parachutistes doit nous remplacer le 24, mais ça ne m'étonnerait pas que nous passions le réveillon sous la tente, tout dépend si le commandant de l'unité remplaçante est plus débrouillard que le nôtre. Pour moi

cela me serait égal si cela n'entraînait pas un retard dans les lettres. ...

**Lettre du 23 décembre 58 :** ... Cet après-midi, j'ai garni le sapin de Noël du mess en écoutant le Requiem de Berlioz que mon copain a reçu en cadeau. Ironie, ce Requiem a été composé en 1837 pour les obsèques du général Danrémont, victime de la guerre d'Algérie, mort devant Constantine !

J'ai bien sûr essayé de réfléchir un peu sur le sens de la fête, et finalement, je participerai quand même aux réjouissances collectives du bataillon. ...

J'ai, au cours de cette opération, fait des provisions de sommeil en prévision de ces prochains jours. Deux fois 12 heures ! Nous étions situés après Souk-Ahras, juste à la bifurcation des routes de Lamy et Gardimaou. Pendant 48 heures nos compagnies ont battu la campagne, fait patrouilles et embuscades, sans aucun résultat ; si : un « suspect » qui promenait deux vaches a été arrêté dans la zone interdite ! Ca lui coûtera ses vaches (bénéfice de la compagnie) et quelques jours de prison, plus la joie d'un « interrogatoire » de police. Mais le chef de la compagnie a eu des observations en rentrant à Souk-Ahras par des collègues parachutistes. Il aurait dû, selon eux, abattre immédiatement le type. Ce dernier a donc eu la chance de tomber sur nous ! Au bataillon, on fait des prisonniers. Trois officiers l'ont été des Allemands pendant la guerre. Ils savent ce que c'est !

Mes performances de sommeil sont dues au froid qui régnait dans ce doux pays. Pas moyen de faire autre chose, sous tente, le soir !

A part ça, j'ai suivi une opération sur un sommet des environs (1100 m. et quelques) où j'ai goûté à un des plus jolis vents de ma vie et j'ai fait un peu d'AMG à la population locale, ce qui me remplit toujours de sentiments fort mélangés à la vue de cette misère et de ces suppurations !

Nous repartirons probablement le 27 et je ne sais pas encore si je serai de la fête, puis viendra le grand mystère de la dissolution dont je ne sais rien de plus. ...

**Lettre du 25 décembre 58 :** ... La « fête » a été aussi réussie que cela pouvait être. Hier soir, traditionnel dîner froid, puis nous avons eu le plaisir de pouvoir nous habiller en civil. Ce fut pour moi la première fois depuis notre arrivée en Algérie, petit détail générateur d'une grande satisfaction.

Comme la messe de minuit (à laquelle je m'étais proposé d'aller) avait lieu à 10 heures du matin (!) on a tué le temps jusqu'à 11 heures du soir, puis visite traditionnelle à l'infirmerie pour sabler une nouvelle édition de champagne avec les infirmiers et les malades, qui allaient tous beaucoup mieux pour la circonstance. Le sapin de Noël des infirmiers ressemblait étrangement au cyprès qui avait disparu l'après-midi au cimetière, mais seuls les mauvais esprits ont remarqué ce détail.

A 11 heures et demie : réveillon. La salle de la popote était gentiment décorée : sur le mur, au centre du hula-hoop habillé de fleurs d'oranger, trônait une caricature remarquable du commandant en permission, le sapin était un vrai sapin d'exportation et la femme de mon médecin-capitaine, seule femme de la société, avait mis une jolie robe Directoire nouvelle mode.

Le repas fut fort bon. Avec 12 huîtres, j'ai battu mon propre record, mais peu apprécié le canapé au caviar et l'andouillette maison. Il y avait encore des tas de choses plutôt trop raffinées que pas assez, dont je ne vous parle pas car je ne trouve pas cela intéressant. J'envoie quand même le menu, dédié naturellement, à mes parents plutôt qu'à vous, car ils attachent sûrement plus bourgeoisement d'importance que vous à ce genre de choses. (Remarquez, je ne crache pas sur la bonne chère, mais la condition principale qui m'eût permis de bien l'apprécier, n'était pas remplie.)

Les chants dits d'étudiants, mais que je n'ai jamais tant entendus qu'à l'armée, ont plutôt remplacé les cantiques, sauf sur le coup de minuit, où tout le monde est sorti sur le perron pour assister au lancer d'une fusée parachute et où « il est né le divin enfant » fut lancé à pleins poumons.

Les monologues grivois dont tout bon officier d'active s'enorgueillit de posséder un bon stock, ont assaisonné les liqueurs. J'ai reçu une reproduction de Picasso, une revue médicale et un cornet de bonbons en cadeau. Chacun se sentait bien, les fumées d'alcool et de cigare aidant, le capitaine commandant par intérim eut une phrase sublime pour résumer la situation : « c'est idiot, mais c'est le jour ! ». Enfin à 2 heures, un certain nombre de « petites natures » dont moi, s'en furent se coucher, dédaignant les invitations des commandants de compagnie qui voulaient que l'on continue la fête chez eux.

Deuxième épisode ce midi, légèrement moins animé car ceux qui avaient continué la fête avaient dû sacrifier au bicarbonate de soude.

Personnellement ayant, toute proportion gardée, battu quand même un record de tempérance, j'ai bien supporté l'épreuve, y ai pris un plaisir, relatif, hélas (ou heureusement !).

...

Je ne peux m'empêcher d'envisager ce que sera Noël 59 : rêverie, incertitude, mais espoir quand même.

Incertitude plus immédiate quant à notre sort le mois prochain, le bataillon ne serait peut-être pas dissous, et le capitaine a une fois de plus résumé la situation : « aux dernières nouvelles, la nouvelle serait qu'il n'y a pas de nouvelles nouvelles ! » (Hum, hum !)

Par contre après-demain, on remontera de nouveau pour quelques jours au col de Lamy. ...

**Lettre du 26 décembre 58 :** ... Ce soir c'était aussi le grand départ de quatre sous-lieutenants « quillards ». J'ai réussi à ne pas tomber dans l'embuscade au champagne qu'ils avaient

tendue aux officiers de la popote, mais j'avais un tout petit sentiment d'envie quand même.

Demain matin, départ pour le col de Lamy. Nous relevons les parachutistes qui nous ont relevés pour Noël et qui nous relèveront pour le nouvel an. Échange de bons procédés. Malheureusement pluie et neige. Et aussi absence de courrier.

...

**Lettre du 29 décembre 58 :** Je vous écris étendu sur mon lit « confortablement » installé dans l'ambulance. Je recommence ma lettre que je vous avais écrite ce matin. J'ai tout un système de casque pour que la lampe éclaire juste mon papier car je ne voudrais pas donner à un fellagha, même très problématique, perdu dans le brouillard, l'occasion de faire un carreau dans la lumière et accessoirement sur ma petite personne. ...

Ce matin je n'ai pas eu le courage d'exhiber une surface suffisante de mon anatomie à l'air pour que cela vaille la peine de la laver ! Et pourtant à midi, le capitaine commandant l'opération disait que cet été, au même endroit, sous la même tente, alors que soufflait le siroco brûlant, il avait de la peine à employer son couteau métallique. ...

Voici donc 48 heures que nous en goûtons<sup>40</sup>. Heureusement demain matin on rentre. De nouveau les compagnies ont vainement battu la campagne à la recherche d'une centaine de fells qui auraient été signalés dans la région. On en voit partout mais ils ne sont nulle part, comme les soucoupes volantes ou les parachutistes allemands en 1939 ; sans doute pas si bêtes, ils doivent rester bien au chaud en Tunisie ou dans des gourbis. Il y a des moments où il vaut mieux être le gibier que le chasseur ! Et espérons par-dessus le marché que nous n'aurons pas à changer de rôle !

La journée s'est donc écoulee fraîchement ; les soldats, en jargon militaire encore moins « aidés » que moi, ont passé la nuit en embuscade et ont dormi ou tué le temps toute la journée. Le

---

<sup>40</sup> (de la température glaciale)

hula-hoop conquiert même les pitons algériens et toute l'après-midi, il y a des types qui se sont exercés ! Personnellement je trouve que si, une jeune fille peut à la rigueur onduler gracieusement à l'intérieur de ce cerceau, un garçon est parfaitement ridicule là-dedans et peut plus élégamment manifester sa souplesse dans d'autres distractions. Quand donc réinventera-t-on la corde à sauter ? C'est du point de vue gymnastique, plus efficace et encore plus élégant !

Demain matin, je partirai avec le premier convoi et m'arrêterai à Hammam-Zaïd où je ferai de l'AMG à la population. Je commence à m'attacher à ces gens, il faudra que je me méfie de moi ! ...

**Lettre du 30 décembre 58 :** ... Journée calme aujourd'hui. Pourtant selon les renseignements de l'état-major, six mille fellas devraient attaquer le barrage des deux côtés à la fois ! On n'a encore rien vu. Ce matin je suis allé à Souk-Ahras. ...

Le commandant est rentré de vacances. Les événements vont sans doute se précipiter davantage. Mon capitaine est rentré de Bône. Pas de nouvelle opération prévue jusqu'au 3 janvier. Sauf bien sûr si les fellas attaquent. Le dispositif d'alerte fonctionne de toute façon très bien, et c'est quand même ça qui assure notre tranquillité. Je ne sais si je vous ai parlé de la bataille de Souk-Ahras de mars dernier. Mille fellas avaient passé le barrage en force et, à quelques dizaines près, furent anéantis. Il n'y a eu que trente parachutistes tués et encore, ce fut parce qu'ils s'étaient « bananés » (transportés en hélicoptère qui a la forme d'une banane, d'où le nom) dans une clairière à la lisière de laquelle étaient installés des nids de mitrailleuses ; ils furent descendus avant même de s'en apercevoir. Tous les musulmans valides de Souk-Ahras furent réquisitionnés pour enterrer les morts, d'où la solide réputation acquise par le régiment de para et notre bon bataillon qui s'est « envoyé » à lui seul plus de 400 types avec seulement trois blessés ! Depuis, les fellas n'ont jamais recommencé ! Ils se contentent d'exister par la crainte et les

précautions qu'ils inspirent et par les récits d'épopée des popotes d'officiers et de troupe. Puissent-ils le rester. ...

Deux tournées de digestifs offertes en l'honneur du retour du commandant, ont permis de dépasser les limites de la banalité du dessert habituel. ...

En tout cas, voilà trois mois que je suis ici : il n'est jamais question dans la conversation de soldats, de « quille » ou de permissions. J'en parle très peu car ce serait faire part de prétentions qui sembleraient exorbitantes à des officiers qui ont pourtant 45 jours de permission par an, et faire trop de châteaux en Espagne. ...

**Lettre du 31 décembre 58 :** ...dans une demi-heure, ce sera le dîner de la St Sylvestre. Puis la soirée jusqu'à minuit, sera occupée par de petits jeux de société dont il serait malséant de s'abstenir jusqu'à l'heure du changement de millésime où nous ferons sauter les bouchons de champagne et où nous nous congratulerons mutuellement selon les meilleures traditions. ...

La journée ne présente autrement rien de bien particulier sinon que les grippés commencent à emplir les locaux annexes de l'infirmerie. La psychose des fellaghas qui attaquent se développe de plus en plus dans les états-majors. La nuit dernière j'ai été réveillé par le crépitement des mitrailleuses et les coups de canons. Les fellas étaient en train d'attaquer la gare d'Aïn Seynour qui se trouve incluse dans le réseau électrifié à un kilomètre de la maison. Une fois l'émotion passée, les sections alertées et l'état-major sur les dents, on a trouvé un malheureux chacal qui avait sauté sur une mine du réseau et déclenché l'alerte et le feu d'artifice. L'officier qui a dû faire le rapport ce matin, ne devait pas avoir bonne mine et a sûrement tourné plusieurs fois son stylo entre ses doigts avant de rédiger son communiqué ! ...

Une nouvelle opération se préparerait pour les premiers jours de janvier. J'espère bien ne pas en être. Mais je ne vois guère comment ils la feront, car avec la libération du dernier

contingent, on a perdu au bataillon six chefs de section et 150 soldats. Avec les grippés par-dessus le marché, je ne sais trop ce que cela donnera.

Je suppose que vous avez lu également que le « service militaire » n'existait plus. Nous ne faisons plus que 24 mois de « service national ». De Gaulle a bien le sens de la phrase. Ce qui est important pour nous et dont je me suis immédiatement enquis, c'est qu'au bout de 18 mois, les aspirants en Algérie continuaient quand même à recevoir un traitement honnête de 45 000 francs « légers <sup>41</sup> ». ...

**P.S. du 1<sup>er</sup> janvier 1959 :** Il est une heure, et la fête est finie. Repas peu intéressant. Comme dans le « général à vendre » ; ils ont raconté leurs batailles, puis leurs succès aux cartes ce qui était plus divertissant. À minuit on a tiré au mortier, intermède au jeu de bridge, et chacun s'en fut coucher... ...

**Lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1959 :** ... Cette nuit, branle bas de combat, inutile naturellement. Ce soir l'excitation semble un peu se calmer et c'est préférable, car même si les fells veulent attaquer, des types calmes et décontractés ont plus de chances dans le combat que s'ils sont énervés par l'appréhension. Et pour nous, officiers, cette psychose du fell est un peu désagréable et c'est tout, mais imaginez l'état d'esprit de la sentinelle qui prend la garde à la limite de la zone interdite... ! C'est criminel de jouer ainsi avec les nerfs des soldats.

En fin d'après-midi je suis allé avec un sous-lieutenant du bataillon à Souk-Ahras, et me suis risqué au « Grillon » qui est l'endroit de la région où l'on danse. C'est une espèce d'immense cave où il y a un orchestre, une piste de danse, etc... Avec les militaires, un monde fou. Pendant le premier quart d'heure, je me suis senti horriblement dépaysé de voir une société normale, c'est à dire composée en partie à peu près égale d'hommes et de

femmes. Puis le dépaysement a laissé place à un insurmontable ennui, et l'ennui à un cafard difficile à chasser. Je désirais trop votre présence près de moi pour n'avoir plus qu'une seule envie : m'en aller. Comme on n'avait qu'une jeep, j'ai dû attendre les autres qui s'amusaient. J'ai assisté à une longue bagarre entre police militaire et paras, et suis finalement parti en me disant une fois de plus que le travail était encore la moins mauvaise façon de supporter notre séparation.

À côté de cette expédition dans les « délices » de Souk-Ahras, j'ai profité de l'ambiance particulière de ce jour de fête pour faire la connaissance de deux instituteurs militaires et d'un sous-lieutenant de cavalerie.

La musique du régiment a donné un concert sur la place du village et cet après-midi, les « libérables » ont organisé un monôme en poussant devant eux une charrette sur laquelle trônait un immense bateau modèle réduit, symbole du « repassage » de la Méditerranée, dont la cheminée servait de tirelire.

Une note du Service de Santé est passée, demandant à ce qu'on fasse mention de nos desiderata pour les permissions, pour permettre d'établir le plan de roulement des médecins à l'échelle de la région militaire. Vous savez que j'ai droit à 20 jours de permission à prendre en une seule fois. ...

**Lettre du 2 janvier 59 :** ... Ce matin le bataillon est parti pour trois jours. A midi, je me suis retrouvé seul à table avec le capitaine de la base arrière : un ancien para recordman de la descente en chute libre, qui a fait tous les coups des parachutistes depuis 39, jusqu'à ce qu'un stupide accident de saut lui démolisse la colonne vertébrale et les jambes, et le confine au rôle d'intendant. Histoires qui ne manquaient pas de saveur, donc conversation agréable.

Mais ce soir le bataillon est déjà rentré. L'état-major a tellement la frousse qu'il a jugé qu'à Lamy, le bataillon était trop loin pour le défendre en cas de coup dur. Ici plus personne n'y

---

<sup>41</sup> Le 1<sup>er</sup> janvier 1959, le franc a vu sa valeur divisée par 100, et a reçu le nom de « Nouveau Franc » qui vaut actuellement 0,15 € (45000 Frs : 68, 6 € )

croit, d'autant plus que cette nuit est arrivée la plus belle histoire du réseau électrique. A 4 heures du matin le voyant rouge s'allume : incident permanent sur le réseau, le courant ne passait plus, c'étaient les fells. Départ de six automitrailleuses et de deux sections de choc. On a trouvé... une souris grillée qui, en passant sous le fil qui touchait presque le sol, l'a mis « à la terre » et a créé l'alerte ! On n'a pas fini de la ressortir. Seulement cela finira par faire comme l'histoire du berger qui criait au loup pour rien ; quand les fells viendront, personne n'y croira plus non plus ! Espérons, une fois de plus, qu'ils continueront à ne pas venir.

Cet après-midi j'ai arraché un ongle incarné. Je crois que je suis assez habile pour la petite chirurgie (et modeste de surcroît, naturellement !) Je m'en suis bien tiré, le malade aussi, mais j'ai horreur de ce genre d'opération !

Le bataillon repartirait après-demain, mais je pense que le capitaine sera de nouveau volontaire et que l'opération d'aujourd'hui ne comptera pas dans notre roulement. Demain matin j'aurai beaucoup de travail. Il y a 80 nouveaux auxquels je devrai faire passer la visite. Heureusement que le capitaine est rentré pour en faire passer lui aussi. ...

**Lettre du 4 janvier 59 :** ... Le bataillon partira demain à 5 heures pour faire la fameuse marche à pied Lamy – Aïn Seynour. S'il ne pleut pas bien sûr ! Je crois que le bataillon n'est plus qu'une immense prière pour le déluge !

Ce matin nous avons reçu 92 nouveaux à qui on a fait passer la visite d'aptitude.

Demain je n'aurai pas de planton car, à l'infirmerie, à part un infirmier et moi, tout le monde sera de la promenade. Il y aura du gibier et cela saignera ! Je pense avec pitié aux pauvres petits soldats vus ce matin pour qui cela risquera d'être le baptême du feu. Mais la pitié est un mauvais sentiment ! Du reste ce soir, je me suis fait reprocher à la popote, d'avoir une vue trop sentimentale du sort des Arabes, ici à Aïn Seynour. J'ai été fort en rogne car je n'ai pas pu sortir au commandant ce que j'avais

sur le cœur. Ce n'était pas assez diplomatique, et puis, il n'écoute pas ce qu'on lui dit !

Je suis en train de perdre mon petit faible pour l'histoire. En effet, le commandant qui est très autodidacte et qui a le même point faible, nous casse la tête avec l'histoire revue et corrigée par lui, et la manière légèrement pontifiante de vous en raconter des morceaux du matin au soir. A part ça, un homme charmant, mais ses petits travers n'en sont que plus désagréables. C'est du reste un type qui n'a pas eu beaucoup de chance. Il a déjà été relevé une fois de son commandement, car il commandait un bataillon de tirailleurs dans le quel une compagnie est passée à l'ennemi avec armes et bagages ! C'est un coup dont on a du mal à se relever à l'armée, et qui laisse des traces<sup>42</sup> ! ...

**Lettre du 5 janvier 59 :** ... Ce matin je me suis réveillé à...10 heures ! Ma journée a donc été plus courte. Le bataillon parti hier aux aurores n'est toujours pas rentré. Aux dernières nouvelles, ils auraient aperçu 20 fells, mais ils ne les auraient pas attrapés. Ils coucheront cette nuit encore sur le terrain, dans la neige, à la belle étoile, car ils n'ont même pas pris de toiles. Quelle accumulation de misères ! De mon côté, j'ai fait ce que j'ai pu pour eux, c'est-à-dire que j'ai vidé l'infirmerie pour préparer des lits à ceux qui auraient le plus mal supporté le voyage !

Cette après-midi, je suis allé à la SAS où se trouvent les locaux de l'AMG. J'ai passé un grand moment à bavarder avec Madame D. la femme du capitaine SAS, ancienne Assistante Sociale d'Alger, qui sait l'arabe, connaît bien le pays, et a un solide tempérament. Bref, une femme comme il n'y a pas beaucoup d'hommes ! Elle m'a raconté de multiples histoires sur la pacification dans la région. Mélange de sublime et d'horrible. Dans ce pays les deux extrêmes se côtoient. J'aurais de quoi vous en raconter des jours et des jours, pas possible

---

<sup>42</sup> De plus, on lui aurait reproché de n'avoir pas eu une attitude très claire au moment des événements d'Algérie qui ont ramené de Gaulle au pouvoir.



psychologiquement par lettre. Une histoire vraie, seulement, pendant que je bavardais ou plutôt que j'écoutais : un soldat algérien harki est venu pour se faire soigner une grippe. J'ai eu l'attention attirée sur une grosseur qu'il avait à l'avant-bras. Mon hôte m'a raconté son histoire : il y a quelques mois, le type a été arrêté par la police. Quelqu'un de sa famille avait pris le maquis. Sa déformation de l'avant-bras, était les séquelles d'une fracture qu'il avait subie au cours de « l'interrogatoire ». Une fois innocenté et relâché, il n'a pas voulu se faire soigner à l'hôpital, car disait-il, il y avait trop de militaires et il avait peur qu'on ne le reprenne ! Alors c'est Mme D. qui l'a tant bien que mal soigné, et ensuite le type est entré dans les supplétifs : « Comme cela dit-il, c'est la seule façon pour moi d'avoir la paix, et même comme cela, quand je vois la police, j'ai peur ! ». Ce vice fondamental de la torture, existe toujours, hélas. Mais il y a un progrès. Ce qui avant, était admis par tous, et pratiqué de façon générale, devient de plus en plus circonscrit à une catégorie spéciale de police, et encore ... cela se pratique avec de plus en plus de mauvaise conscience et de craintes car, tout le monde le sait : « De Gaulle n'aime pas ça. » et si cela monte trop haut on peut avoir des ennuis ! Ce mal sera finalement étouffé, plutôt qu'extirpé, et sa disparition certaine est le principal<sup>43</sup> ! ...

**P.S.** : Le capitaine de la base arrière est au lit avec une crise de goutte. La goutte, pensez voir, cela ne se fait plus ! C'est la seule question d'internat qu'on puisse laisser de côté ! C'était une maladie des siècles derniers, des nobles français mangeurs de gibiers et des lords de sa Majesté.. C'est beau que l'armée en cache encore quelques-unes, comme les forêts de Sibérie, quelques loups ! Grâce à l'armée, je ferai un tour plus complet de ma médecine !

**Lettre du 6 janvier 59 :** ... Cette journée a été assez épique puisqu'elle a vu le retour du bataillon complètement hors d'usage. Les malheureux ont passé deux nuits dehors, dans la neige, à bivouaquer. Ils ont fait plus de 60 Km à pieds pour ne pas attraper un seul fell. Du plus de vue opérationnel, le bilan se solde à la récupération de 150 kg de cartouches, et un blessé chez les parachutistes, qui a quand même attrapé une rafale de mitrailleuse d'un type qui s'est ensuite dissous dans le brouillard. Par contre, si on compte les blessés par accident : entorses, fractures, ongles arrachés, etc... et le matériel qui était sur le dos d'un mulet qui a « dévissé » dans un ravin, ce n'est pas avec cette opération, que ces Messieurs de l'Etat-major, qui ont savamment monté le scénario, auront de l'avancement.

Dans les trois compagnies engagées par le bataillon, le moral est au plus haut, comme vous le pensez bien. Un des capitaines est au lit avec 40° et 4 dixièmes, l'autre avec 39°3. Quand au 3<sup>ème</sup>, il s'était plus intelligemment arrangé pour tomber malade avant ! Des vingt que nous sommes habituellement à la popote, seuls six étaient présents au repas du soir. Comme mon médecin-capitaine s'est immédiatement mis au lit en rentrant, jurant qu'il ne prendrait pas sa température pour ne pas se donner l'impression qu'il est malade, c'est moi qui soigne ces Messieurs et je vous garantis que je n'y vais pas de main morte.

J'ai déjà téléphoné aux infirmiers des compagnies pour leur dire de ne pas avoir peur d'inscrire beaucoup de gars demain sur le cahier de visite, car je serai généreux en exemptions de tous ordres. J'ai déjà, selon les bonnes règles de l'usage militaire, rendu compte au commandant de bataillon du mauvais état de ses officiers et de la troupe.

Demain je compte bien exciter mon médecin-capitaine jusqu'à ce qu'il fasse un rapport à la Direction du Service de Santé sur l'usage abusif que l'on fait du bataillon. C'est réellement inhumain ce que l'on fait faire aux hommes et j'espère bien que l'affaire fera du bruit ! Cette vertueuse indignation coïncide, ce qui ne nuit absolument pas à cette noble cause, avec

---

<sup>43</sup> J'étais sûrement naïf. J'ai pu voir en Kabylie que la torture se portait encore bien, hélas !

l'intérêt personnel de votre serviteur, qui, étant d'opération la prochaine fois, ne tient pas à en faire une de la même espèce !

A part cela, j'ai soigné cette après-midi, une femme arabe, dans un gourbi, qui présentait un état, qui à mon avis, était un pseudo coma hystérique. J'ai naturellement été obligé de faire le tour complet de ma pathologie avant d'arriver à porter ce beau diagnostic appelé plus facilement simulation, mais c'est dangereux de se tromper avec ce qui ressemble à un coma. Si demain j'apprenais que ma simulatrice était morte, je serais, je crois, assez malheureux.

J'ai aussi séché un nouveau sous-lieutenant, frais arrivé de France, qui avait embarqué un paquet de mer formidable dans sa cantine. Ma chambre ressemblait à une buanderie ! ...

**Lettre du 7 janvier 59 :** ... L'atmosphère d'Aïn Seymour était encore pleine de l'opération de la veille. L'impression générale était que, si les fellas avaient voulu, il y aurait bon nombre de soldats qui n'auraient pas repasser le réseau électrique. Dans la neige et le brouillard, l'avantage du nombre ne joue pas, aucun appui aérien ou d'artillerie n'aurait été possible. Seule aurait pu jouer la connaissance du terrain, et comme les fellaghas le connaissaient mieux que nous, c'eût été, d'après mon capitaine, leur offrir un régiment sur un plateau d'argent, s'ils avaient voulu se battre. Toujours d'après lui, il aurait fallu fusiller le général responsable. Sans doute son amertume remontait de ses pieds endoloris. On a vu réapparaître un à un, les sous-lieutenants qui, en face de moi, frais et dispos et pour cause, prenaient un petit air « j'y-suis-allé » ! Ils avaient de la peine à dissimuler les douleurs qu'ils éprouvaient à mettre un pied devant l'autre ! Par contre, les hommes de troupe, ont beaucoup moins de complexes et cinquante trois d'entre eux sont venus à la consultation se faire soigner leurs entorses, leurs ampoules, leurs blessures, et se faire exempter de service. Demain, il y en aura sûrement autant pour la grippe, (il faut 48 heures d'incubation), je crois que le bataillon ne repartira pas de si tôt.

Histoire moins cocasse, celle de mon pseudo coma hystérique qui demeure dans le coma, mais vomit une espèce de sang noirâtre. Mon capitaine appelé en renfort pense à une broncho-pneumonie ; personnellement j'opine pour un empoisonnement, mais nous nous sommes retrouvés pour faire une antibioticothérapie massive, et nous nous retrouverons demain aussi devant le couscous que la famille reconnaissante compte nous faire pour nos bons soins (hum ! hum !). Nous nous retrouvons aussi finalement devant notre ignorance totale de la cause, et notre aussi totale incapacité de poser un diagnostic précis. Qu'en sera-t-il demain ? Sera-t-elle morte ou guérie ? Tout pronostic est impossible. A la grâce de Dieu. ...

**Lettre du 8 janvier 59 :** ... Mon moral n'est pas très au beau. Cela vient de ce que « ma » malade va de plus en plus mal. Cette après-midi, elle a fait une fausse couche, cause ou effet de sa maladie, je continue à ne pas comprendre. Je l'ai bien sûr, fait hospitalier à Souk-Ahras. Rétrospectivement, je me reproche de ne pas l'avoir fait deux jours plus tôt. J'ai beau me répéter que je ne vois guère ce que l'on pouvait faire de plus à l'hôpital, et que je n'empêcherai jamais les gens de mourir, je suis quand même fort malheureux et trouve que la médecine est un métier qui n'apporte pas que des satisfactions. La famille a beau être tellement reconnaissante de mes soins, qu'elle a fait un couscous et tué le poulet, je n'ai mangé que du bout des dents, quoique ce fût fort bon, et encore, pour ne pas être impoli. Demain, je compte bien aller à Souk-Ahras voir les confrères de l'hôpital, mais hélas, c'est une cause perdue.

Demain il y aura une opération hélicoptérée. Comme ce matin à la visite, il y a eu de nouveau plus de quarante consultants qui ont tous été exemptés de service, il n'y aura qu'une sélection des effectifs qui y participera. Le commandant du bataillon n'y allant pas, seul un infirmier sera de corvée. S'il y était allé, bien sûr, il lui aurait fallu un médecin par sécurité, c'est-à-dire moi ! Comme cela, je passerai à côté.

Je pense que le sort du bataillon va bientôt se décider.

...

J'ai discuté cette après-midi avec Mme D. qui m'a proposé de m'aider par ses relations, à regagner Alger. Je suis quand même sans grandes illusions. ...

**Lettre du 9 janvier 59 :** ... Aujourd'hui, grand malheur. Je suis allé à Souk-Ahras où j'ai appris, comme je l'avais prévu, hélas un peu tard, la mort de ma patiente : diagnostic du décès : hémorragie utérine. L'histoire, que je commence seulement à posteriori à reconstituer, est atroce. Le jour où je suis allé la voir, elle avait avorté d'un jumeau de six mois. Ici, premier os : la famille ne me l'a pas dit. On m'a simplement dit qu'elle était enceinte, ce que j'ai du reste bien vu à l'examen clinique, puisqu'il lui restait un second fœtus dans la matrice. Pas d'autres signes cliniques, sinon cet état comateux, comme on en trouve parfois après un avortement. Comme tout avait été nettoyé, je n'ai pas fait le diagnostic. L'infection s'est mise sur le placenta restant ; hier elle a avorté le second fœtus et je l'ai seulement envoyée d'urgence, se faire cureter. Malheureusement, elle avait trop saigné pour tenir le coup. Reste encore à expliquer pourquoi on ne m'a pas parlé du premier avortement, que j'aurais pu diagnostiquer quand même en faisant un toucher vaginal, ce qui était impossible dans le gourbi. J'ai donc péché par présomption en ne l'envoyant pas dès le premier jour à l'hôpital, et cette responsabilité me pèse. J'aurais dû aussi mettre en doute l'interrogatoire du mari, et je n'ai pas été assez rigoureux dans mes examens pour aller jusqu'au toucher vaginal inclus. Il ne me reste plus qu'à faire comme le corbeau de la fable, et me promettre de ne plus jamais examiner une femme arabe dans un gourbi où la fausse pudeur de l'entourage<sup>44</sup> m'empêche de faire un examen gynécologique complet. Si elle ne peut venir à l'infirmerie, elle ira directement à l'hôpital. J'ai, hélas, la

compétence d'un interne des hôpitaux, pas encore celle d'un médecin de campagne ! « L'expérience vient, en médecine, des erreurs qu'on a commises » disait un grand patron à une leçon inaugurale, et d'ajouter immédiatement : « j'ai beaucoup d'expérience ! ». Cette belle raison « errare humanum est », et toutes les justifications à posteriori, ne m'empêchent pas d'être malheureux et mécontent de moi. J'ai la consolation bien insuffisante et non réparatrice, hélas, de n'être pas trop mal apprécié dans la région quand même. Après-demain, la femme du sous-préfet de Souk-Ahras, viendra me faire examiner son fils « qui pousse mal », me préférant ainsi à mes collègues civils et militaires de la ville.

A côté de tout cela, les autres nouvelles me semblent relativement peu intéressantes. ...

A part tout cela, l'opération prévue pour aujourd'hui n'a pas eue lieu, mais il y a une sale histoire au bataillon ! Le camion d'approvisionnement qui se rendait à Bône, alors qu'il doublait un motocycliste a percuté un autre camion. Au cours de l'opération, le motocycliste est parti contre un arbre, et de là dans l'autre monde. Comme les chefs, selon le règlement militaire, sont responsables, le pauvre capitaine dirigeant la base arrière, qui est au lit avec sa crise de goutte, va ramasser 15 jours d'arrêts de rigueur. C'est beau, le partage des responsabilités à l'armée.

Toujours pas de nouvelles du changement de bataillon. ...

**Lettre du 10 janvier 59 : Aïn Seynour :** ... Je suis allé de nouveau à l'hôpital de Souk-Ahras, pour voir le médecin qui a hospitalisé ma « bonne femme ». Elle est bien morte d'hémorragie, mais elle avait en plus une inversion et une rupture utérine que lui avait faite la matrone qui avait doublé mes « bons » offices... ...

Il semble pour le moment, aux dernières rumeurs, que notre bataillon subsistera dans sa forme actuelle. ...

---

<sup>44</sup> Et du médecin !

Pour moi, pas de changement, sauf que mon capitaine va partir dès mardi, pour une bonne semaine, remplacer le médecin-commandant de Laverdure, et que je le remplacerai à l'infirmerie avec les inconvénients que cela comporte, c'est à dire avec toutes les opérations, s'il y en a. Quel dommage que ce ne soit pas dans l'armée française le même système que chez les Anglais, (à ce que l'on m'a dit) : on y porte en effet les galons et on a les avantages financiers attachés à la fonction et non au grade. ...

**Lettre du 11 janvier 59 :** ... Cette après-midi, j'ai joué au bridge dans ma chambre avec un nouveau sous-lieutenant et deux instituteurs militaires, qui, ayant échoué à leur examen d'élève officier, font ici leur service comme deuxième classe. Comme il y a pénurie d'instituteurs, ils sont exempts de service et font la classe aux petits Arabes, mais souffrent encore bien plus que moi de leur isolement, puisqu'ils ne peuvent pas s'intégrer parfaitement avec le deuxième classe moyen et se trouvent rejetés par les officiers. ...

Ce soir, j'ai fait connaissance aussi de la femme d'un officier des dragons « cavalerie motorisée », qui m'a rendu visite avec son mari. Je commence voyez-vous, à me faire des relations tout doucement dans ce beau pays ! C'est du reste curieux de voir comment se crée cette espèce de société militaire : une sorte d'esprit de corps qui vous lie, pas avec tout le monde, mais avec quelques uns seulement avec lesquels on se trouve plus d'affinités.

Un petit désagrément : je risque de perdre mon planton dans la compression actuelle des effectifs. Je vais essayer d'éviter cette mesure, et si je n'y arrive pas tant pis. <sup>45</sup> ...

---

<sup>45</sup> Je n'ai pas signalé, dans ma lettre, allez savoir pourquoi, que le fait de m'enlever mon planton était une mesure du médecin-capitaine un peu jaloux, car il croyait que j'avais eu une aventure « un peu facile » avec la femme de l'officier dragon !

**Lettre du 12 janvier 59 :** ... À midi, l'ordre de route avait été donné au bataillon : départ à 6 heures du matin ; trois jours d'opérations avec deux nuits de bivouac sur le terrain. Comme ici aussi il a neigé, coucher deux nuits à l'étoile même dite belle, ne m'emballait pas ! De plus, je n'avais plus de planton et mon embourgeoisement en souffre. ... J'ai déniché une tente individuelle (la seule du bataillon, d'où l'intérêt d'être « bien » avec l'officier du matériel), et un deuxième sac de couchage que je comptais faire porter par un mulet avec deux couvertures « pour couvrir les blessés en cas de blessures ! » Je m'étais entendu avec le planton de l'officier qui loge avec moi dans la villa. ...

Et puis, un contre-ordre est venu de Souk-Ahras : on ne fera qu'une opération de la journée dans la région de Gardimaou. Et puis, j'ai réussi, moyennant une diplomatique opération au moment psychologique, à me faire rendre mon planton par mon capitaine. ...

**Carte du mardi 13 janvier minuit moins cinq :** ... « Il fait grand froid, et nous avons tué 9 fellaghas ! » J'ai fait aussi trente kilomètres à pied. Lettre à demain. ...

**Lettre du 14 janvier 59 :** ... La journée d'hier a été particulièrement pénible, de loin la plus dure de mon service ! Nous sommes partis à 5 H. 30. Bien sûr, je me suis fait un lit sur un brancard dans l'ambulance et me suis rendormi immédiatement. Mais le réveil au col de Lamy, dans le brouillard et la pluie n'en a été que plus pénible. Les véhicules ayant refusé de nous conduire plus loin, nous sommes descendus à pied à la gare de Kefraka <sup>46</sup>, et pendant que les compagnies fouillaient le terrain, nous avons traversé la Medjerda et nous sommes remontés sur un piton en face (d'abord 700 m. de dénivellation

---

<sup>46</sup> Sur la voie ferrée Alger-Tunis, bien évidemment fermée à l'époque !

pour descendre, puis 300 m. de dénivellation en côte pour grimper sur le piton).

Une de nos compagnies a levé une bande de fellaghas, mais ceux-ci se sont enfuis. Ils ont été suivis par le Piper (petit avion de reconnaissance). Trois d'entre eux sont tombés sur les parachutistes qui se trouvaient de l'autre côté de la montagne et se sont fait tuer. Deux autres compagnies de parachutistes ont été hélicoptérées pour couper la retraite des autres et en ont tué six. C'est très intéressant de suivre avec le commandant de l'opération, le déplacement des compagnies, mais c'est horrible aussi de penser à la détresse des hommes repérés, pilonnés par l'aviation et par l'artillerie, accomplissant désespérément des marches forcées, cernés, arrivant à s'échapper, mais attendus plus loin par des compagnies hélicoptérées, et tués comme des chiens.

Bien entendu, nous nous sommes déplacés sur un autre piton, puis avons fait une nouvelle descente. A part un retour d'exploration quand j'étais petit éclaireur, où le chef s'était trompé et au lieu de nous faire faire 20 Km en tout, nous en avait fait faire 20 aller et 20 retour, je ne me souviens pas avoir fait quelque chose de plus pénible. Mais l'organisme humain est solide, aujourd'hui je suis passablement endolori et mesure mes pas, mais ma forme est bien revenue. ...

Autre nouvelle : le bataillon est définitivement dissous. Malgré un rétablissement sensationnel et désespéré effectué par le commandant, le décret a quand même été signé hier. Au premier février, le 2-60 aura cessé d'exister ! J'ignore encore tout de mon sort futur, mais comme mon médecin-capitaine remplace le médecin du régiment, je serai bien placé s'il y a une bonne place, pour l'obtenir. C'est encore à suivre... ...

**Lettre du 15 janvier 59 :** ... A midi, j'ai déjeuné chez les patrons de la SAS (Service d'Administration Spécialisée) dont dépend mon infirmerie, avec la sous-préfète de Souk-Ahras et son fils, un pauvre gosse de 12 ans qui n'a pas d'autres

distractions que le bridge et le tennis, et que sa mère veut à toute force voir malade ! J'ai naturellement au dessert, été invité à donner une consultation, mais j'ai au maximum entrepris la mère, beau type de mère abusive « viens que je te nettoie l'angle de la bouche ; pourquoi ta cravate est-elle de travers ; attention, tu marches de travers et tu abîmes tes souliers ; etc. ... ; etc. ... » Naturellement, le gosse se défend comme il peut en prétendant être fatigué ; et moi, je l'ai défendu en proposant à sa mère de l'envoyer dans une école de neige dans les Alpes. Ce qui vaudra bien les fortifiants qu'on voulait lui donner ! A part cela le déjeuner fut fort bon, la conversation stupide, et mon pantalon insuffisamment repassé ( ? )

Je compte bien récupérer quelques plats en étain et en inox pour notre futur ordinaire, dans la grande braderie de la « popote » qui sera dissoute avec le reste du bataillon. ...

Un vent d'optimisme passe sur les personnes bien informées du bataillon et on parle énormément de paix. Je n'arrive pas à ne pas me laisser un peu entraîner par ces propos et bonnes raisons. Ce serait trop beau ! Quelle belle chose que l'espoir !

Naturellement, j'ignore toujours quelle sera ma future affectation et, en attendant, je me contente de souffrir encore d'une malencontreuse ampoule récoltée lors de ma dernière guerrière expédition !

Bien entendu, comme nous ne sommes pas en opération, il fait un temps absolument printanier. Il y a des bourgeons aux arbres, et dans la vallée de la Medjerda, les pêcheurs sont en fleurs ! ...

**Lettre du 16 janvier 59 :** ... En face de mes Algériens, je me pose l'éternelle question du « A quoi bon ! » et de la vanité de ce que je fais. En passant, Mme D.

la femme du capitaine SAS a cherché à me consoler de mon « pépin » avec ma parturiente en me disant que, dans deux mois, temps coranique de veuvage, le veuf viendrait m'inviter au

couscous qu'il ferait en l'honneur de son remariage et me conserverait de toute manière une reconnaissance éternelle. Hélas ! finalement, je me dis aussi que ce sentiments d'impuissance est peut-être un peu de l'orgueil de n'être qu'une personne si petite, si peu importante dans ce bas monde ! Mais c'est peut-être de l'introspection mal comprise.

Depuis lundi, je fais des efforts pour me lever tôt : rassurez-vous, 8 heures ! J'ai davantage de travail. En effet, mon capitaine est nommé médecin-chef du régiment à titre temporaire, mais à l'armée, le provisoire dure longtemps ! (voir notre bataillon dissous depuis trois jours et qui vivra provisoirement jusqu'en février). On a décidé, plutôt que de nous séparer, de faire ensemble la consultation et la visite de notre futur ex-bataillon, puis, à Laverdure, la consultation et la visite de l'infirmerie de régiment, puis l'AMG de Laverdure ; et l'après midi, je fais seul l'AMG d'Aïn-Seymour ; ça, de toute manière il ne la fera pas avec moi, car il ne s'entend pas avec la SAS ... Du reste, pour ce dernier travail que je fais toujours provisoirement, je toucherai (peut-être) d'ici quelques mois 150 Frs<sup>47</sup> qui seront les bienvenus car ce matin j'ai acheté un immense plateau arabe en cuivre pour notre futur ménage. ...

**Lettre du 17 janvier 59 :** ... Ce matin, j'ai discrètement tâté le terrain auprès de mon capitaine, pour savoir comment faire pour avoir une permission. Il en est pour le télégramme : « Grand-mère décédée » ce qui fait au moins quatre jours. Et puis, dit-il, « comme une de tes grand-mères est déjà morte, ce n'est même pas mentir. Tu ne précises pas ! ». Il est vrai qu'il a fait ses études dans un Collège de Jésuites ! Je ne prendrai cette solution qu'à la dernière extrémité... ...

Aujourd'hui, il a neigé réellement pour tout de bon, c'est à dire que la neige tient. Les montagnes avoisinantes ressemblent

maintenant à de vraies montagnes européennes ! Je pense aux vacances de ski avec vous et mon ennui augmente. ...

**Lettre du 18 janvier 59 :** ... Ce soir encore, j'ai une fois de plus réalisé que des circonstances dites « indépendantes de ma volonté » pouvaient contrarier mes petits projets de soirée paisible et épistolairement à passer avec vous : mon fourneau, qui est mal placé devant la fenêtre, juste pendant un moment où je n'étais pas là, a mis le feu à mon rideau dont j'étais si fier ! Cela a fait un assez joli début d'incendie ; quand je suis arrivé, les flammes léchaient le plafond et ma table de travail commençait à brûler ! J'ai dû commencer par fermer la fenêtre pour arrêter le courant d'air qui avait rabattu le rideau sur le tuyau, et j'ai appelé mon voisin qui a éteint les flammes du dit rideau avec un balai pendant que j'éteignais ma table. Le bilan n'est pas trop grave : quatre vitres qui ont éclaté sous l'action de la chaleur, le rideau, le dessus de table, un bon paquet de vieilles lettres, pas les vôtres soigneusement rangées, ma lampe de chevet et, hélas, le joli vitrail miniature qui était collé contre ma fenêtre, sont perdus.

J'ai tant bien que mal, nettoyé, collé du scotch pour boucher les trous des vitres ; je ferai finir mon travail par mon planton demain, et repeindre discrètement la fenêtre. Je compte ainsi éviter les quatre jours d'arrêt pour imprudence que devrait me valoir ce bel exploit !

Mais après, j'ai eu la visite à la queue leu leu, attirés par l'odeur, de tous les officiers qui couchent dans la maison, au fur et à mesure de leur rentrée. Et c'est difficile de faire partir un officier qui, un dimanche soir, n'a rien à faire ! Voilà comment on perd bêtement une soirée ! ...

**Lettre du 19 janvier 59 :** ... Ce matin, j'ai commencé la journée par la vaccination du commandant. : tout le monde sera passé sauf moi, au triple vaccin ! Tout le monde est content de se faire vacciner, car ça fait deux jours d'exemption de service ; il n'y a que moi qui fasse exception.

---

<sup>47</sup> 150 Frs : 22 € 87

J'accompagne toujours mon capitaine qui va à Laverdure et passe discrètement derrière lui pour me faire voir et faire des connaissances à l'état-major. Le capitaine appelle cela « faire sa cour ». Ces messieurs, qui s'ennuient, sont charmés de nos visites et peut-être daigneront-ils se souvenir de nous si un jour nous avons besoin d'eux.

J'ai été réveillé trois fois cette nuit par le téléphone qui battait le rappel pour une opération. Mais on n'est pas allé plus loin que le terrain d'aviation de Souk-Ahras, car on n'a pas eu besoin de nos bons services (en cas d'accrochage nous devons être hélicoptérés). Pour une fois, ce n'était pas nous qui devons servir de rabatteurs ! ...

**Lettre du 20 janvier 59 :** ... Ce matin, j'ai poliment refusé la place de médecin SAS du quartier de Laverdure-Aïn-Seymour que me proposait Mme D. Je finirai bien par réintégrer un hôpital. J'ai trop l'occasion de voir combien est décevante cette sorte de médecine de campagne, pour avoir envie d'y goûter longtemps. De plus, j'ai beaucoup de mal à travailler avec Mme D. qui me sert d'infirmière, ou plutôt, à qui je sers de médecin ! Elle veut tout diriger, tout organiser ; elle soigne les malades avec une dureté et une brusquerie toute coloniale, si bien que je suis perpétuellement obligé de déployer des trésors de diplomatie pour obtenir finalement ce que je veux ... et par là-même des trésors de patience pour travailler avec elle. Je suis assez heureux que dans quelques jours revienne mon collègue que je remplace. ...

J'ai aussi récupéré et lavé un vieux rideau, qui bien propre, remplacera l'ancien devant la fenêtre. ...

A part cela j'ai fait mon travail habituel à l'infirmierie, joué aux boules, perdu aux dés un apéritif que je n'ai pas bu, et envoyé une femme arabe à l'hôpital. Cette fois, j'ai fait convenablement l'examen gynécologique et l'avortement n'aura plus, je l'espère, de suites fâcheuses. ...

**Lettre du 21 janvier 59 :** ... Ce matin, je suis allé à Laverdure avec mon capitaine recevoir le nouveau médecin du régiment : notre « patron ! » ... Ce nouveau médecin, vieux militaire, couvert de décorations, semble intelligent, ce qui contraste avec l'ancien, qui avait pour seul mérite d'avoir un galon de plus et des amis en haut lieu, ce qui lui a permis de permuter avec notre nouveau « patron » qui en est ulcéré, car il a troqué une infirmerie à Philippeville, qu'il avait montée de ses propres mains, contre cette place au régiment qui est nettement moins confortable. ...

Mon capitaine est retourné le voir cet après-midi, et j'ai été proposé pour lui servir d'adjoint à partir du mois prochain. Cette proposition m'arrange car pour le moment j'ai intérêt à rester dans un bataillon opérationnel pour acquérir le maximum de titres pour justifier une autre demande lorsque cela deviendra nécessaire. C'est également une promotion, et je ne ferai probablement plus d'opérations, ce qui est plus confortable. ...

**Lettre du 22 janvier 59 :** ... Nous avons eu aujourd'hui une première visite de notre nouveau patron dont je vous parlais hier. Il était particulièrement en forme parce qu'il venait, sans aucun préavis, de passer commandant. Ça a l'air d'être un type astucieux, car il a deux ou trois fois, rivé son clou à notre commandant de bataillon qui voulait « cravater ». C'est un plaisir. Il est allé avec mon capitaine voir pépé L. qui est le colonel-directeur du service de santé de Souk-Ahras, pour demander mon affectation à Laverdure. Cela a l'air d'accord ! ...

Je pourrai passer sous-lieutenant en juillet. Comme ce soir je suis fatigué, je me sens le jouet d'événements militaires imprévisibles et insurmontables ! ...

**Lettre du 24 janvier 59 au matin :** ... Nous avons eu hier soir au dîner une discussion passionnée plutôt que passionnante sur la colonisation, les Arabes, le rôle de la France, le problème algérien. La discussion s'est plus ou moins terminée en dispute :

j'ai eu droit à tous les poncifs des idées de droite reçues, les mêmes bien sûr qu'on peut le cas échéant recoller sur les ouvriers ou sur les pauvres, voire même sur les Américains. J'ai eu droit aussi, à toutes les contre-vérités classiques, et comme les quatre galons du commandant m'empêchaient un peu de défendre convenablement mes opinions, je suis rentré furieux et ulcéré. ... Aujourd'hui je suis guéri de ma dispute et me promets bien de ne plus recommencer. ...

Depuis trois jours, nous bénéficions d'un véritable temps de printemps, soleil de mai et petits pêcheurs en fleurs. ... Bien sûr, le soleil agit sur les officiers de la même façon que sur les hypophyses des canards du Professeur Benoît<sup>48</sup> : ça les excite ! C'est pourquoi, ce matin à 7 heures, le bataillon est reparti en guerre : en petite guerre, puisque tout le monde sera rentré pour midi théoriquement. Mais ce n'était pas mon tour, et dans un demi-sommeil, j'ai pu entendre le ronronnement des camions qui, à 5 heures, emmenaient déjà des hommes sur les sentiers de la gloire et de la fatigue.

J'ai de nouveau vu des choses atroces : d'abord j'ai appris que le mari de la femme que j'ai contribué à tuer, en avait déjà « acheté » une autre et avait demandé à la SAS l'autorisation de faire du tam-tam pour la réjouissance, ce qui expliquait les bruits monotones, vaguement mélodieux, que j'avais aussi entendus pendant la nuit. Et puis, on m'a amené une petite fille dans un état concentrationnaire, couverte d'ulcères et de gale, squelettique, dont la mère était morte il y a quelques mois et que le père, remarié, laissait crever de faim dans une caisse. Comme je m'indignais, on m'a dit que c'était l'habitude. ...

J'ai vu aussi quelque chose de plus cocasse : un soldat qui est venu se faire soigner parce qu'il s'était fait mordre la langue

par un chien. Impossible de reconstituer correctement cette scène !

Mais le problème qui me préoccupe le plus est le problème « permission ». Puisqu'il est impossible d'en obtenir une d'une manière honnête, je suis très partagé entre mes scrupules et cette envie irrésistible que j'ai de vous revoir ; j'oscille entre des sentiments contradictoires, ce qui fait que mon humeur s'en ressent.

Voici ce que je vais faire, si votre avis va dans le même sens que le mien : j'ai envie d'attendre que le commandant soit parti (il est muté le 7 février), puis de me faire envoyer le fameux télégramme : « grand'mère décédée » Ici, à part lui, tout le monde est d'accord, en particulier mon capitaine, qui ne comprend pas pourquoi je ne l'ai pas déjà fait, et le capitaine qui commandera le bataillon après le départ du commandant que j'ai contacté à ce sujet. Comme cela, je n'aurai pas à jouer la sinistre farce du pauvre garçon affligé par ses malheurs familiaux ; le télégramme ne servira qu'à couvrir le capitaine vis-à-vis du Service de Santé. Il n'y a, comme possibilité d'échec de cette procédure, que le risque d'une mutation avant celle du commandant. J'attends nécessairement son départ, car lui, ne comprendrait pas cela. C'est un type qui ne peut souffrir la moindre entorse au règlement et aux nobles sentiments qu'il a toujours en bouche. L'ennui est qu'il ne s'applique pas les mêmes règles, ce qui du reste, le fait assez mal considérer ! Autre risque d'échec : que le Service de Santé ne donne pas son accord, et pour moi, l'ennui du procédé qui m'est désagréable, même si j'essaye de me dire que le Service de Santé s'est autrement mal conduit à mon égard en me jouant le traître tour de m'envoyer ici ! ...

**Lettre du 24 janvier au soir :** ... Il y a de nouveau des bruits de négociations et cette nouvelle flatte mes possibilités d'optimisme. On dirait qu'à cause de cela, il y a un regain d'activité : ce matin, depuis l'autre côté de la ligne électrifiée, les

---

<sup>48</sup> Ancien professeur d'embryologie à la Faculté de Médecine de Strasbourg ; à l'époque, professeur à Paris au Collège de France ; célèbre entre autre, par ses expériences sur les hypophyses et les testicules de canard qui grossissaient si les animaux étaient exposés à une lumière violente.



rebelles ont envoyé un bazooka sur le train Bône Souk-Ahras. Ils ont quand même eu l'amabilité de tirer sur un wagon de matériel, plutôt que sur un wagon de voyageurs.

La « promenade » du bataillon s'est terminée à 11 heures du matin : bredouille une fois encore !

Dans le courant de la matinée, j'ai été appelé à la SAS pour constater l'état lamentable d'un Arabe, qu'un officier de compagnie de notre régiment avait laissé toute une nuit attaché à moitié nu, sur une chaise, dehors. Le malheureux avait les pieds gelés. Je lui ai fait un certificat médical constatant les lésions. L'officier SAS va suivre l'affaire d'autant plus énergiquement qu'il ne peut pas voir l'autre officier. Il paraîtrait qu'il aurait tué un autre Arabe à coups de bâtons, mais je ne sais pas ce qu'il faut croire au juste, car c'est la guerre à couteaux tirés entre le régiment et la SAS. Mon médecin-capitaine a fait récemment un certificat semblable pour un type mal arrangé par l'officier SAS. Ces messieurs s'envoient réciproquement leurs brutalités au visage, et ce n'est pas très joli. C'est naturellement le pauvre type qui trinque. ...

Demain on reçoit le lieutenant-colonel commandant en second le régiment. Comme il est gourmand, et que les cuisiniers de notre popote voudraient bien se retrouver chez lui après la dissolution, le repas risque d'être particulièrement soigné. Je compte aussi aller à Souk-Ahras, où je suis invité à la sous-préfecture pour faire une partie de tennis. ...

**Lettre du 25 janvier 59 :** ... Ce soir, j'ai non seulement du mal à marcher, mais aussi du mal à écrire car j'ai une ampoule fort mal placée, due à un abus de tennis ce matin. Temps réellement idéal pour ce sport. J'ai joué successivement avec le sous-préfet, puis avec ses enfants que j'ai peu diplomatiquement battus. J'ai été fort gentiment reçu et retenu à déjeuner, ce qui m'a du reste fait rater le « déjeuner de l'année » de la popote.

L'après-midi toute la famille m'a raccompagné à Aïn-Seymour et j'ai pu jouir du plaisir de la 403<sup>49</sup>. ...

La fin de l'après-midi fut nettement moins réussie. À peine rentré, j'ai été envoyé avec un half-track et l'ambulance, récupérer un pauvre type qui s'était égaré avec ses vaches dans un champs de mines qui longeait le réseau. Le spectacle était assez désagréable : le malheureux était assis, un pied arraché, entouré d'une douzaine de vaches mutilées en train de mourir. Après de multiples difficultés (le half-track s'est enlisé) nous avons réussi, en poussant ce véhicule blindé dans le champs de mines, à approcher le type et à le hisser à l'aide de cordes. Ce fut assez délicat car, si le blindage était suffisant pour éviter de gros ennuis avec les mines anti-personnelles qui sautaient sous les roues, les mines qui explosaient de tout côté nous éclaboussaient de petits éclats et de poussière, il fallait faire très attention. Enfin, soigneusement immobilisé, avec une morphine dans les fesses, le type est parti en ambulance à Souk-Ahras où on essaiera d'arranger l'amputation !

Ensuite, j'ai dû m'attaquer à un doigt écrasé, un soldat s'étant mal servi du maillet à enfoncer les piquets de tente : ablation de l'ongle et tout ce qu'il s'en suit.

Demain matin, le bataillon part en opération pour deux jours. Nuit de bivouac. C'est le capitaine qui y va, ce qui est fort gentil de sa part, car c'était déjà lui qui avait fait la dernière opération camping ! Il s'agit d'un ratissage de forêt, ce qui est assez dangereux. Je suis bien content de ne pas y aller. ...

**Lettre du 26 janvier 59 :** ... Ma journée a été sans grand intérêt. Lever tard, impression d'être roué de coups à chaque mouvement (on ne fait pas trois heures de tennis sans entraînement à mon âge !), visite à l'infirmerie.

Je suis allé dans un gourbi pour une consultation à une femme qui était à toute extrémité et pour ma punition, j'ai dû

---

<sup>49</sup> La 403 Peugeot avait été la voiture de mes parents à cette époque.

avalant un café détestable parce que trop sucré. Mais refuser ici, aurait été considéré comme la dernière des impolites.

Cet après-midi, j'ai eu l'envers de la médaille d'avant-hier. J'ai soigné un petit berger que les fellaghas avaient interrogé à l'aide d'un couteau chauffé à blanc : pas très sympathique comme procédé !

Ce soir, j'étais invité à dîner chez un lieutenant de cavalerie dont je vous ai déjà parlé (celui qui a amené sa femme dans ce charmant pays !). J'étais invité avec mon capitaine et un lieutenant de réserve du bataillon, qui sont avec moi les seuls à avoir quelques « ouvertures » en-dehors de la popote. Malheureusement, je me suis retrouvé seul avec deux autres cavaliers et je n'ai pu qu'avoir des pensées attendries sur mes partenaires habituels en sorties et distractions, perdus et sérieusement gelés sur un piton de la région de Guelma. ...

**Lettre du 27 janvier 59 :** ... Ce soir, pour la première fois depuis mon arrivée en Algérie, je suis allé au cinéma ! C'était un cinéma de fortune, installé sous une longue tente qui sert habituellement de réfectoire. ...

Ce soir à la place du bataillon, est seulement rentré un officier qui venait chercher un supplément de ravitaillement pour deux jours, et il a annoncé la mort provisoirement définitive du bataillon pour la fin de la semaine. Mes projets de permission sont donc malmenés aussi de l'extérieur ; mais ce soir, sans vouloir réfléchir si loin, je ne puis m'empêcher de penser à ceux qui vont de nouveau passer une nuit de gelée blanche dans les forêts de Guelma ! ...

**Lettre du 28 janvier 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai été témoin d'un spectacle peu banal, mais aussi peu édifiant. Le bataillon est rentré exténué et bredouille. On a eu confirmation de la dissolution pour samedi. Ça a été la ruée à la curée. Un colonel téléphonait pour savoir s'il pouvait avoir un planton ; on a vu des capitaines d'autres unités, venir vérifier l'état des conduites

électriques, et des successeurs éventuels prendre dans des endroits, où ils n'avaient rien à faire, des airs de propriétaires.

Le principe, et la mise en pratique de cette dissolution, sont vraiment lamentables puisque c'est le meilleur bataillon qui disparaîtra, et que la dispersion est totale. C'est assez laid de voir ça, surtout venant des chefs qui n'ont que les mots d'esprit de corps, de service payant, de morale, à la bouche. Il y a là aussi, un manque d'organisation total et le résultat ne sera guère brillant. ...

Je sacrifie aux remarques qui ont été faites au commandant par les officiers lors du « Soviet » de dissolution, et à l'indignation générale et motivée. Il faut dire en effet, que notre commandant a été pour tout cela lamentable et en est le principal responsable.

Pour moi, naturellement, je peux voir ça sous un aspect plus décontracté que l'officier ou le sous-officier qui a payé de sa personne pour organiser son service ou son groupe, et qui après avoir monté quelque chose qui se tient, voit tout cela disparaître d'un trait de plume et se retrouvera absolument isolé dans un autre coin ! Mon capitaine et moi-même, sommes « réservés », à la disposition du territoire de Constantine. Nous avons un raisonnable espoir de nous retrouver à Laverdure, par la force des choses, en un endroit moins dangereux, dans la mesure où l'endroit où nous nous trouvons actuellement l'est. Demain, nous allons essayer de consolider nos ambitions et nos espoirs par de subtiles démarches à Laverdure, auprès de notre commandant, puis à Souk-Ahras chez le colonel. Ensuite, nous essayerons de placer nos infirmiers dans les meilleurs coins possibles.

Il y aura donc encore du sport en perspective, de l'imprévu, de bons sujets d'observation, bref de quoi occuper sans trop s'ennuyer, ces prochains jours et d'éviter la monotonie.

Par contre, dans tout cela, il y a quelque chose de plus reconfortant : c'est de voir le halo de gloire qui commence à envelopper le bataillon défunt. Tout s'idéalise, tout devient beau ; les succès deviennent des victoires et les prouesses du pur

héroïsme ! Avant de tomber dans l'oubli définitif, le bataillon, comme un vulgaire mortel, aura eu toutes les vertus, et restera pour tous ceux qui y seront passés, un souvenir élaboré et grandi... et je me sens même capable de m'y laisser prendre !

En dehors de ces considérations pseudo-philosophiques, j'ai soigné mon lot quotidien de gripes à l'infirmerie, et de misère à la SAS. ...

**Lettre du 29 janvier 59 :** ... La dissolution du bataillon se poursuit. Chacun essaye d'y trouver son petit bénéfice et un point de chute le plus confortable possible. ...

Demain pour faire le maximum de ce que je puis faire, j'irai à Laverdure pour voir mon commandant, pour lui dire que s'il veut me garder avec lui, c'est le moment de trouver des amis bien placés et d'agir. Comme il n'en n'a visiblement pas beaucoup, - sans quoi il ne serait pas ici-, j'ai assez peu d'espoir du succès de cette solution ...

Je rachète au popotier du matériel de notre cuisine à bas prix pour notre futur intérieur ...

Dimanche, sera le jour officiel de la dissolution, avec prise d'arme, déjeuner de corps, et tout ce qui s'ensuit. Après un mouvement de colère, le bataillon trouve une sage consolation dans le pastis et le cognac. L'enterrement promet d'être joyeux et alcoolisé. Ce soir, il n'était besoin que d'écouter un ex-lieutenant de l'aviation mimer pour la troisième fois consécutive, le baptême de l'air d'un nouvel aviateur, avec description soignée des réactions de l'avion et de l'estomac du novice, pour se rendre compte de l'origine de la bonne humeur générale. Quand, après le repas, je suis allé à l'infirmerie prodiguer les secours de la médecine à un type qui avait reçu un coup de pied à la figure, j'ai pu constater que si les effets pouvaient être variés, les causes étaient les mêmes, à tous les échelons de la sociale échelle militaire ! J'arrive toujours mal à m'intégrer à un climat alcoolisé ; je compte trop mes verres, ce doit être un peu la faute de mon esprit de contradiction ! ...

**Lettre du 30 janvier 59 :** ... Les réjouissances de la fin du bataillon continuent. Nous avons invité les sous-officiers. Après quelques coupes de champagne, l'atmosphère était chaude à souhait.

Demain matin, prise d'arme à 8 heures trente. A 10 heures, tout le monde passe avec une pièce d'identité en main devant un militaire spécial qui s'appelle Monsieur l'Intendant. Cette bizarre cérémonie se nomme une revue des effectifs.

J'aiderai mon médecin-capitaine jusqu'au 15 février, puis je remplacerai le médecin-commandant jusqu'à son retour prévu pour le 20. A moins que la direction de Constantine m'affecte avant dans un hôpital. Dans ce cas, je partirai immédiatement. Si j'ai une affectation qui ne m'emballa pas, je ferai traîner. Mais le petit programme ci-dessus est seulement décidé entre nous, donc problématique... ...

**Lettre du 31 janvier 59 :** ... A partir de ce soir, c'est aussi au passé que nous parlons du bataillon. Cette journée de dissolution a été sinistre. Ce matin, prise d'arme, discours, minute de silence, et tout ce qui s'ensuit. Repas très funèbre à midi, pourtant pris dehors dans le jardin, sous un soleil plutôt trop chaud. ...

Cette après-midi, nous avons, mon capitaine et moi-même, invité à l'infirmerie, tous les médecins des environs pour la mort de l'infirmerie. Ca m'a été assez pénible de voir mon capitaine, pourtant homme sobre, s'enivrer de tristesse et pleurer. Par une espèce de processus de défoulement, nous avons cassé tout ce qui pouvait être cassé. J'ai réussi à casser les verres successifs qui m'ont été servis avant d'avoir bu leur contenu, ce qui m'a permis d'envoyer lucidement à l'hôpital, toutes formalités accomplies, le sergent de l'infirmerie qui, en voulant casser une vitre d'un coup de poing, (sport éminemment intelligent !) s'est sectionné les tendons du pouce.

Bien sûr, dans cette espèce de société fermée, se créent des liens, nés des efforts de la cohabitation, parfois des peines, et tracer un trait de plume sur tout cela est malaisé. Je le sens un peu, moi qui pourtant n'y suis que depuis 4 mois !

Le dîner fut encore plus sinistre, quoique nous ayons perdu le colonel et l'intendant qui étaient venus verser quelques larmes de crocodile sur notre sort. Impossible d'éviter l'évocation des tués, en particulier un sous-lieutenant que je n'ai connu que de réputation, et qui a beaucoup marqué le bataillon. Quelques difficultés pour se séparer : à un dernier repas tous ensemble, on mange lentement. Enfin toutes les cérémonies sont terminées ; les sous-officiers et hommes de troupe continuent de noyer leur chagrin, et quoique ma villa soit isolée, on entend des cris dans le lointain, et par moment l'éternel refrain : « la quille viendra, les bleus resteront, pour laver les gamelles, ... », chanson que je ne pourrais même pas vous chanter ce soir, tellement j'ai crié cette après-midi, et suis enroué et toussotant !

Demain matin, départ des militaires : seuls demeurent provisoirement, un comité de liquidation, notre infirmerie qui draine en même temps les dragons et les artilleurs, un embryon de popote, et, sauf erreur, le plus important : le vaguemestre ! En attendant, vous pourrez continuer à m'écrire ici, je conserve ma chambre et mes habitudes, j'irai aider mon capitaine à Laverdure et dans un temps indéterminé, je partirai vers d'autres cieux. ...

**Lettre du 1<sup>er</sup> février 59 :** ... Le dimanche a été à peu près calme. Les officiers restant ayant tous, en plus de leur chagrin, un certain déficit en sommeil, et une non moins certaine surcharge hépatique, le tonus général était un peu bas.

Ce matin, c'était le grand départ. Sur la route du village, les camions chargés de types qui s'en allaient, sont passés lentement devant le commandant tout seul qui saluait et tout le monde pleurait.

Ne restent plus maintenant que le comité liquidateur et quelques officiers qui font traîner leur mutation. Cette après-midi,

on a fait à un sous-officier du matériel, la blague classique mais toujours bonne : un capitaine lui a donné l'ordre, de la part du commandant, de retrouver le tonneau des Danaïdes ! Il fallait voir le pauvre adjudant téléphoner dans tous les coins !

Nous continuons à recevoir la visite des médecins des environs, qui en plus des condoléances habituelles et généreusement prodiguées, nous demandent si on ne peut pas leur passer qui un bistouri, qui une pince, qui un brancard. Nous ne pouvons plus que nous offrir le luxe d'être généreux. ...

**Lettre du 2 février 59 :** ... Grande nouvelle imprévue : je suis affecté dans un bataillon de Chasseurs, dans la zone Ouest-Constantinois à partir... d'hier ! Pour le moment, je n'en sais pas plus, et j'irai demain aux nouvelles avec mon capitaine chez le directeur du service de santé de Souk-Ahras. Je verrai comment concilier au mieux cet ordre et mon envie de demeurer ici le plus longtemps possible. Je ne sais rien de ma future unité qui doit se trouver dans la région de Sétif. Les Chasseurs sont considérés comme les aristocrates des fantassins. A priori cette affectation, qui me permettra de voir autre chose, ne me déplaît pas. Je vais changer le kaki contre le bleu outre-mer, et le calot contre la « tarte ». De plus, je me rapprocherai sûrement de Constantine. ...

Ce matin, on a réparé les 20 carreaux cassés à l'infirmerie...

Ce soir, j'ai été appelé en consultation à Souk-Ahras, chez le commandant des sections administratives : sa petite fille de six ans -charmante du reste- était malade. Je ne sais trop si cela doit être considéré comme un honneur pour moi ou l'inverse, pour mes confrères, pourtant nombreux à Souk-Ahras. L'enfant a des signes de méningite ce qui m'obligera à y retourner demain. Je me fais même quelques scrupules de ne pas l'avoir fait hospitaliser. Si je ne l'ai pas fait, c'est dû à mon côté « docteur Tant-Mieux », mais cela m'ennuie quand même un peu.

**Lettre du 3 février 59 :** ... Je viens de passer une journée assez mouvementée, puisque consacrée à un déménagement.

...

Hier, nous avons eu la visite du colonel-directeur du service de santé de Souk-Ahras. Il est arrivé au milieu du grand déménagement de l'infirmierie. Notre humeur s'en ressentait. Comme c'est une « chiffe-molle » nous l'avons copieusement attrapé, lui expliquant que c'était une honte de nous laisser dans une saleté pareille. Il s'est proposé pour nous aider à clouer les caisses, mais s'est strictement refusé à téléphoner à Constantine pour faire différer ma mutation. Finalement, on lui a dit qu'on avait honte de se trouver dans un service de santé comme celui-ci, et il nous a répondu : « Moi aussi ! ». Que faire de plus, sinon les valises ! ...

Hier soir, mon capitaine et moi, étions invités chez le médecin du « train » de Souk-Ahras. On l'avait invité avec ses infirmiers pour notre dissolution, et c'était un rendu. Comme il s'était copieusement enivré, il a voulu nous rendre la pareille ! Pour moi ce ne fut pas drôle du tout. J'ai toujours pensé que l'hospitalité consiste à mettre ses invités à l'aise, et à verser à boire seulement lorsque le verre est sur le point d'être vide. Mais quand il faut user de toutes les ruses possibles pour vider le verre sous la table, quand on essaye de vous forcer à boire d'une main pendant que de l'autre on vous coupe insignes et galons, selon les plus saines traditions de l'ivresse militaire, je ne trouve plus cela drôle du tout. Malheureusement nos capitaines et nos infirmiers, qui avaient pris moins de précautions que moi, sont partis sans m'attendre, si bien qu'il m'a fallu coucher là-bas.

...

À midi, nous étions invités dans une autre infirmierie à Duvivier, pour les mêmes raisons. Naturellement, j'ai refusé d'y aller.

Demain je vais jusqu'à Bône en jeep, avec mon capitaine, qui m'accompagnera un bout. Nous y déjeunerons, puis dans le courant de l'après-midi, je prendrai un train pour Constantine.

J'essayerai d'y voir le pasteur qui connaissait bien Jean Curtil<sup>50</sup>. J'essayerai de voir aussi le directeur du Service de Santé, bien que ce soit un monsieur fort inaccessible, afin de tenter de discuter un peu avec lui de mon avenir militaire. Puis, j'irai à Sétif et de là, je rejoindrai mon bataillon de Chasseurs. Ce nouveau voyage, pour une destination inconnue ne me déplaît pas du tout, car je suis très curieux. Un gros point noir, je ne recevrai pas de lettres de vous pendant je ne sais combien de temps. Je vais essayer d'être courageux. ...

**Lettre du 4 février 59 :** ... A la fin de cette première journée de voyage, mes impressions sont multiples, mais je crois que c'est la fatigue qui domine. ...

Plusieurs cérémonies d'adieu : des fleurs ! Deux restrictions venant du commandant : je dois, dans ma nouvelle affectation, faire attention à mes opinions, car je peux tomber dans un milieu plus étroit d'idées, et je dois essayer d'être un peu plus militaire ! « Bien reçu ! », comme on dit à l'armée. ...

J'ai retrouvé dans le train de Constantine, un autre aspirant de Souk-Ahras, qui va se faire rapatrier. Le veinard ! Il est vrai qu'il a fait 22 mois d'Algérie. J'en ai froid dans le dos ! ...

Arrivé à Constantine sous la pluie. ... Je ne sais pas encore où se trouvent mes Chasseurs. J'ai juste vu le capitaine du matériel qui me nourrit, et qui accepte de le faire encore demain, ce qui me permettra de faire les visites prévues. Peut-être aussi celle du chef du service de neurologie. Je vais essayer de préparer l'avenir et c'est bien difficile. ...

**Lettre du 6 février 59 :** ... Maintenant je sais où je vais : Sidi Aïch, sur la voie ferrée Alger-Bougie<sup>51</sup>, 2779 habitants d'après le

---

<sup>50</sup> C'était un ami très proche qui avait demandé l'année précédente, un poste dans le bled Constantinois et qui a disparu, enlevé par des fellaghas de passage.

<sup>51</sup> Bougie s'appelle depuis l'indépendance de l'Algérie Bejaia

bottin !, 90 mètres d'altitude,... Demain j'irai jusqu'à Sétif me présenter au directeur du Service de Santé de l'Ouest-Constantinois, comme il est de tradition quand on arrive dans une nouvelle zone militaire. Comme il n'y a qu'un seul train dans la journée, à moins d'attraper un convoi militaire, je n'arriverai qu'après-demain. ...

Je suis allé à la direction du Service de Santé et j'ai vu le directeur auquel j'ai exposé mes problèmes : il m'a écouté fort gentiment, contrairement à ce que m'avaient dit les camarades qui le connaissaient, mais il n'a rien voulu me promettre : « mariez-vous et on verra après ». Ma logique civile n'est pas celle de l'armée et j'ai eu bien du mal à me retenir de lui dire que c'est plutôt l'inverse, il faut voir avant ! ... On verra ! ce qui, dans ce sale pays, en langage militaire, risque bien de signifier : on attendra ! ...

J'ai été voir le pasteur avec qui j'ai parlé de Curtel. ... Nous avons aussi discuté du « problème algérien ». Pour lui, c'est essentiellement un problème d'encadrement, et il s'attriste de n'avoir jamais rencontré d'écho quand il suppliait les jeunes chrétiens métropolitains de venir constituer les véritables cadres du pays . Ses idées reposent sur une solide conviction et une même bonne volonté. Mais le problème de la légitimité de notre présence ici et du désir d'indépendance des musulmans, ne semble même pas l'effleurer. ...

**Lettre du 7 février 59 :** ... Je suis arrivé à Sétif peu avant le déjeuner, et j'ai tout de suite été reçu par mon nouveau médecin-colonel qui a l'air d'être un type intelligent et efficace. Il ne m'a guère donné de détails sur le pays où je vais, qu'il m'a dit ne pas connaître. Je vais me retrouver dans un bataillon opérationnel, mais cette fois-ci comme médecin-chef avec les avantages et les inconvénients de cette situation. ... J'espère que cela marchera ... au pas de chasseur ! ...

Cette après-midi, je suis allé me promener à Sétif qui est la ville la plus arabe que j'ai vue jusqu'à maintenant. ... Ici, les

magasins, les vitrines, sont conçues pour la clientèle arabe et ont un cachet spécial, mais pas bien beau. Il faut dire que les beaux spectacles, en dehors des beautés de la nature, sont rares en Algérie. ...

## AVEC LE 28<sup>ème</sup> BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS DANS LA VALLEE DE LA SOUMMAM (KABYLIE)

**Lettre du 9 février 59 :** ... Mon voyage s'est terminé hier soir. Cette dernière partie Sétif-Sidi Aïch a été la plus intéressante. Le train a traversé de grandes étendues planes, d'où sortaient par endroits, de terre, des espèces de pitons, brusquement, sans ordre, comme des champignons sur une prairie. Beaucoup de champs étaient inondés, et j'ai vu des cigognes à faire pleurer d'envie tous les Alsaciens du monde. Quelle différence avec mon voyage d'aller, où la terre, mal remise de l'été, était encore rousse et sèche. ...

Après l'embranchement de la ligne Alger-Bougie, nous sommes entrés dans mon nouveau domaine, pays qui ressemble énormément à la vallée de la Durance, riche et rieur, où la rivière s'appelle la Soummam, pays qui sent bon comme la Provence, avec des forêts d'oliviers, des jardins en escaliers, des villages coquets couverts de tuiles, des enfants bien habillés, des orangers. Je suis arrivé à 4 heures de l'après-midi. ...

J'ai vu fort peu d'officiers jusqu'au dîner : un pâle collègue qui m'a semblé assez constipé et m'a dit de ne pas faire trop attention, que le commandant était ivre à partir de 4 heures de l'après-midi ! Et on m'a fait la blague classique au dîner, trop classique pour que je m'y laisse tout à fait prendre, mais trop bien jouée pour que je n'éprouve pas par moment l'angoisse de l'incertitude : les officiers avaient échangé leurs galons ! Un capitaine jouait le rôle du commandant ivre, qui, lui, était déguisé en administrateur sourd, avec conversation adéquate. Un faux commandant-adjoint s'arrangeait pour me dire tout doucement qu'il en avait assez et que, si je pouvais un jour faire un certificat pour débarrasser la compagnie du commandant, ce serait le plus bel acte de ma vie ! Il y avait jusqu'à un sous-lieutenant déguisé en serveur, qui accumulait gaffe sur gaffe, à commencer par me renverser la soupière sur la manche. Au dessert, j'ai dû remettre

à chacun ses vrais galons qui avaient été déposés dans une soupière ! Je m'en suis, paraît-il, bien sorti. Je suis bien rentré dans le jeu (d'autant mieux que je n'en n'étais pas absolument sûr !). J'ai donné d'abord les galons du commandant à un vieux lieutenant-major, dont du coup, je me suis fait un ami pour toujours ! Puis au vrai, la seconde fois, ce qui a satisfait au plus haut point la société. J'ai passé pour un joyeux camarade et j'espère n'avoir pas trop raté mon arrivée au bataillon, ce qui était assez important.

Le bataillon est donc installé dans la vallée qui sépare la grande et la petite Kabylie : installation remarquable dans des immeubles à étages, tout-neufs, à petits appartements modernes. Je loge dans un living-room avec le confrère que je remplace et qui a dix jours pour me passer les consignes. ...

Du point de vue militaire, le bataillon est un bataillon d'implantation, donc je ne ferai plus que rarement des opérations. Nous avons quatre compagnies qui tiennent quatre postes dans les villages de la région. Mon risque personnel est aussi minime qu'à Aïn Sénour : plutôt moins si je ne fais pas d'opérations.

Par contre notre situation politico-psychologique est lamentable. La région de Souk-Ahras était caractérisée par la misère. Ici, la Kabylie est un pays beaucoup plus riche, mais la population est absolument, et unanimement contre nous. Pas de fraternisation ; nous sommes les occupants, respectés parce que les plus forts, et c'est tout ! L'administration FLN est en place, et fonctionne parfaitement. C'est tout juste si nous ne pactisons pas avec elle ! ...

La situation médicale est abominable : l'administration française au-dessous de tout. Je suis allé prendre le thé à la sous-préfecture : des gens charmants du point de vue individuel, chez qui je trouverais le tennis et le couvert (« panem et circences ! » Le médecin cela se soigne ! ), mais des gens qui professionnellement, sont dépassés par les événements. Par la mentalité, ce n'est même plus le XIX<sup>ème</sup> siècle, à peine le XVII<sup>ème</sup> ! Les Européens du coin, médecins civils en tête,

compensent les risques considérables de leur présence ici par des procédés professionnels qui relèvent purement et simplement de la loi du seigneur et de la piraterie ! Le but est de faire fortune le plus vite possible. L'homme est remplacé par l'aventurier. Il n'y a pas d'autre rapport que le rapport de force Si un dixième des histoires que l'on m'a racontées est vrai -et j'ai peur que cette proportion de vérité soit plus élevée- c'est épouvantable ! Enfin, ne portons pas tout le péché et l'horreur du monde !

Donc aujourd'hui, je me suis un peu familiarisé avec les gens et le pays. J'ai essayé de vous faire part, d'une façon décousue, de mes premières impressions. J'allais oublier : mon nouveau commandant de bataillon est un type remarquable. Demain, j'irai jusqu'à Bougie avec le convoi. ...

**Lettre du mardi 10 février 59 :** ... Je prends peu à peu contact avec «mon» infirmerie, «mes» malades et «ma» paperasserie. La situation médicale du pays est lamentable. Il y avait avant les «événements» trois médecins qui ne suffisaient pas à la tâche. Deux sont au maquis. Il n'en reste qu'un, qui actuellement est parti pour un temps indéterminé. Il met de temps en temps la clé sous la porte et il s'en va. Il aurait eu des histoires horribles avec le bataillon, dont il résulte qu'il n'y avait aucune collaboration possible. Tout le travail reposait sur mon prédécesseur militaire du contingent. Personnellement, j'ai décidé de faire l'assistance médicale gratuite pour les pauvres seulement, et de ne soigner les fonctionnaires et les gens aisés que moyennant honnête rétribution ... Il n'y a aucune raison que je soigne gratuitement des gens qui peuvent payer ! Il y avait aussi deux pharmacies. Une a été emportée par une crue de la Soummam l'an dernier, qui avait aussi réussi ce que les fellaghas n'avaient jamais pu faire -et pourtant, ils avaient essayé plusieurs fois- : détruire le viaduc. L'autre pharmacie est aussi fermée. Heureusement, j'ai les médicaments de l'AMG.

Ce matin, je suis allé à Bougie avec mon collègue, qui est excessivement chic avec moi. Le voyage a été splendide : un ciel

extraordinaire, une mer de nuages et par endroit de la brume par couches, recouvraient la vallée qui allait s'élargissant vers la Méditerranée. Le soleil qui se jouait de cette atmosphère curieuse, donnait des effets de lumière à vous faire regretter de ne pas être peintre ou poète. Les mimosas sont en fleurs et les champs couverts d'une mer de pensées sauvages jaunes et de pâquerettes blanches, au point de n'être plus que des taches de couleurs. La baie de Bougie est une merveille ! ...

J'ai fait connaissance là-bas avec un médecin-commandant, qui est, jusqu'à maintenant, de tous les militaires que je connaisse, le type qui a les idées les plus justes sur la guerre d'Algérie et sur le FLN.

Demain, je commencerai sans doute la tournée des postes, dans la mesure où il y aura des convois. ...

**Lettre du 11 février 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai commencé de m'installer. Petit à petit, je prends la place de mon confrère. ...

Ce soir je me sens légèrement fatigué ! Il faut dire qu'au dîner, j'ai assisté à une conversation qui m'a mis les nerfs en « boules ». Ces messieurs se sont lancés sur le thème de la pacification qu'ils ne voient qu'en terme de force à la hongroise.<sup>52</sup> De Gaulle les déçoit parce qu'il n'est pas allé dans ce sens ! Il faut dire que j'ai fait des progrès puisque j'ai eu la sagesse de me taire ; mais je n'ai pas encore celle d'entendre sereinement ces inepties, sans que cela ne me touche ! Si les militaires du FLN sont aussi stupides, nos enfants feront encore la guerre en Algérie<sup>53</sup> ! ...

---

<sup>52</sup> En 1956, les Russes ont matés très brutalement par la force, la révolte des Hongrois, qui ne voulaient plus d'eux, ni du communisme. Le régime communiste russe n'a disparu qu'en 1991.

<sup>53</sup> C'était prémonitoire, du moins pour les Algériens. Les enfants des fellaghas de l'époque s'entretuent encore en 2002 !



**Lettre du 12 février 59 :** ... J'ai échangé mon calot contre la tarte « Chasseur » et je me trouve plus joli comme cela. Un vieux fond de coquetterie sûrement mal placé ! ...

J'essaye de me familiariser avec la mentalité Chasseur. Il est encore trop tôt pour établir des comparaisons avec mon ancien bataillon... ...

Les Chasseurs sont des gens à traditions. Il y a 31 bataillons de Chasseurs qui ont chacun un refrain. Tous les jours aux repas, le popotier, avant de lire le menu, chante le refrain du bataillon qui porte le numéro du jour. Après la lecture du menu il ajoute : « Bon appétit Mesdames (quand il y en a au moins une, ici c'est l'Assistante Sociale), bon appétit mon Commandant, bon appétit Messieurs, et par le Duc d'Orléans, notre père... » Tout le monde répond en chœur « Vivent les Chasseurs ! » La couleur rouge est proscrite : on dit bleu-cerise. Seuls sont rouges le sang, le rouge du drapeau, le ruban de la légion d'honneur, et les lèvres de la bien-aimée ! L'oublier, oblige à offrir une tournée générale. De même, les autres soldats ne sont pas habillés en kaki mais en moutarde ! Il y a, paraît-il, bien d'autres traditions que le commandant a promis de m'apprendre.

Pour le moment, je me bats avec l'inventaire des brancards montés sur skis, et autres choses tout aussi inutiles, qu'un bataillon de chasseurs alpins traîne avec lui quand bien même il serait convié à faire la guerre sous les tropiques !

La médecine que je fais ici, est nettement plus intéressante qu'à Aïn Seynour. J'opère des abcès et fais parfois des ponctions qui ailleurs, relèveraient de la médecine hospitalière. Mais comme il n'y a que peu de liaisons<sup>54</sup> (2 ou 3 fois par semaines), je suis obligé de prendre davantage de risques.

D'ici une huitaine de jours, le bataillon partirait de Sidi Aïch et irait s'installer dans un hameau, sur le sommet de la montagne,

---

<sup>54</sup> On appelait liaison des convois militaires et civils, protégés par des automitrailleuses et parfois de petits avions de chasse, en raison des risques d'embuscades, et reliant les villes entre elles. Pour nous, il s'agissait de Bougie et plus rarement de Sétif.

à 4 kilomètres d'ici. Le coin est encore plus joli. Comme il y a moins d'habitants, j'aurai moins de travail<sup>55</sup>, mais alors, finis les petits bénéfices que je comptais faire avec les Européens du pays. Là-haut, il n'y en a pas ! ...

**Lettre du 13 février 59 :** ... Il est 1 heure du matin. Nous terminions un petit bridge des familles avec le commandant et l'aumônier, quand on a appris qu'une section d'un de nos postes de la montagne était attaquée dans un mauvais coin. Je suis resté avec le commandant et les radios<sup>56</sup> à l'écoute, mais, heureusement, il semble que les fellaghas soient repartis et qu'il n'y ait pas de blessés<sup>57</sup>. ...

**Lettre du 14 février 59 :** ... Voici une première semaine terminée dans ce nouveau pays. C'est bien différent d'Aïn Seynour. L'atmosphère du bataillon est beaucoup plus sympathique, du fait de la personnalité beaucoup plus attrayante du commandant.

À Aïn Seynour, les problèmes qu'avait à résoudre le bataillon étaient avant tout : empêcher le franchissement du barrage. À propos, je ne sais si vous avez lu dans les journaux que les fellas ont attendu mon départ pour essayer de le passer ! Ici, il s'agit avant tout de « pacification ». Et c'est horrible ! Il y a deux clans : le clan civil, autour du sous-préfet, et le clan militaire. Tous deux ne peuvent pas se voir. Entre les deux, comme sinistre trait d'union : la police, chargée d'obtenir le renseignement, qui travaille avec notre O.R. (Officier de Renseignement) et avec les policiers en civil de la sous-préfecture. Une seule méthode chez tous, armée et civils : montrer que nous sommes les plus forts.

---

<sup>55</sup> Que je croyais !

<sup>56</sup> Nom donné à ceux qui s'occupaient des transmissions, parfois encore appelés « trans ».

<sup>57</sup> Nous verrons plus tard p. 142, que le poste en question a été pris et les soldats européens tous tués.

C'est tout ce que le musulman peut comprendre ! Voilà le catéchisme élémentaire ! C'est la loi de la force ! Et c'est vrai que nous sommes les plus forts ; ce qui, du reste, n'intimide pas la rébellion, preuve qu'il y a autre chose et que ce raisonnement est insuffisant ! L'armée tient les points stratégiques et impose sa domination à la population par la terreur (comme le FLN, bien que ce soit moins visible), et par le ravitaillement. Les Kabyles ne peuvent circuler qu'avec des laissez-passer. Ils sont ainsi « protégés » par l'armée qui les cloître dans les villages. Ils doivent se ravitailler dans les SAS. Quand « ça ne va pas », on diminue les vivres jusqu'au ralliement. Contre cela, le FLN ne peut rien ; bien au contraire, il ajoute à la difficulté générale de ravitaillement. Il ne peut nous déloger des postes et des villages fortifiés. Il est maître de la campagne, tend des embuscades, mais son influence s'arrêtera toujours sur l'impossibilité où il se trouve de nourrir les gens qui vivent avec lui, donc de conquérir tout à fait une population sympathisante. Si le problème n'est pas résolu du dehors, il n'y a aucune solution possible sur place. Du reste, ni les fellaghas d'Algérie, ni les militaires, ne conçoivent d'autre solution que la force (De Gaulle passe pour un mou !). Et comme il ne s'agit pas du même genre de force dans chaque camp, il n'y a pas heurts, mais émoussement des positions et nos enfants pourront continuer tranquillement cette « douce » guerre !

Hier, j'ai eu à traiter un petit prisonnier de 16 ans, qui venait de passer deux jours de cellule sans feu, et sans doute à jeun. J'ai immédiatement téléphoné à l'O.R. et, je lui ai dépeint un tableau des plus alarmistes de l'état du petit gars. Cela lui a immédiatement valu un adoucissement de régime ! Je me suis étendu complaisamment aussi sur les gros dangers qu'il y avait à traiter sans ménagement des organismes jeunes : les risques de mort subite, de folie, et comme la devise générale est : « pas d'histoire ! », je peux espérer que les prisonniers de Sidi Aïch seront traités avec plus de ménagement ! Cette façon de procéder me semble donner de meilleurs résultats que la grande protestation inefficace, puisque, même ceux qui pratiquent des

méthodes douteuses, quand ça chatouille désagréablement leur conscience ou leur « sens chrétien » (c'est le cas de l'O.R.) se rassurent en vertu de l'axiome du primat de la force et de l'intérêt de la patrie !

Du fait de ces problèmes de pacification, que j'ai bien mal soulevés devant vous, il résulte que je ne sais trop si je préfère mon nouveau poste. Demain et après-demain, passation des dernières consignes ; puis je serai tout seul à l'infirmerie. Depuis avant-hier, est affiché à la porte de l'infirmerie un petit tableau : « l'Assistance Médicale Gratuite est réservée strictement aux seuls nécessiteux ». Moyennant quoi, j'ai déjà gagné 2500 Frs<sup>58</sup> ! Je ne pense pas avoir le temps de beaucoup m'enrichir de cette façon, mais, comme on dit à l'armée, « ça améliore l'ordinaire ! »

Cette après-midi, j'ai joué au tennis avec le sous-préfet, et bien qu'il me semble que je sois plus fort que lui, j'ai perdu. Je me console en me disant que c'est plus diplomatique, mais je ne l'ai pas fait exprès ! Demain soir, je suis invité avec mon presque ex-confrère, chez lui, pour manger des tripes (pouah !) c'est une spécialité de madame. Heureusement, je me suis renseigné, il y aura autre chose ! ...

**Lettre du 16 février 59 :** ... Hier, je ne vous ai pas écrit. C'était dimanche et la lettre ne serait pas partie, et même sans cela, j'aurais été incapable de le faire. J'ai eu une espèce de brève indigestion, sans aucune gravité, mais qui m'a gâché ma soirée à la sous-préfecture<sup>59</sup> ! Sans ce petit désagrément, il y aurait eu pour moi généreuse source d'amusement : les tripes n'avaient pas voulu cuire ! La sous-préfète était dans tous ses états... ...

---

<sup>58</sup> 2500 Frs ! J'ai dû me tromper d'un zéro, car si c'est en nouveaux francs (381,12 €) c'est beaucoup, et si c'est en anciens francs 25 Frs (3,81 €) cela ne méritait pas d'être mentionné ! De toute façon, cet argent était mis dans une cagnotte, précisément pour améliorer l'ordinaire !

<sup>59</sup> Peut-être, inconsciemment, la perspective des tripes !

Autrement, mon dimanche fut absolument sans intérêt. Je m'étais proposé d'aller à la messe, mais à 9 heures du matin, je n'étais encore qu'un hérétique endormi !

Ce matin, nous avons eu au bataillon, la visite de l'aumônier protestant. Il était auparavant pasteur à Casablanca. Actuellement, en plus de l'aumônerie, il s'occupe de la paroisse de Bougie. Par la même occasion, j'ai fait connaissance des deux autres protestants du bataillon. Nous avons passablement bavardé, puis l'entretien s'est terminé par un petit culte. Nous sommes tous invités à Bougie chez l'aumônier. Ce sera pour plus tard, si je me trouve du goût pour la baignade ! ...

A part ça, je fais la consultation et l'Assistante Médicale Gratuite. Mon infirmerie est l'ancien vestiaire du terrain de sport de la ville. Il y a, devant, une espèce de petite cour qui est réellement une véritable cour des miracles. Quel horrible spectacle que ces espèces de mendiants déguenillés, ces aveugles, ces femmes accroupies sur le sol allaitant des enfants rachitiques et coquelucheux, tout le monde attendant les secours de la médecine et mendiant des piqûres et de la nourriture. J'essaye de les soigner le mieux possible, mais une immense pitié se mêle toujours en moi, un dégoût profond et un écœurement non moins sincère contre cette misère, et extrapolant bien facilement sans doute, contre tous les imbéciles qui veulent ou sont les complices des guerres et de leurs misères.

Le bataillon est en émoi aujourd'hui. Le curé d'Akbou, village voisin, a été emmené par les fellaghas. Le commandant, profondément outragé dans ses sentiments de bon catholique, a passé la nuit dans la nature avec deux compagnies pour le retrouver, mais sans succès. ...

**Lettre du 17 février 59 :** ... Il y avait fête ce soir au bataillon, car on « arrosait » le départ de mon prédécesseur qui aura lieu demain matin. C'est sans aucun regret que j'ai quitté l'atmosphère enfumée et alcoolisée de la Popote... Comme je suis seul, il n'y a pas de fond musical, sinon celui que font dehors

les chacals qui s'appellent et se répondent dans la montagne voisine, avec leurs aboiements grêles et somme toute assez sinistres, et quelque fois le crépitement d'une mitrailleuse qui tire on ne sait trop sur quoi : peut-être sur des lumières brillant dans le lointain, ou sur la lune, ou sur rien, pour le plaisir !

La journée a été, en dehors de la fête de ce soir, des plus calmes. Beaucoup de travail avec l'infirmerie. Je me heurte à une paperasserie fort inintéressante dont je m'occupe du mieux que je peux. Le Service de Santé serait prêt à me pardonner dix erreurs médicales, mais verrait d'un fort mauvais œil que le rapport sur le nombre des jaunisses n'arrive pas à la date fixée. J'ai dû aussi me débrouiller avec une mauvaise histoire : un de mes infirmiers s'est montré, disons trop « entreprenant » dans les soins qu'il faisait à domicile à une malade. Le mari est allé se plaindre au commandant, ce qui m'a empêché de régler l'histoire entre nous, avec une bonne attrapade au type, assaisonnée de quelques jours de prison avec sursis et des paroles lénifiantes de consolation à l'époux presque trompé. Le procédé de mon type me déplait souverainement, puisqu'il y a là faute et abus professionnel. Mais d'un autre côté, je n'ai aucune envie de veiller à la vertu des gens ! Après visite au commandant, visite au couple outragé, revisite au commandant, et confrontation des points de vue, j'espère avoir réussi à arranger l'histoire et évité au type la mutation en compagnie de combat.

Demain matin, j'accompagnerai mon ex-confrère à la gare à 8 heures 30 et me retrouverai seul avec mes Kabyles et mes militaires. ...

Ici, il me semble absolument impossible de prendre honnêtement, si j'ose dire, une permission illégale. ...

**Lettre du 18 février 59 :** ... Ce matin, j'ai accompagné mon prédécesseur au train, et j'ai commencé à mettre un peu d'ordre dans la maison. Je me suis attaqué au ver solitaire d'un sous-lieutenant : tout deux avaient résisté à une double dose de

vermifuge et trois purgations ! Le ver solitaire est une bien vilaine bête à ne pas attraper ! ...

**Lettre du 19 février 59 :** ... Cette après-midi, je suis monté à El Felaye. C'est une petite ville de 2000 habitants, sur le sommet de la colline à 5 Km d'ici, où une partie du bataillon est occupée à construire notre nouveau poste<sup>60</sup>. Je suis allé reconnaître les lieux de ma nouvelle infirmerie et j'ai pu donner des indications au maçon sur les aménagements intérieurs à y faire.

El Felaye est le centre spirituel kabyle de la rébellion. Curieuse histoire, que m'a expliquée, avec les commentaires classiques qui s'imposent, l'Assistante Sociale du pays qui est montée avec moi. Tout est venu d'un directeur d'école, communiste, qui a créé des groupes scolaires, et fait un effort particulier de scolarisation. C'est ainsi qu'à El Felaye, un quart des femmes a le certificat d'étude, les classes sont mixtes, et on y parle plus français que dans toutes les autres villes d'Algérie, voire même d'Alsace ! Lorsque la rébellion a éclaté, le maître a mis le feu à son école et est parti comme speaker au Caire. Presque, tous les hommes sont partis au maquis ou en France. Mais actuellement, la ville est pratiquement une ville morte ; on sent que « l'âme » n'existe plus, tuée par le terrorisme, le contre-terrorisme. Les gens n'ont plus de ressort, et ne se servent plus de leur culture que comme un moyen plus efficace de se procurer à manger aux magasins de l'armée. Les fellaghas ont beau venir de temps en temps égorger un homme, et les Français faire de même, plus personne ne bouge ni dans un sens ni dans un autre.

Un peu à l'écart, on construit un poste dans les ruines des écoles et des bâtiments administratifs. C'est assez enthousiasmant de voir le capitaine et ses soldats emballés par ce travail de pionniers, qui vous expliquent toutes les petites finesses de leur travail et vous montrent leurs réalisations. Le

---

<sup>60</sup> Dans ma lettre du 12 février, j'avais dit que c'était un hameau, je manquais d'information précise !

poste est assailli continuellement par une armée de gosses qui piaillent en français, et se battent pour faire une petite promenade en jeep avec le capitaine, qui souvent se laisse ainsi attendrir. J'ai réellement passé une belle après-midi...

A midi, mon commandant disait que c'était beaucoup plus difficile d'éduquer les jeunes filles modernes que les garçons, qu'elles avaient tendance de considérer le travail intellectuel comme une mauvaise corvée à cause du raisonnement ressassé par les parents : « Travaille pour le cas où tu ne te marierais pas ! » ; que le seul argument pour faire travailler les filles était : « Travaille pour pouvoir bien éduquer tes enfants<sup>61</sup> ! » ...

**Lettre du 20 février 59 :** ... Les soirées passent vite. Ce soir, l'assistante sociale projetait des photos en couleurs fort jolies, lorsque j'ai été appelé à l'infirmerie pour donner un calmant et des bonnes paroles à un pauvre type qui avait trop attendu pour aller chez le dentiste. Il est 11 heures...

Aujourd'hui, j'ai encore eu l'occasion de saisir un aspect de l'horreur de cette guerre. Hier, en suivant un gosse qui cherchait à se cacher, on a arrêté à Sidi Aïch, six suspects. Ils ont parlé ... trois d'entre eux étaient chargés de tuer le capitaine SAS, plus un vieil ancien combattant à peu près aveugle, et la sentinelle d'un blockhaus à la sortie du pays qui aurait pu entraver leur fuite. Les trois autres sont les poseurs de mines de la région. Petit à petit, on arrive à remonter avec des coups, une importante filière. Naturellement, ces types, seront fusillés. Peau contre peau, c'est la règle ! Si encore tout cela débouchait sur quelque chose ! Mais ces types mourront pour rien, ou pour des illusions ; si ça n'avait été eux, c'est le capitaine SAS qui est un type de valeur, et deux pauvres types qui auraient été tués. Cela a tenu à un rien. Et ils seraient morts tout aussi vainement ! Je ne sais si la vanité de cette guerre m'apparaît plus nettement à cause de ma

---

<sup>61</sup> Cela date un peu !

« formation » intellectuelle et spirituelle, ou à cause de mon éloignement de vous, ou encore parce que j'ai l'esprit déformé par la médecine ou peut-être un peu à cause de tout cela, mais je souffre de mon impuissance et le fait de le reconnaître -voire même de me dire que c'est peut-être de l'orgueil<sup>62</sup>-, n'y change rien. ...

**Lettre du 21 février 59 :** ... D'ici quelques instants, je pars en opération. C'est ultrasecret, bien que les hélicoptères tournent au-dessus du village depuis ce matin (comme ça, les fellas pourront se sauver ailleurs, dans la mesure où il y en aurait eu dans le coin !).

Mon mot sera bref car j'ai eu des gens qui ont mangé tout mon temps ! C'est seulement pour vous dire de ne pas vous inquiéter d'un silence de quelques jours. Il est peu probable que je parte sur le terrain comme je le faisais à Aïn Seynour en pareil cas. Je resterai plutôt dans les postes pour faire de l'AMG. ...

**Lettre du 23 février 59 :** ... Je vous écris depuis le local de l'infirmerie de Taourirt où j'attends des clients. Il n'en est pas venu beaucoup jusqu'à maintenant : à peine une vingtaine ce matin. En effet, quand les gens de la région savent qu'il y a une opération dans le coin, ils préfèrent rester chez eux. On est si rapidement pris pour un fellagha !

Je suis dans ce poste de Taourirt depuis hier après-midi. Comme prévu, je n'ai pas participé à l'opération sur le terrain. Le commandant a dit que ce n'était pas nécessaire, et comme il y avait une nuit à la belle étoile de prévue, je n'ai pas insisté !

Je puis donc, tranquillement, goûter de la vie, d'un poste isolé en pleine montagne kabyle. C'est la région réputée la plus « dure » de l'Algérie. C'est à une dizaine de km d'ici, qu'on a découvert au printemps dernier, quelques 400 fellaghas égorgés

par Amirouche<sup>63</sup>, à la suite, pense-t-on, d'une tentative de sécession. Les journaux en ont beaucoup parlé à l'époque. Le poste est situé à une vingtaine de Km de Sidi Aïch, à un peu plus de 1000 m. d'altitude, c'est un minuscule village dans la montagne, accroché au sommet d'un piton. Bien entendu, le village est « rallié », ce qui assure à la population : le ravitaillement, les soins, et une certaine prospérité due aux petits bénéfices que l'on peut faire au contact des soldats. Cela permet aussi aux gens, de temps en temps, de se faire égorgés par les « rebelles ».

Indépendamment de toute autre considération, c'est sans doute le plus beau pays qu'il m'ait été donné de voir de toute ma vie : des montagnes à l'infini, des petits villages accrochés sur les aspérités des coteaux, un sol riche, très vert, très cultivé, des sources partout, un climat idéal à cette saison. Entre certaines montagnes, on aperçoit la mer ; il y a encore, par endroits, des plaques de neige. C'est tellement beau, que non loin d'ici, les Ponts et Chaussées avaient construit, avant-guerre, une route touristique, qu'il y avait jadis dans la région des hôtels et des stations touristiques. Mais actuellement, c'est affreux : dans ces villages si nombreux, si coquets, très semblables, -avec leurs tuiles romaines, leurs petites ruelles-, aux villages provençaux, (nous ne sommes plus chez nos ancêtres les Gaulois, mais seulement à la fin du 19ème siècle), il n'y a plus d'hommes. Ils sont en France, ou au maquis, ou dans les supplétifs algériens. Il n'y a plus que les vieillards -un sur cinq environ aveugle par trachome ou cataracte-, les femmes et une multitude d'enfants. Les villages ralliés sont dans la situation que je vous ai décrite. Dans les autres, la vie est très difficile : les gens sont obligés de venir dans les postes militaires français pour se ravitailler. Ils sont périodiquement pillés par les Français ou égorgés par les fellaghas. On calcule, disent les officiers de notre poste, que vingt

---

<sup>62</sup> Voir ici un effet de ma mauvaise conscience protestante !

---

<sup>63</sup> Chef de la Katiba (région militaire en Arabe et pour les combattants Algériens) de Kabylie.

pour cent sont de cœur avec nous, vingt pour cent absolument hostiles, et les autres hésitants. La propagande fell consiste essentiellement à promettre le bonheur, quand on aura chassé les Français, et encore plus, semble-t-il, dans la terreur entretenue par les égorgements. La propagande française se fait par le ravitaillement, ou par la famine, et par de beaux contre slogans tout aussi inefficaces. Cette situation est « chronique ». De temps en temps, un fell fait acte d'allégeance, se rallie, rentre chez lui<sup>64</sup>. De temps en temps, un Kabyle « sûr » passe au maquis<sup>65</sup>. Il n'y a aucune solution locale possible. Les gens s'acclimatent à cet état de fait avec un fatalisme dit musulman. Les militaires d'active pensent à l'avancement, les militaires de réserve pensent à la quille, la vie s'écoule monotone, rythmée par le convoi hebdomadaire..., pimentée parfois par une opération (les fells sont avertis d'abord par les hélicoptères, puis par le convoi de camions qui remontent l'unique route en lacets, et disparaissent !) Donc, en général, pas de tué ce qui vaut mieux ainsi ! Les soins médicaux sont donnés par un infirmier qui est là depuis deux ans, dit le « Toubib », et qui s'est fait une solide réputation dans l'exercice « illégal » de la médecine, accouchant les femmes, crevant les abcès, suturant les plaies. Le poste est confortablement installé en partie grâce à l'ingéniosité du soldat français, en partie aussi grâce aux pillages de villages non ralliés où avaient eu lieu des accrochages, en partie aussi grâce à l'argent récupéré sur les collecteurs de fonds.

Voilà donc... quelques impressions de ce poste au bout de deux jours de séjour. Les camions sont maintenant orientés dans le sens du départ et les premiers soldats de l'opération arrivent, bredouilles comme prévu ! Dans une demi-heure, ce sera le départ...

---

<sup>64</sup> ...et se fait égorger ! Je reviendrai, dans ma lettre du 25 mars, sur la signification des égorgements pour les Algériens musulmans, qui sont encore actuellement pratiqués dans la guerre civile en Algérie.

<sup>65</sup> ... et s'il est repris par les Français, il est aussi tué !

**P.S.** : Je rouvre ma lettre. Bien rentré. Opération moins négative que je ne l'avais dit. On a découvert le P.C. d'Amirouche : une tonne de papiers, des machines à écrire, des magnétophones, et le trésor de guerre : deux cents kilos de bijoux ; hélas ce n'est pas notre bataillon qui a fait la découverte ! ...

**Lettre du 24 février 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai eu beaucoup de travail. J'ai passé une bonne partie de l'après-midi à recoudre la figure d'un type qui avait eu un accident de jeep. Avec du matériel de fortune ; cela m'a pris deux bonnes heures, mais j'espère que le type ne sera pas trop défiguré ! Avec cela, malheureusement, je n'ai pas fait mes rapports ; j'ai eu d'autant moins le temps que j'ai dû faire revenir pour la première fois, cette après-midi, des malades que je n'avais pas pu voir ce matin. C'est épouvantable, mais le nombre des consultants augmente chaque jour ! Pourtant, je ne fais pas de piqûre de complaisance, et j'envoie fort sèchement « promener » les gens qui n'ont rien. Si c'est sur ma bonne mine que le bon peuple accourt, elle est réellement bonne, et le bon peuple, réellement bon ! ...

**Lettre du 25 février 59 :** ... Ma journée a été inintéressante au possible : d'abord il pleut ; c'est la première fois depuis mon arrivée, donc cela mérite d'être signalé. Et quand il pleut, le pays se transforme en un immense borborygme. J'ai mis des souliers montants, mais j'ai tout de même de la boue jusqu'aux genoux. Ensuite, j'ai fait des rapports et des commandes de médicaments... ...

D'autre part, je n'ai pas eu tout à fait mon compte de sommeil car au moment où j'allais me coucher, hier soir, les fellaghas sont venus tirer quelques coups de feu sur le poste de garde de l'entrée du village, ce qui a déclenché une fusillade nourrie, par le même genre de réflexe qui fait que lorsqu'un chien aboie, tous les chiens du pays en font autant ! Finalement, on n'est même plus très sûrs que ce soient les fells qui aient

déclenchés cela ; mais il y a eu alerte un bon moment et ce soir cela a recommencé. ...

**Lettre du 26 février 59 :** ... En-dehors de ma consultation, j'ai terminé un second rapport et surtout j'ai rangé ma chambre... et fait mon lit ! ... Ici hélas, je n'ai pas de planton. Le bataillon est en sous-effectif, je n'ai déjà pas assez d'infirmiers. Je m'adapte en ce domaine, mais avec des regrets...

Ce soir au mess, discussion sur le 13 mai. Même en faisant la part de l'exagération, dans la région, il s'est, ce me semble, réellement produit un extraordinaire mouvement de fraternisation entre la population et l'armée (alors que dans la région de Souk-Ahras, il ne s'est rien passé du tout). Ce fut, disait le commandant, le seul moment où on ait pu voir les femmes de Sidi Aïch qui sont véritablement séquestrées. Les fellaghas avaient disparu. Le ralliement était total. Bien sûr, nos braves militaires sont pleins d'amertume que cela ait raté, qu'on n'ait pas laissé les pleins pouvoirs à l'armée, qui, l'intégration à la bouche et le sabre au poing, aurait terminé la guerre ! Il est évidemment difficile de faire comprendre à mes interlocuteurs que l'échec du mouvement était inclus dans sa nature même, et que l'enthousiasme évolue par crises qui ne résistent pas aux données raisonnables d'un problème, voire aux intérêts contraires de ceux qui l'ont suscité. Je n'ai toutefois pas insisté sur tout cela, car il est stupide de s'énerver et de chercher des disputes inutiles !

Au début de la semaine prochaine, nous irons nous installer à El Felaye. Je vais me mettre au déménagement de l'infirmerie ce qui sera un joli travail !

Ce matin, j'ai vu un cas extraordinaire : un gosse, qui, sans autre signe organique, présentait un œdème extraordinaire des organes génitaux. Ayant mentalement sans résultat fait le tour à l'endroit et à l'envers de ma pathologie infantile, j'ai décroché le téléphone et fait appel à la science du médecin du village voisin. Il paraît que c'est une filaire, espèce de grand ver d'un mètre de

long qui voyage dans les vaisseaux lymphatiques, et qui, de temps en temps, se coince dans un vaisseau lymphatique d'un territoire donné, bouchant l'écoulement liquidien et provoquant une sorte d'engorgement. J'ai fait un bon d'hospitalisation pour le gosse, mais en voyant la tête du père, je suis persuadé que l'enfant ne sera pas évacué... ...

**Lettre du 27 février 59 :** ... J'ai encore passé ma journée sur des rapports et des commandes de médicaments. Ainsi, je me suis aperçu que mon prédécesseur n'avait pas passé de commandes depuis trois mois ! Et je m'étonnais de ne pas avoir beaucoup de remèdes ! Il est vrai qu'il avait à sa décharge, 19 mois passés au bataillon.

Comme tout devait être terminé pour ce soir, tamponné, signé, contre-signé par le chef de corps, et expédié, j'ai renvoyé mes consultants à l'exception de deux ou trois cas relativement graves. Ces gens, qui attendaient déjà depuis au moins deux heures avant mon arrivée, sont repartis avec un fatalisme presque déconcertant. Par contre, les femmes ont l'habitude de se disputer comme des chiffonnières, et normalement, toute la journée, cela piaille et crie devant la porte et il faut faire la police. Il paraît que les femmes kabyles sont réputées pour cela.

Au cours d'une opération, le curé d'Akbou a été récupéré, et tient la vedette dans tous les journaux du pays. C'est ahurissant le nombre d'âneries que la presse peut avoir écrit à ce sujet. ...

**Lettre du 28 février 59 :** ... Je suis encore mal habitué aux à-coups de la machine militaire qui après avoir longtemps traîné, s'emballer subitement. C'est ainsi que ce matin, les chefs de service « dont moi » ont été convoqués dans le bureau du commandant pour s'entendre dire que lundi, notre déménagement devait être terminé ; donc, à nous de nous arranger pour que tout soit fait ! « Bien mon commandant ! – Avez-vous des questions à poser ? – Non, mon commandant -

Bien, au revoir » et c'est ainsi que j'ai passé mon après-midi avec mes infirmiers à remplir des cageots de vieux médicaments poussiéreux (23 cageots !) et à emplir les caisses de dossiers. Demain à 8 heures, je devrai faire procéder au chargement, monter à El Felaye pour faire la manœuvre inverse de déchargement et redescendre à midi. Beaucoup de joie et de poussière en perspective ! Personnellement, je ne m'installerai que lundi.

Ce soir, réjouissances : c'est le 28<sup>ème</sup> jour du mois, le bataillon est le 28ème chasseurs, il n'en faut pas plus pour faire la fête. C'est beau une tradition ! A 6 heures, officiers et sous-officiers se réunissent et autour d'un verre de pastis, écoutent un petit laïus du commandant, qui commente fort astucieusement les événements du mois. L'alcool aidant, il y a rapidement du tonus !  
...

**Lettre du dimanche 1<sup>er</sup> mars 59 :** ... Un sergent du bataillon était dans un train qui a sauté à quelques Km d'ici, je l'évacuerai demain matin pour qu'il se fasse soigner une entorse grave du genou à l'hôpital de Bougie. ...

J'essaye aussi de ne pas trop penser à cette guerre idiote. Si notre séparation peut être envisagée avec la joie de notre amour, cette guerre ne peut être sublimée par rien et me dégoûte, et m'écœure de plus en plus ! ...

Mon déménagement s'est poursuivi toute la journée. Mon pyjama et mon papier à lettres sont les seules affaires non emballés... Ce matin, j'ai accompagné le premier convoi de pharmacie à El Felaye, bien sûr, l'infirmerie n'est pas terminée ! Il n'y a pas de fenêtres, et il faut encore construire certains murs et blanchir ceux qui sont debout. Je ne sais pas encore où je logerai moi-même. Ce problème sera à résoudre « provisoirement » demain. ...

**Lettre du 2 mars 59 :** ... Enfin, ce déménagement est chose faite ! Bien sûr, l'aménagement est à peine commencé,

mais la partie la plus désagréable de ce remue ménage est terminée.

Ce soir, je vous écris depuis ma nouvelle maison d'El Felaye. C'est un poste immense : figurez-vous un bloc scolaire, très massif, construit en forme de fer à cheval à flanc de coteau, l'intérieur du fer étant une cour donnant sur un à-pic d'une vingtaine de mètres. C'est très grand, construit très en hauteur, et transformé en un immense fortin par des travaux de fortification très importants. Le bâtiment a un aspect colossal qui ne répugnerait pas à nos chers amis d'outre- Rhin et m'y fait involontairement penser.

Nous sommes arrivés à 4 heures après avoir fait six voyages pour transporter tout notre matériel. J'ai immédiatement fait installer une salle de soins, puis je suis allé voir le commandant pour lui expliquer que je voulais bien que mes infirmiers et moi-même, nous nous installions dans du provisoire, mais, que les gens qui viendraient à l'infirmerie, ne seraient pas provisoirement malades, donc que je n'installerais pas un lit à l'infirmerie avant d'avoir des vitres et des murs blanchis à la chaux. Aussi, je crois que les travaux iront désormais plus vite.

A 4 heures, tous les gens du pays étaient rassemblés sur l'esplanade devant le poste. Il y a eu de la musique militaire et de beaux et patriotiques discours ! Il y a même eu une vieille femme qui est arrivée dans mon innommable bazar d'infirmerie en état de collapsus, et qu'il a fallu réanimer. C'est le ramadan. Elle n'avait pas mangé depuis hier soir, et sortait de l'hôpital. Il paraît qu'elle fait cela à chaque rassemblement forcé et que l'assistante sociale la réanimait chaque fois avec des paires de claques. Personnellement, j'ai trouvé qu'avoir un cœur battant irrégulièrement, une tension presque imprenable, était pousser un peu loin le réalisme de la simulation. Finalement, elle s'est remise sur ses pieds ! Je ne saurai jamais, si ce sont mes bons soins et mes piqûres, qui l'ont remise ou le grand verre d'eau sucrée que je lui ai donné, ou la crainte de l'assistante sociale qui était venue



me soutenir de ses connaissances de kabyle et de ses connaissances « de psychologie musulmane ».

Je suis installé, provisoirement aussi, dans une petite pièce fraîchement peinte et qui a une fort jolie cheminée d'angle. J'aimerais bien la garder. Je n'ai déballé qu'un minimum d'affaires et votre portrait. La grande plaie de la maison est qu'il n'y a pas d'eau courante. Rien que de savoir cela, je me sens sale ! ...

**Lettre du 3 mars 59 :** ... Ma journée a été occupée uniquement à ranger mes médicaments. J'ai mis deux infirmiers au crépissage des murs, un au nettoyage, le dernier et les chauffeurs m'aident. Si bien que demain, je pourrai donner ma première consultation à peu près correctement. Le capitaine chef des travaux, est venu aujourd'hui se faire soigner. Il a un ulcère variqueux, donc une infection lente, nécessitant beaucoup de soins. J'aurai donc de lui tout ce que je pourrai désirer. Le malheur des uns... ! ...

La reconquête du pays reste intégralement à faire. La nuit dernière, une patrouille s'est fait tirer dessus dans les rues de la bourgade. L'interprète qui a traduit le discours du commandant hier, a disparu. Probablement égorgé !

Il n'est absolument pas question de pouvoir se promener, même de jour, dans les rues d'El Felaye. Le commandant pense « pacifier » la région en trois mois. Quel incorrigible optimiste ! ...

**Lettre du 4 mars 59 :** ... Je suis debout depuis trois heures et demie ce matin, une patrouille du bataillon, située de l'autre côté de la montagne, qui allait en embuscade, en a rencontré une de chez nous. Avant que la reconnaissance soit faite, les mitraillettes avaient parlé et il y avait deux blessés. Par voie de conséquence, un médecin de ma connaissance qui est allé voir le lever du jour dans la nature : mauvaises plaies des jambes ;

heureusement, ils ont tiré bas ! J'ai accompagné mes blessés à Bougie, ce qui m'a fait une sortie ! ...

Cette après-midi, je n'ai guère pu me reposer car les malades étaient là. Intermède cocasse : le ministre des forces armées devait s'arrêter à Sidi Aïch. Toutes les « huiles » dont le commandant, le colonel, le sous-préfet, etc... y étaient en grande tenue et décorations pendantes. On a vu arriver les hélicoptères, qui ont tourné une fois sur la ville, et sont repartis. Ces messieurs ulcérés, sont allés vider le pot qu'ils comptaient lui offrir ! Il existe donc une justice à l'armée, et il arrive aux généraux les mêmes mésaventures qu'ils font subir au bidasse moyen ! Seulement, ce dernier n'a pas de champagne pour se consoler ! Mais je fais du mauvais esprit, n'est-ce pas !

La maison continue à se construire. A table, ce soir, humour macabre. L'officier de renseignements a construit la porte de la cour de la prison trop étroite pour y faire entrer la baignoire ! « Dites l'installation sanitaire, relevait le commandant, la baignoire ça sonne mal ! » Il a fallu une grue pour la passer par-dessus le mur ! Et maintenant qu'elle est entrée, il faut la faire ressortir, car elle ne doit pas être installée dans la cour de la prison ! « Si vous la mettez dans la cour, disait un de ces messieurs, comment pourrez-vous faire le mur intérieur de séparation entre le côté hommes et le côté femmes, d'autant plus, opinait un autre, qu'une baignoire dans une cour de prison, cela peut vous attirer des ennuis ! –Et puis, ajoutait le commandant, dans un local séparé, elle pourra servir pour vous ! » (bien sûr tout ceci entre nous). J'ai du reste, assez mal supporté ce genre de badinage ; j'avais l'air malheureux et le commandant m'a gentiment demandé si j'étais fatigué de mon opération de la nuit. Je n'ai pas lancé le pavé dans la mare, car j'étais précisément trop fatigué pour amorcer et amortir une telle conversation. Mais je compte bien « entreprendre » l'officier de renseignements –sur la personnalité duquel il y aurait matière à réflexions psychanalytiques : 32 ans, névrosé, se rongant les ongles à se faire saigner les doigts, mal dans sa peau, avouant avoir une

certaine satisfaction à taper quand il est sûr que le type est un « salaud »-. Je me charge discrètement de le mettre encore plus mal à l'aise, de l'inquiéter encore plus, et d'arriver à adoucir ce genre de mœurs ! J'a essayé de réfléchir à tout cela, et je crois qu'il est préférable d'agir ainsi plutôt que m'insurger brutalement, au nom d'une morale chrétienne, inconcevable sous cet aspect, par tous les officiers du bataillon, pour qui la vie d'un homme n'est pas grand chose, parce que la leur est sans cesse risquée...

Après le dîner, alors que je voulais faire une lettre et me coucher, j'ai été invité à pendre la crémaillère chez le capitaine des travaux, commandant de la compagnie d'appui, et le commandant, dont je dépends. Malgré mes désirs contrariés, j'ai pensé qu'il était anti-diplomatique de m'abstenir. Et puis, je suis, je crois, un animal sociable !

L'ennui c'est que demain, je dois rencontrer à 8 heures du matin, un capitaine de compagnie, avec lequel je discuterai du sort d'un adjudant malade : « oh alcool, quand tu nous tiens ! »...

...

**Lettre du 5 mars 59 :** ... Le crépissage de mon infirmerie se poursuit, ce qui n'empêche pas un certain mouvement de consultants. J'ai « touché » un infirmier de plus, kinésithérapeute à Bordeaux, qui est arrivé avec l'impression de tomber dans un coupe-gorge ! J'ai essayé de le recevoir le plus charitablement possible. Je compte bien, grâce à ce que nous construisons ensemble, et avec un peu de patience et de diplomatie, me faire une équipe d'infirmiers, dévouée, solide et surtout compétente. C'est bien nécessaire, et pour les malades, et pour le moral...

Nous avons eu aussi, une grande discussion avec le commandant au sujet d'El Felaye. Je crois vous avoir déjà raconté que, grâce à une équipe d'instituteurs communistes, la population était évoluée, et que El Felaye avait été le cœur de la rébellion. Mais ce que je ne vous avais pas écrit, je crois, c'est que, selon le commandant, El Felaye, depuis 20 ans, aurait « fourni » cent dix instituteurs, six avocats, quatre médecins, et en

tout cas, deux célébrités : Mouloudji, et Jean Amrouche (professeur en Sorbonne), qui ont encore au bourg le reste de leur famille ! C'est, selon les propres dires du commandant, la dernière région de l'Algérie qui sera pacifiée. Les femmes qui savent le français –car El Felaye avait les seules écoles mixtes d'Algérie- sont, paraît-il, à la maison vêtues à l'européenne, et ne s'habillent en Kabyles que pour venir mendier la nourriture au poste. Il n'y a pas d'adultes mâles au village, ça je vous l'ai déjà dit. On voit au poste, ce triste spectacle de vieux bonshommes trachomateux : les « esclaves », qui pour avoir quelques biscuits, viennent faire de menus travaux sans autre rémunération.

J'ai, bien sûr, posé la délicate question de ce qu'il fallait faire pour reconquérir la population : les réponses ont été fort évasives. Il y a une carte à jouer : c'est celle de la femme, qui, malgré sa culture (1/4 ont le certificat d'études je vous l'ai dit), est enfermée dans un esclavage domestique. Pour ce faire, les assistantes sociales font un gros travail, mais ce n'est pas suffisant pour « rallier » le pays.

Tout ceci me désole, d'autant plus que je suis dans un pays magnifique, avec un temps doux de mai ; un petit vent nous envoie un parfum de mimosa ; la vie semble facile... ..

**Lettre du vendredi 6 mars 59 :** ... Ma journée aurait été celle d'un médecin de garnison fatigué, si à 6 heures du soir, je n'avais reçu un TEO (télégramme de compagnie) m'annonçant qu'un type de Taouirt, là où j'étais allé passer quelques jours lors de la dernière opération, avait reçu un mauvais coup de pied de mulet et se trouvait dans le coma. J'ai essayé de le faire évacuer par hélicoptère, mais il y avait tellement de vent qu'il n'a pas pu décoller. Il m'a bien fallu aller le récupérer, ce qui m'a fait faire une petite balade nocturne en pays fell. J'ai ramené le type ici, et pris la responsabilité de le garder jusqu'à demain matin, mais il me faudra quand même aller le surveiller tout à l'heure car le foie n'est pas loin des côtes cassées que j'ai brillamment crû

diagnostiquer et une hémorragie de ce côté-là, c'est plutôt désagréable.

Comme une histoire n'arrive jamais seule, je n'étais pas plutôt rentré qu'on m'amenait un brave soldat profondément ivre, qui avait passé son poing au-travers d'un carreau, et saignait fort joliment. Je me suis toujours demandé pourquoi les ivrognes avaient une si violente envie de casser des carreaux, si possible avec le poing. Il faudra un jour que je boive plus que de raison, pour essayer d'expérimenter sur moi ce genre d'impulsion. Toujours est-il qu'il m'a fallu suturer, et que je suis allé dîner à 9 heures. Comme on m'avait attendu pour le bridge, ma mauvaise habitude de coucher tardif n'est pas perdue pour cette nuit !

...

**Lettre du 7 mars 59 :** ... C'est de mon bureau, à l'infirmerie, que je vous écris. C'est le soir... J'aimerais vous faire goûter un peu la paix (oh ironie !) qui se dégage de cette petite pièce : par son ouverture, qui sera un jour une fenêtre, si l'armée offre le châssis et les carreaux, je surplombe la vallée de la Soummam : il fait doux, quelques nuages violets empêchent la monotonie d'un ciel trop bleu, c'est le midi comme je l'aimerais, si...

A 11 Heures 30, on m'a descendu de la montagne, à bras d'hommes, une vieille femme qui a fait une chute sur la tête avec plaie du cuir chevelu. Comme ce genre de plaie saigne énormément, et que ces braves gens n'avaient pas pris la précaution de faire un bandage, même élémentaire, en plus de la suture habituelle, j'ai eu à soigner un joli état de choc. Ce soir, je l'ai fait recharger sur un camion militaire, sa tension n'était pas encore au point, mais je ne pouvais pas la garder, et l'évacuer à l'hôpital, n'était pas possible dans son cas. Si elle s'en tire, je passerai pour un grand toubib, mais je suis triste quand même de n'avoir pu faire plus. Aussi, je compte encore modifier mes plans d'installation, et construire une petite salle, qui me permettra de garder sous surveillance mes malades civils. En insistant sur

l'aspect pacificateur de la chose (l'argent n'a pas d'odeur), je compte bien décider le commandant.

Demain, comme la messe est à 10 heures, avec un petit effort, j'essayerai d'y aller.

Je viens d'entendre le clairon ! Ici en haut, on fait les sonneries réglementaires ! C'est la soupe ! Ce n'est du reste, pas la même sonnerie pour les officiers que pour la troupe, ce n'est pas la même soupe non plus ! Heureusement pour nous, hélas pour eux ! ...

**Lettre du 8 mars 59 :** ... A midi, j'ai évacué un type sur Bougie, hautement suspect d'appendicite. ...

Cette après-midi, j'ai eu à m'occuper d'un brave Kabyle de Taourit (le poste que vous connaissez maintenant...) il avait eu le grand tort de se trouver entre une mitrailleuse du poste et l'arbre sur lequel était réglé un exercice de tir ! Une mauvaise balle lui avait percé les deux cuisses. Comme c'était le cousin du chef du village rallié, on pouvait difficilement faire passer ça dans un bulletin de victoire, et on a demandé à la médecine de réparer les dégâts ! Bien sûr, mon ambulance était à Bougie, et je n'ai pas réussi à le mettre dans le train, qui, par hasard, était à l'heure, et était parti depuis cinq minutes ! Sur intervention personnelle du commandant, qui heureusement ne lésine pas sur ce genre de chose, j'ai réussi à obtenir deux half-track, et à faire évacuer le blessé par la route.

Ce matin, je suis allé à la messe à Sidi Aïch. ...

**Lettre du 9 mars 59 :** ... Il devait y avoir une opération, mais elle n'a pas eu lieu. Elle a été remplacée par un orage méditerranéen phénoménal : trombes d'eau, grêle, tonnerre, rien n'y manquait ! la terre était reliée par un pont liquide à des nuages sombres comme de l'encre, qui contribuaient à donner un aspect dantesque au paysage. Aspect beaucoup moins pittoresque, le toit de l'infirmerie était une véritable passoire ce

qui a augmenté considérablement les joies de l'aménagement.  
...

On a reçu un ordre de mission pour moi : un voyage en perspective au centre d'action psychologique d'Arzew qui n'emballa pas du tout mon commandant et ne m'emballa que relativement, les agréments du voyage et du dépaysement ne compensant pas, à mon sens, les ennuis de l'instruction qu'on m'y fera. ...

**Lettre du mardi 10 mars 59 :** ... A 8 heures, je suis parti en jeep avec le commandant et l'ambulance aux fesses pour me rendre au-devant du convoi de Taouirt, où il y avait un tué et un blessé par une mine posée sur la piste. Le blessé heureusement était une invention des relais de transmission ; mais à côté d'un trou énorme sur la route, il y avait un pauvre petit gars, ou plutôt ce qu'il en restait, c'est à dire pas grand chose. J'ai ramassé les morceaux, et assisté à la fin du déminage de la piste, en cas de besoin... on a encore trouvé deux autres obus piégés. Il faut être « heureux » quand on pense aux dégâts que cela aurait pu faire.

Mais cela m'a paru relativement peu à côté de la tête que faisait à table, assis en face de moi, un nouveau sous-lieutenant, adjoint de l'officier de renseignements, qui a assisté dans la matinée à un premier interrogatoire : idées pas trop avancées et conceptualisation moyenne, mais état nerveux épouvantable. Son résumé d'impression : pendant tout ce temps-là, je n'ai pas pu garder ma « tarte » (béret basque des chasseurs) sur ma tête ! Nous n'étions pas suffisamment loin des huiles, pour que je puisse tenter de l'aider un peu. Mais c'est horrible ! Il faut absolument que j'aie vu le commandant à ce sujet ! Du reste, celui-ci m'a ouvert la porte en me demandant pourquoi, moi aussi, je faisais une drôle de tête. Mais je suis malheureux aussi parce que je sens que mon indignation est sans portée, parce que le petit sous-lieutenant s'endurcira, parce qu'un jour, à lui aussi cela lui fera du bien ! Je connais tous les arguments pour et contre. Ils s'émeuvent devant ce mur de violence et de mépris

de la dignité humaine dont on est à la fois, victime et constructeur. Mais jamais les arguments « pour » n'arriveront à arracher de moi cette vision atroce de ce type bouleversé à midi. Je préfère voir un homme réduit en bouillie par une mine, c'est plus propre et plus digne<sup>66</sup>.

Sitôt le déjeuner terminé, on m'a appelé pour une petite fille brûlée. Evacuée d'urgence, plus de 50 % de peau détruite : perdue !

Cette après-midi, j'ai dû déménager de la chambre que j'occupais dans le logis des sous-officiers... ..

Demain j'irai à Bougie, je devrai faire passer 170 radioscopies à des libérables et j'ai trois semaines pour étaler tout cela. ...

**Lettres du 12 mars 59 :** ... Que te dire de ma journée<sup>67</sup>, sinon qu'elle me rappelle inévitablement certains jours glaciaux passés sous tente dans les bonnes montagnes de l'est constantinois. Il pleut sans cesse : une grosse pluie méditerranéenne qui fait gonfler les oueds. On a dû jeter une planche sur une rigole d'évacuation d'eau, sur la route à l'entrée du poste, pour pouvoir passer. Le vent souffle par rafales, on gèle. J'ai employé cette après-midi mes infirmiers, qui faisaient le gros dos sous leur manteau, à gratter les portes de l'infirmerie avec des morceaux de verre. Ainsi nous avons pu nous réchauffer un peu.

Grosse discussion à table à midi : le communisme, le devoir, la patrie : éternel sujet, éternels arguments ! Discussion agréable quand même, parce qu'exempte de coups bas. Je crois

---

<sup>66</sup> Je devais être encore très ému quand j'ai écrit cette lettre ! Je ne suis pas sûr, avec le recul, que je dirais encore cela de la même façon. Mais le souvenir de ces deux événements m'est toujours resté. En reprenant cette lettre je me suis aperçu qu'ils s'étaient passés le même jour. J'ai dû refouler le lien existant entre eux !

<sup>67</sup> Un lecteur perspicace verra que l'on est passé du « vous » au « tu » ; tout finit par arriver ! ...

que, dans toute discussion, si apparemment les positions restent inchangées, et parfois se durcissent, il reste quand même quelque chose, un travail de réflexion se fait après, insensiblement on évolue et on s'intègre les opinions de l'autre. C'est pourquoi je ne recule jamais devant des conversations brûlantes. Il n'y a qu'un point qui me rende un peu mal à l'aide, c'est après, si j'ai été obligé de parler de mes convictions chrétiennes, quand je considère la façon dont j'y ajuste mes actes !... Que tout ceci n'est pas facile ! ...

**Lettre du 13 mars 59 :** ... Ce soir, les fellaghas se rappellent à notre bon souvenir en harcelant le poste de l'entrée de Sidi Aïch ! Cela se passe toujours de la même façon : ils tirent quelques coups sur le blockhaus d'entrée : naturellement riposte immédiate de la sentinelle et réaction en chaîne : le piquet d'alerte, puis la section du pont, puis celle de la ville, tout le monde tire... Après un quart d'heure, le silence revient et une demi-heure plus tard, arrivent les obus de mortier sur les positions qu'étaient censés occuper les fellas au début du harcèlement !

En tout cas, cela empêche les armes de se rouiller et cela entretient le moral : on n'est pas là pour rien, et cela fera des histoires à raconter plus tard, embellies, l'imagination aidant ! (Tu m'arrêteras n'est-ce pas, quand je raconterai « ma » guerre aux amis !<sup>68</sup>)

Cette après-midi, toujours pour se signaler, un fell a descendu d'une balle dans la poitrine, un gosse à Sidi Aïch. Ce n'est pas très joli.

Hier, ont été retrouvés des femmes et des gosses enlevés par des fellas, dont les journaux avaient pas mal « causé » ce sont les gens du bataillon qui les ont retrouvés. Ils n'ont du reste, pas eu beaucoup de mérite car ces gens se trouvaient sur la route

tout seuls, et faisaient des signes. Ce matin, une partie du bataillon faisait une opération. Ils ont du faire un prisonnier, car une montre et un blaireau ont circulé à la popote à midi. Demain matin, j'irai avec le commandant à Bougie, aux obsèques du type qui a sauté sur une mine. J'ai accepté d'y aller, moins pour le type à qui, évidemment, cela ne fait plus ni chaud ni froid, qu'un peu par esprit de corps. On forme quand même une espèce de famille et la mort d'un type est un peu notre deuil à tous.

Ce matin, j'ai eu une histoire qui s'est transformée en dispute, avec le commandant adjoint, au sujet de l'évacuation à l'hôpital d'un type des compagnies qui s'était coupé en passant la main au travers d'une vitre (contrairement à ce qu'il se passe dans un cas semblable, il était à jeun), il y a eu confusion dans les ordres et c'est finalement une femme kabyle en train d'avorter, qui a été évacuée à sa place ! Un fort joli sac de nœuds ! Heureusement ce soir, je me suis déjà réconcilié, mais je suis un peu vexé de m'être mis en colère ! Remarque que ce n'est peut-être pas inutile, de temps en temps, de faire voir que l'on est capable de se fâcher. On fait plus attention avant de vous jouer des tours de cochon ! ...

**Lettre du 15 mars 59 :** ... Hier matin, je suis allé à Bougie avec le commandant, à l'enterrement du gars qui a sauté sur une mine. Ma matinée s'est passée, en partie, à lutter contre la tristesse de cette cérémonie et de tout ce que l'on peut y associer quand on se trouve ainsi devant la mort, et en partie aussi, à lutter contre le mal de voiture. Le sermon du curé de service fut en dessous de tout, de même que les amortisseurs de la 203 du patron. Moi-même, je ne fus guère mieux !

Ce matin, je suis allé à la messe à Sidi-Aïch, avec les assistantes sociales et les commandants. L'officiant était le curé d'Akbou qui a été, il y a quelque temps, enlevé par les rebelles, puis libéré par les gens du 27. Il a fait, de loin, le meilleur sermon, le plus évangélique, que j'ai jamais entendu dans une église catholique !

---

<sup>68</sup> Et pourtant, voilà qui est fait !

Le soleil, après trois jours de froid, de pluie, parfois de neige (les sommets de Kabylie sont tout blancs !), a refait une timide apparition, mais pas assez pour me réchauffer vraiment. Je fais marcher un réchaud à essence, mais cette source de chaleur est à peine suffisante. ...

**Lettre du 16 mars 59 :** ... Ce matin, j'ai fait ma consultation, et j'ai trouvé les femmes kabyles particulièrement insupportables ! Les enfants aussi ! Ils ont copieusement sonorisé l'infirmerie, toute la matinée, de leurs cris perçants.

Cet après-midi, j'ai fait mon nième déménagement. J'ai été interrompu en plein milieu de « l'opération », par une femme qu'on m'a amenée parce qu'elle n'arrivait pas à accoucher toute seule, ni avec les secours de la matrone locale. Il m'a fallu l'examiner, la faire « pousser », et le travail n'avançant toujours pas, l'évacuer sur Bougie.

J'occupe, maintenant, une petite chambre qu'il me faut malheureusement partager, ce qui réduit encore la place disponible, avec un sous-lieutenant. Le fait qu'il soit strasbourgeois et sympathique, va diminuer les désagréments de cette cohabitation ! ...

Je vais encore ranger un peu et me laver, car la crasse me sort par tous les pores de la peau. L'armée aussi ! ...

**Lettre du 17 mars 59 :** ... Quand je te parle de bonne nuit de sommeil, c'est un peu prétentieux, car j'ai été visité par les punaises ! Les premières punaises de ma vie ! Je serais encore à mon ancien bataillon, j'arroserais cela ! Mais ici, on est beaucoup moins alcoolisé ! N'aie pas peur ! Je ne me laisserai pas manger comme cela. Demain, s'il y a une liaison, j'irai à Bougie voir le pharmacien militaire, et faire un grand plan de combat. Je me sens une âme de général ! Il est vrai que ces délicieuses bêtes sont coriaces ! Le DDT est inefficace ; la meilleure thérapeutique, a dit mon confrère de la vallée, qui est venu s'installer à ma place à Sidi Aïch et à qui j'ai téléphoné, est la thérapeutique par le feu.

Quand il y a des punaises, on brûle tout et on reconstruit à côté ! Pourtant les fells avaient déjà brûlé l'école avant que nous nous y installions !

À part la découverte de ces nouveaux colocataires et des cuisantes sensations qu'ils vous procurent, j'ai fait, ce matin, mon éternelle consultation AMG. Les bons Français «à part entière», se pressent à l'infirmerie bien avant mon arrivée 9 H., 9 H. 30 -il ne faut pas se fatiguer de trop bonne heure le matin !- J'ai une excellente initiation à ce qu'est la médecine de campagne en France. Il y a ceux qui viennent lorsque les dieux kabyles, vainement sollicités par le sang d'un coq sacrifié sur le ventre du gosse (et dont je retrouve la trace !), n'ont pas été favorables. Ceux qui annoncent d'entrée : « Si tu ne sais pas, fais-moi un laissez-passer pour aller voir un médecin civil ! » Et puis ce désir de piqûres : même si je dois passer pour un mauvais médecin, je refuse de céder ! J'ai eu l'occasion de constater plusieurs fois cette scène élégante : un groupe de femmes qui vient avec une seule culotte, que ces dames se repassent mutuellement avant d'entrer, pour que la décence soit respectée au cas où elles devraient avoir une piqûre !

J'ai revu ce matin la grand-mère que j'avais suturée il y a une dizaine de jours. Elle n'est pas morte, -c'est déjà un résultat-, mais elle présentait un splendide abcès à la place de la suture. Bien sûr, mon travail n'avait pas été fait dans des conditions d'hygiène idéales, mais mon pansement était remplacé par un chiffon qui avait été jadis une robe ou un foulard. Et Dieu sait ce que le guérisseur avait bien pu mettre comme pommade sur la blessure !

Heureusement, la «race» kabyle est encore sensible à la pénicilline qui refait les miracles de sa première utilisation à la libération de la France.

Devant ma consultation AMG je ressens du reste toujours ce même et indéfinissable malaise dont je t'ai parlé à Aïn Seynour, lors de mes premières armes, quoique ici, ce soit

beaucoup plus intéressant car les gens sont bien moins misérables, donc capables de réagir ! ...

On vient d'installer, dans le coin du poste, un puissant haut-parleur chargé de diffuser la bonne parole aux mécréants du village. Pour le moment, il déverse généreusement des flots de marches militaires. C'est bien difficile de te raconter tout ce que j'aimerais encore te dire au son de la «marche lorraine», ou encore de «mourir pour la Patrie» ... ! ...

**Lettre du 18 mars 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai fait mon habituelle consultation. J'ai vu un des plus écoeurants spectacles de ma carrière, un éléphantiasis : une femme qui est venue avec une jambe littéralement en décomposition. Ce serait une Européenne, il faudrait la mettre au moins deux mois au lit, sous antibiotiques, avec le pied plus haut que le corps ! Mais ici, ... quoi faire ! Je ne suis même pas sûr que couper la jambe résoudrait le problème !

Cet après-midi, comme il y avait des nuages et une fort belle visibilité, j'ai fait le tour du poste, ce que je n'avais pas encore fait jusqu'à présent, et j'ai pris quelques photos de la vallée pour te les envoyer. ...

Demain matin, j'irai sans doute à Bougie, il faut que je lutte contre mes punaises et que j'achète aussi de la mort aux rats. Il y a des souris qui mangent ma vaseline en tube. C'est quand même vicieux ces animaux-là ! ...

**Lettre du 19 mars 59 :** ... La journée peut être marquée d'une pierre noire pour le bataillon. Le petit poste de Aouirt a été enlevé cette nuit par les fellas. Il était situé dans un village « rallié » et fortifié. Une vingtaine de fusils avaient été distribués à la population. Des complices, parmi les ralliés, ont ouvert la porte des fortifications de l'enceinte, la sentinelle du poste a été tuée. Des grenades ont été lancées à l'intérieur, et quatre types, dont le sous-officier et la sentinelle, ont été tués par ces grenades ou achevés à coup de mitrailleuse.

Les trois autres militaires du contingent qui dormaient, au même endroit, ont disparu ainsi que neuf ralliés, complices ou victimes, on ne sait trop dans quelle proportion. Tout l'armement du poste, dont une mitrailleuse, a également disparu.

Inutile de te préciser que je ne suis pas allé à Bougie, mais que je suis parti avec le commandant et la colonne de secours, au petit jour, faire un travail peu intéressant de croque-mort. Mes infirmiers et moi-même, avons relevé les corps à l'endroit où ils ont été trouvés par la mort ; nettoyage, bilan des lésions pour le rapport, puis embarquement dans l'ambulance et envoi à la morgue de Bougie : un drame de plus de la pacification. Enquête délicate auprès de la douzaine de ralliés mâles restant, qui, n'étant pas de service, dormaient naturellement, du sommeil du juste, dans leurs gourbis, et n'ont rien vu et rien entendu comme il se doit ! Que faire du village ? Y remettre une section qui risque de subir le même sort, laisser les fusils aux gens restants, ce qui est peu judicieux s'ils sont complices, ou les leur retirer en les vouant ainsi à l'égorgeage s'ils sont innocents et vraiment ralliés ?

Comme un malheur n'arrive jamais seul, le petit avion de reconnaissance qui survolait l'opération montée pour tenter de récupérer les fuyards et les prisonniers (s'ils en restait encore) s'est écrasé dans la forêt : deux morts.

Ma promenade à Bougie est donc remise à demain, et je ferai un « petit » détour par la morgue et le bureau de la place pour m'occuper des obsèques. ...

**Lettre du 20 mars 59 :** ... Ma promenade à Bougie a été sans histoire. Je suis allé chez le pharmacien qui m'a donné des produits pour lutter contre mes punaises -je n'en n'ai pas trouvé d'autres depuis mardi, soyons objectif !-, et au service de la place pour m'occuper des obsèques des types du poste qui auront lieu lundi. ...

**Lettre du 22 mars 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai passé ma journée à ranger des médicaments. Je suis obligé de le faire moi-même, et en ce domaine, je suis riche. Un pharmacien de Sidi Aïch étant parti au maquis, il y a quelques années, nous avons récupéré ses remèdes (nous : le 28<sup>ème</sup> BCA, je n'y étais pas encore !). Il y a des caisses qui n'ont jamais été ouvertes jusqu'à présent. Ce n'est pas du travail absolument inutile, cela me fait réviser ma pharmacologie, et me permet d'être plus à l'aise, connaissant bien mes ressources, pour prescrire des remèdes et varier les traitements.

Hier, j'ai eu une drôle d'histoire. On m'a amené un gosse présentant une espèce d'intoxication. C'était la faute de mes remèdes, m'a-t-on dit ! De l'interrogatoire un peu poussé qui a suivi, la mère a fini par reconnaître qu'elle lui avait donné des remèdes que j'avais prescrits pour elle ! Heureusement que c'était seulement des remèdes contre la toux ! Mais pour être calmé, le gosse était calmé !

À midi, nous avons eu la visite du colonel. Comme c'était la première visite depuis notre installation ici au-dessus, la réception ne fut pas excessivement chaleureuse. Enfin, le menu était « amélioré » et c'était toujours cela ! ...

**Lettre du 23 mars 59 :** ... Ce matin je suis retourné à Bougie, à l'enterrement de nos quatre soldats. Cérémonie désagréable, comme tu peux le croire.

Cet après-midi, j'ai dû faire une évacuation d'urgence d'un type qui s'est tiré une balle dans l'avant-bras, en nettoyant son fusil. S'il ne se fait pas amputer, il aura bien de la chance !

Et puis j'ai continué à ranger ma pharmacie...pour changer ! ...

**Lettre du mardi soir 24 :** ... Ma journée a été des plus calmes. Je me suis levé tard, j'ai soigné des Kabyles jusqu'à midi. Il y en avait tant que j'ai dû recommencer cet après-midi. J'ai continué mon travail de classement de la pharmacie.

J'ai reçu, cet après-midi, une lettre concernant mon départ pour Arzew, fixé au 6 avril. Il paraît qu'à cette époque, on peut déjà se baigner. Quel dommage que je n'aime pas davantage l'eau ! Comme je te le disais hier, je passerai à Sétif et à Alger. ...

**Lettre du 25 mars 59 :** ... Petit intermède souriant ce matin. Arrive une Kabyle avec un gosse de 3-4 ans. Impossible à Monsieur d'uriner, angoisse de la mère. A peine installé sur la table, il se transforme en Mannekenpiss. C'est sur des choses comme cela qu'on assoit une réputation de médecin !

Cet après-midi, histoire significative paraît-il, le capitaine organisateur des travaux, avait besoin d'ânes pour transporter des briques. Il le fait savoir au village. Il en arrive un, tous les autres sont malades. Le capitaine fait savoir que si, dans deux heures, tous les ânes du village ne sont pas devant le poste, il envoie une volée d'obus de mortier sur le village. Une heure après, il y avait... 118 bourricots devant la porte ! On leur a peint de gros numéros sur le dos, et ils doivent revenir demain pour faire le travail. Les Kabyles ont-ils obéi par crainte, ou ont-ils été très heureux d'avoir un prétexte pour ne pas obéir aux fells qui leur auraient donné l'ordre de ne pas amener leurs bourricots ?

Dans le village où le poste a été enlevé la semaine dernière, le commandant a réussi à faire prévaloir son point de vue. Il a réuni une section plus importante et mieux protégée. Il finit de construire les fortifications, et en particulier une tour, puis il cédera complètement le poste aux autodéfenses restées fidèles. Il y avait des avis pour tout raser. Évidemment, le fait que nous ayons trois prisonniers a peut-être influé sur cette décision conservatrice. D'un autre côté, nous avons fait prisonnière la femme du type qui a trahi et la femme du type qui a dirigé la bande. C'est quand même, je crois, un argument de poids pour que la vie de nos captifs soit préservée, quoique les musulmans aient assez peu d'égards envers leurs femmes.



Je crois t'avoir déjà écrit que la situation de la femme était le côté le plus antipathique des mœurs autochtones. La femme est, comme tu le sais, cloîtrée. L'émancipation de la femme est une des cartes jouées par les Français à l'heure actuelle. Ce qui est curieux, c'est que ce sont les femmes, elles-mêmes, qui sont partiellement responsables de cet état de chose. En effet, le musulman bat sa femme, mais respecte sa mère ! C'est pourquoi la femme ne prend de l'importance que quand elle est vieille. A ce moment-là, c'est elle la maîtresse de maison, et elle cloître sa belle-fille ! Il faut dire que jusqu'au 13 mai, personne ne s'était beaucoup soucié de cela. Au contraire, on avait tout fait, aux beaux temps de la colonisation, pour maintenir cette société rétrograde et s'assurer la reconnaissance des chefs locaux, principaux bénéficiaires des mauvaises traditions de l'Islam.

Maintenant, l'émancipation de la femme est notre meilleur atout. Il y a des assistantes sociales spécialement chargées de ce problème, qui les conseillent. À l'épicerie, les femmes sont servies avant les hommes. Personnellement, je renvoie les vieilles qui viennent faire soigner leur petit-fils, j'exige que ce soit la mère qui vienne en personne.

C'est amusant de voir le commandant quand il se promène dans le poste, perpétuellement accompagné d'une nuée de petites filles tout heureuses d'être ainsi considérées !

Il faut dire aussi que les fells agissent également dans ce sens, et que les quelques femmes qui sont au maquis sont émancipées. Il n'y a, en tout cas, aucune raison pour que je n'y contribue pas ! C'est une question de dignité humaine, je crois.

Puisque je te raconte des histoires de coutumes locales, autre fait valable : la population est excessivement religieuse, ou plutôt superstitieusement religieuse. L'égorgeement est une marque d'infamie, comme la croix l'était chez les juifs. Un homme égorgé ne peut aller au paradis ! C'est pourquoi les fells le pratiquent allègrement, jouant sur cette superstition. Le musulman ne craint pas la mort, il craint de ne pas aller au paradis. D'ici à prétendre que c'est par cette crainte que les fells

tiennent le pays, que, entre se faire prendre par les Français en prenant parti contre eux, et se faire égorger par les fells en affichant des sentiments francophiles, le musulman choisit forcément le parti fell, que nous ne sommes pas assez mauvais, il n'y a qu'un pas que franchissent allègrement certains « pacificateurs »<sup>69</sup>.

Personnellement, j'ai pu constater combien le sens de la justice était développé chez les Arabes. On ne peut se faire des amis avec la politique du bâton (ou du coup de mortier !). La seule façon de se concilier les gens, est de respecter ou de développer leur dignité humaine. Il y aura des fells tant que la dignité des combattants sera plus grande que celle du rallié.

Mais, c'est là, m'aventurer dans de bien grands problèmes, bien complexes, dont on ne voit jamais qu'un aspect. Ce sont des problèmes qu'il est difficile d'exposer si on ne veut pas tomber dans les idées générales, mais qu'il faut, je crois, garder à l'esprit pour ne pas céder à la facilité, à la propagande ou au découragement dans cette diable de petite existence qui, chrétiennement parlant a un sens, même vécue au milieu des Kabyles, et loin de toi !

J'ai fait mon rapport mensuel. Ce mois-ci, instruit par l'expérience, je ne suis pas en retard, et je me sens soulagé d'un gros poids !

Je n'ai toujours pas de fenêtres. On m'a joué un tour de cochon : le fabricant me les a bien faites, mais dans le sens de la largeur plutôt que dans le sens de la hauteur ! Tout est à refaire, même délai, et l'infirmerie reste une villa courant d'air ! Mais je crois quand même, que je deviens un peu philosophe. Pourvu que ça dure ! ...

**Lettre du jeudi 26 mars 59 :** ... Ma journée a été calme. Un seul événement «intéressant ». Une demi-douzaine de types, la

---

<sup>69</sup> J'ai connu un capitaine qui, pour éviter ce dilemme à la population musulmane, disait avoir aussi pratiqué l'égorgeement de l'adversaire !

nuit dernière, ont rendu visite et «présenté leurs hommages», à une des prisonnières. La pauvre femme était assez traumatisée, elle a été emmenée à l'infirmerie dans un assez vilain état nerveux. Je l'ai soignée du mieux que j'ai pu avec l'approbation du commandant, qui n'apprécie pas du tout ce genre de chose ! Tout ce beau monde médite en prison ce soir, sur les ennuis de ces mauvaises traditions de soudards. Ce soir, avec le commandant, je suis encore passé revoir «la malade» qui bénéficie des bons effets du Largactil. Mais ce genre de «spectacle» est excessivement pénible. On n'a que trop tendance à extrapoler !

Cette histoire est également très désagréable sur le plan de la pacification. Si les fellas, qui ont nos gars prisonniers, l'apprennent, ceux-ci n'y couperont pas. Car pour le musulman, le viol est le plus grand des crimes. Il y aurait déjà eu, du reste, des histoires de cet ordre à Aouirt, avant l'attaque du poste, et cela n'y serait peut-être pas étranger. Comme cela est triste !

Je viens de lire la conférence de presse du grand Charles<sup>70</sup>. Je crois qu'en étant raisonnablement optimiste, nos petits enfants ne feront pas la guerre d'Algérie ! ...

**Lettre du dimanche 29 mars 59 :** ... Hier soir, « pot » traditionnel des officiers et sous-officiers du 28. Le 28 du mois... si tu avais oublié ! Il m'a été remis l'insigne du bataillon que tu vois au début de ma lettre. Je suis assez peu « insignomane » !... Ces hochets, ou tout du moins ces reliquats de mentalité scoute, me touchent assez peu. J'ai emprunté une feuille de papier de ce genre, et je te raconte cela parce que, comme j'ai reçu l'insigne que tu vois sur l'en-tête, un mois avant l'expiration du délai de « noviciat », si j'ose dire, de rigueur chez les Chasseurs, il y a dans cette petite manifestation, une volonté de témoignage de satisfaction de la part du commandant, qui bien sûr, me fait plaisir.

---

<sup>70</sup> Charles de Gaulle évidemment !

Ma pharmacie est enfin rangée. Je me suis attaqué au matériel de mobilisation. C'est du matériel de réserve en cas de guerre brutale, que chaque médecin refile au suivant -en en perdant chaque fois un peu à chaque déménagement- qui date de la guerre de 1940, et qui est en grande partie hors d'usage. Je vais y mettre un peu d'ordre. J'ai commencé à déménager la bibliothèque des malades de l'infirmerie que je recevrai quand j'aurai mes fenêtres.

Cet après-midi, je suis allé faire une petite promenade. En étaient, le commandant et les officiers de renseignement, plus une dizaine de soldats de protection. Une fois de plus, j'ai pu constater combien nous étions peu aimés. Pas moyen d'obtenir un renseignement pour savoir où habite une infirmière kabyle, diplômée d'état, et méchamment séquestrée par sa belle-mère, dont j'aurais aimé faire connaissance. Tout le monde a juré qu'il ne la connaissait pas. Pourtant le commandant-adjoint lui avait rendu visite. Il faudra que j'y retourne avec lui. En tout cas, si je vois un jour, à l'infirmerie, des types qui ont refusé de me renseigner, ils auront, fort poliment, la leçon que leur mensonge mérite. C'est l'islam, dit le commandant. C'est partiellement vrai, sans doute, mais il y a aussi pas mal de ressentiment et de haine, hélas !

Ce soir, c'est la grande fête au bataillon. Amirouche, l'ennemi personnel du 28<sup>ème</sup> BCA, est mort. Dans la mesure où la mort de quelqu'un peut être considérée comme bonne, c'est un événement heureux. De notre point de vue, en tout cas, c'est un homme qui a fait beaucoup de mal, commis des atrocités épouvantables, qui tenait dans la crainte toute la région. Aussi l'allégresse est générale, le vin coule et les chants montent de partout. ...

**Lettre du 31 mars 59 :** ... L'infirmerie va redéménager ! J'irai occuper la maison du directeur d'école qui va être réparée, selon mes désirs.

Cet après-midi, j'ai fait des exercices de machine à écrire en tapant une lettre pour le directeur du Service de Santé de Sétif concernant une attaque sournoise, faite à travers moi, au bataillon, parce que j'avais emporté la totalité de l'infirmerie de Sidi Aïch, comme c'était mon droit le plus absolu du reste ! Cette attaque vint des autorités civiles de Sidi Aïch, en guerre contre le bataillon. Le commandant, fort gentiment du reste, m'a conseillé, et a même rédigé les termes militaires de la lettre. ...

**Lettre du 1<sup>er</sup> avril 59 :** ... Cette nuit, il a fait un orage épouvantable, méditerranéen ; la pluie est tombée à saut et la Soummam a doublé de débit. On a dû remettre des planches sur le petit ruisseau qui traverse la route. Il a plu presque jusqu'à midi, aussi ai-je eu peu de consultants. J'ai néanmoins fait une grosse crise de mauvaise humeur cachée, car jamais je ne me fâche devant un Kabyle. J'ai vu en effet, une femme qui avait un panaris épouvantable, prenant toute la main. Elle a refusé de se faire hospitaliser et refusé de se faire anesthésier. Elle avait cela depuis un mois ! Sauf un miracle des antibiotiques à haute dose, malgré une incision chirurgicale trop superficielle et sonorisée, à croire que la prison avait changé de quartier, j'ai bien peur que cela ne se termine mal !

Et puis, j'ai vu une petite fille, gravement brûlée, et traitée à la mode kabyle, à la graisse de bouc. Et puis encore une autre, avec une plaie suppurante, soignée d'abord avec une espèce de pâte nauséabonde, pendant je ne sais combien de temps. J'explique, je ré-explique, mais rien n'y fait ! A part un troupeau de femmes qui vient chez le médecin comme les Français vont au cinéma, en s'ingéniant à faire les malades pour avoir une piqûre, je ne vois le reste de la population que lorsque les traitements locaux ont échoué.

Cet après-midi, je suis descendu au village avec le commandant en second, pour essayer de voir l'infirmerie kabyle. Elle est partie à Bougie. Mais pour avoir ce renseignement, il a fallu emmener au poste sa belle-sœur, qui bien sûr ne savait rien,

et la mettre entre les mains de l'officier de renseignement. Pauvres Kabyles, pauvres gens, menacés et rossés aussi de nuit par les fells. ...

**Lettre du 2 avril 59 :** ... Je voulais aller demain à Bougie. Pas de chance : visite du général. Changement de programme et coups de brosse à reluire ! ...

Cet après-midi, j'ai reçu un télégramme me donnant ordre du colonel, de recenser les vases de nuit du service et de passer commande pour compléter mon stock. C'est le contrecoup du 1<sup>er</sup> avril ! Hier, on avait raconté à l'officier de renseignement que dix fellaghas s'étaient ralliés dans un de nos postes de la vallée. Ce n'est qu'en sortant les récupérer, après les coups de téléphone de rigueur, qu'un sous-officier à qui il avait annoncé la bonne nouvelle l'a, malencontreusement, par un rire gras, évité de se couvrir de ridicule plus longtemps ! ...

**Lettre du 3 avril 59 :** ... Mon « coturne » vient de partir faire la guerre ! Il s'est soigneusement harnaché et à poussé la précaution jusqu'à prendre un couteau à cran d'arrêt avec une lame de 25 cm de long. Par contre, il est parti sans casque ! J'ai essayé de lui expliquer que, de nuit, dans un pays du genre de celui-ci, un casque servirait davantage à sa sécurité ; il a beaucoup plus de chance de trouver sur sa route un obstacle quelconque qui le fasse tomber sur la tête, qu'un fell, à une distance telle qu'il pourra lui plonger un couteau dans le ventre. Il n'a pas compris. Je crois qu'une fois de plus, j'ai raisonné en médecin plus qu'en militaire ! Enfin, tant pis, et puis dimanche matin, je pars à Arzew pour me faire un peu endoctriner. Il paraît que cela ne me fera pas de mal. Tu jugeras le résultat ! ...

Demain matin j'irai à Bougie, je passerai les radios des libérables. ...

Dimanche soir, je serai à Alger. ...

Lundi, je compte gagner Arzew où, peut-être, problème n° 1, j'aurai du courrier de toi. Moyennant quoi, je me sens capable

d'ingurgiter toutes les idées reçues, les contrevérités, et même les idées astucieuses, si par hasard il y en avait !

Ce matin, le général est arrivé vers les dix heures. Il a été accueilli par le commandant et plus de quatre cents enfants du village. Le commandant lui a dit à peu près : « Voilà, mon général, le travail à faire sur ces gosses, il y en a une centaine qui vont à l'école par roulement avec deux instituteurs militaires. Il y a à El Felaye et au village voisin, 1300 filles et 1100 garçons scolarisables. Si on veut faire quelque chose ici, donnez-moi des écoles et des instituteurs ! ». Le général aurait compris et a promis de venir lui-même au 1<sup>er</sup> octobre, inaugurer les nouvelles classes.

Personnellement, j'ai mis, et fais mettre à mes infirmiers, blouses blanches et tabliers, sortis exprès de la réserve, ce qui m'a permis de constater, à midi, qu'à moins d'en changer chaque jour, il est absolument inutile d'en mettre. Comme nous n'avons pas d'eau... ..

Le soir, grosse discussion à la popote, sur les méthodes de la pacification, les moyens, avec comparaison à l'appui avec la guerre d'Indochine. Il y a une certaine rancœur des militaires de voir qu'ils portent l'Algérie «à bout de bras», étant administrateurs, instituteurs, médecins, gendarmes, sans être soutenus par un sang neuf de métropole, qui pourrait profiter de la sécurité apportée par l'armée pour faire marcher le pays. C'est bien ici qu'est le problème, ou du moins, un des aspects les plus cruciaux. Personnellement, je crois que l'on devrait poser plus clairement le problème aux Français. Ce ne serait pas : « voulez-vous garder l'Algérie ? » mais « voulez-vous mettre le prix pour la garder ? ». C'est peut-être ainsi, qu'on se rendrait compte que nos ambitions dépassent nos moyens : moyens financiers et moyens moins visibles, mais aussi efficaces, plus difficiles à chiffrer : amour et dévouement. Je m'en sens très peu capable, mais étant logique envers moi-même, je n'ai guère envie de garder l'Algérie ! Et quand, par-dessus le marché, visiblement, ces gens n'ont pas envie de vous... ..

## L'INTERMEDE D'ARZEW

**Lettre du 5 avril 59 :** ... Je suis parti à Arzew aujourd'hui.  
...

Hier matin, je suis allé à Bougie. J'ai tout juste eu le temps de passer chez le coiffeur, de « radioscooper » une trentaine de libérables et l'après-midi, j'ai dû « passer », les uns après les autres, ces mêmes libérables, plus une trentaine d'autres. ...

**Lettre du 7 avril 59 :** ... Mon voyage a été le plus beau de ceux que j'ai faits jusqu'à présent en Algérie. C'est la bonne saison. La végétation est à son apogée, il y a des fleurs partout, encore un peu de neige sur les montagnes de Kabylie, des troupeaux de cigognes, un soleil chaud et non pas brûlant. ...

Je suis arrivé hier après-midi, à Alger. J'ai vu M-L. M. de Strasbourg. Je suis allé avec elle, à l'internat de l'hôpital où j'ai fait la connaissance de quelques internes, j'ai visité des salles d'opération (on venait d'amener six blessés par grenade), puis des salles de garde. J'y ai couché, et à 7 heures ce matin, je prenais le train d'Oran.

Je n'ai pas vu de patron, mais j'ai appris quelque chose d'intéressant. Les places, dans les hôpitaux militaires d'AFN, sont réservées en premier, aux internes des hôpitaux militaires, puis aux jeunes médecins militaires « appuyés », puis en troisième, aux médecins de réserve en fin de carrière. Cela explique bien des choses.

Oran est la ville la plus européenne d'Algérie. A part quelques femmes voilées, rares, qui ne montrent pas deux yeux mais un seul (souvent très expressif !), on pourrait se croire dans une ville européenne, très active, très vivante. J'y ai passé l'après-midi, de rue en rue, et de terrasse de café en terrasse de café.

J'ai retrouvé, allant à ce stage, un copain de Lyon, et j'ai déjà fait quelques connaissances. A écouter la majeure partie des

médecins (et il y en a pas mal), et en faisant la part des exagérations, il y en a pas mal de plus malheureux que moi.

Demain, nous commencerons par... ne rien faire ! Le stage réel ne commencera que jeudi ! J'ai vu la salle de cours, bourrée d'affiches, de slogans, de tracts et de petits morceaux de journaux découpés. ...

**Lettre du mercredi 8 avril 59 :** ... Ma première journée ici, a été très calme. Lever 9 heures et demie, petite promenade dans le camp.

Cet après-midi, nous sommes allés à Arzew. Les villes, au bord de la mer, manquent légèrement de pittoresque. C'est un peu Arcachon en moins bien. Je me suis déjà quelque peu lié d'amitié avec un sous-lieutenant d'aviation, et j'ai encore retrouvé une connaissance.

Demain, début du travail « sérieux » par un lever de couleurs dans la meilleure tradition, à huit heures moins le quart, hélas ! Puis le cycle des conférences commencera. ...

**Lettre du 9 avril 59 :** ... Aujourd'hui, je me suis retrouvé un petit peu étudiant. La journée a commencé par un exposé sur les buts du stage. Il n'est pas sûr que la guerre moderne, a dit le colonel-instructeur, soit la guerre atomique. Devant le danger du cataclysme universel qu'elle comporte, c'est peut-être à une forme de conflits intérieurs aux territoires, et non plus de territoire à territoire, que les hommes feront appel pour régler leurs conflits. Donc, c'est en fonction de la guerre subversive, que les militaires sont appelés à « penser » leurs efforts, d'où nécessité pour l'armée, de s'adapter à cette nouvelle forme de bataille, d'où la nécessité de former des cadres en fonction de cet impératif, d'où le stage !

Puis nous avons eu un cours d'histoire très intéressant sur l'Islam et la propagation de l'Islam jusqu'à Poitiers. Quelque chose que j'ignorais, était l'essor extraordinaire de la pensée islamique, tant dans le domaine scientifique que dans le domaine

de l'art par les Universités du Caire, de Samarcande. Cet essor s'est éteint au XIVème siècle, non seulement à cause des dissensions internes de l'empire arabe, mais parce que les penseurs de l'Islam ont, à cette époque, établi le dogme que le Coran ne pouvait plus se modifier, ce qui figea définitivement l'Islam !

Cet après-midi, nous avons eu droit à un cours sur l'appui aérien. Cours très inutile pour moi. Par contre, on a fait grâce aux médecins, d'un cours de secourisme. Ce soir discussion dirigée sur le sujet « Le malaise à l'armée », ce qui m'a rappelé quelques vaseuses discussions fédé<sup>71</sup>, tant par le vague du sujet que par le manque de rigueur intellectuelle des gens qui discutaient. Après un certain nombre de « Il n'y a qu'à... » nous sommes allés dîner après cette journée bien remplie. Demain, cela recommence, on fera même du tir. ...

**Lettre du 10 avril 59 :** ... Ce matin et cet après-midi, nous avons eu des conférences de psychologie appliquée par un colonel. ...

Cours aussi sur l'Islam et la psychologie musulmane. Ce monde est en pleine effervescence. Il date de 1378 ans. Nous sommes en 1378 après l'Hégire, ce qui correspond, du point de vue de la forme de la pensée religieuse, à celle du monde chrétien du XIVème siècle, donc au Moyen- Age ! Mais cette pensée religieuse se heurtant au monde moderne, son évolution est accélérée et ne se fait pas sans perturbation. On voit ce heurt entre le jeune arabe occidentalisé, et plus ou moins marxiste, et le vieux sage analphabète des campagnes, tout confit de Coran et d'expériences de la vie.

Ajoutez à cela, une séance de tir « instinctif » : réponse immédiate au feu de l'ennemi, une séance de cinéma sur l'Algérie, telle qu'on peut la voir sur les affiches des gares, puis

---

<sup>71</sup> Fédération des Etudiants Protestants dont j'étais membre.

une séquence sur les égorgés de Melouza<sup>72</sup> à laquelle je me suis abstenu d'assister. Pour être objectif, il aurait peut-être fallu également filmer les ratissages de Sétif de 1945<sup>73</sup> ! ...

**Lettre du Dimanche 12 avril 59 :** ... Il y a quelques instants, je suis rentré de promenade au bord de la mer.

Hier, au cours sur la « psychologie musulmane », le colonel avait parlé du musulman immobile, au soleil, pendant des heures, non pas par paresse puisque le même homme pouvait être capable d'efforts considérables lorsqu'on les lui demandait ou lorsqu'il le jugeait nécessaire, mais simplement pour mieux goûter sa vie, la chaleur du soleil, le petit souffle de vent, les bruits du gourbi voisin, le passage de la fourmi dans l'herbe, ou encore, la quiétude de savoir qu'il n'aura pas faim tout à l'heure et que ses enfants se portent bien, voire même de songer que sa femme est en train de travailler pour lui ! Eh bien, dans le « non-travail » de ce dimanche, j'ai senti un peu de cette « léthargie » musulmane ! ...

**Lettre du lundi 13 avril 59 :** ... Il y a discussion générale dans la chambre, et par-dessus le marché, un orage formidable dehors. Il est déjà 11 heures du soir, et je viens de terminer un bridge que j'ai presque gagné.

Les cours d'aujourd'hui ont été assez intéressants. On nous a parlé de l'organisation fellagha qui est, du moins théoriquement, fort bien faite, et le colonel a raconté ses

---

<sup>72</sup> A Melouza, au début de la guerre d'Algérie, plus de 100 paysans avaient été égorgés par le FLN, sans doute parce que leurs chefs de villages étaient francophiles.

<sup>73</sup> A Sétif, et aussi à Kerrata, une « émeute » avait entraîné une répression brutale des troupes françaises et aurait fait plusieurs milliers de morts. Selon des habitants de Kerrata, que j'ai eu l'occasion de rencontrer, les émeutiers n'auraient pas été, comme on l'a prétendu, des indépendantistes avant l'heure, mais des campagnards affamés par suite d'une sécheresse hors normes, ayant envahi les villes pour piller les maisons et les commerces des musulmans comme des autres !

souvenirs d'Indochine, ce qui était très vivant. On nous a expliqué le mécanisme des hiérarchies parallèles, embrigadement des individus dans la guerre et embrigadement par groupes : fiancées de combattants, enfants de combattants, etc... tous braqués sur la lutte, mais tendant à dissocier la famille, avec pratique de l'autocritique, fonctionnant à la manière des sectes avec la notion d'ennemi intérieur. ...

Cet après-midi, j'ai pris mon courage à deux mains et suis allé au champ de tir faire ce qu'on appelle du tir instinctif, c'est-à-dire, je crois te l'avoir expliqué, la réponse immédiate, sans viser à l'aide des repères de l'arme, à un ennemi surgissant brusquement. J'ai pu constater que je ne m'en sortais pas trop mal. Mais j'avais une mauvaise arme dont le percuteur s'est décroché tout seul et qui a, d'un seul coup, envoyé trois balles se perdre dans la nature. Heureusement qu'il n'y avait personne devant à ce moment-là<sup>74</sup>!

**Lettre du 14 avril 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai de nouveau digéré quelques heures de cours sur l'organisation FLN, son approvisionnement, son financement (10 milliards par an de collectes en Algérie, et autant venant des travailleurs français et des étrangers !), l'organisation des SAS et la géographie économique de l'Algérie.

J'ai pris la douche hebdomadaire, j'ai écrit à mon commandant et même au pasteur d'Oran pour connaître l'heure du culte dimanche. ...

---

<sup>74</sup> Cette « expérience » m'a beaucoup traumatisé : j'aurais pu tuer quelqu'un involontairement. Cela m'a valu une « engueulade » du responsable du champ de tir, avant qu'il ne lui arrive la même chose en voulant me montrer comment j'aurais dû m'y prendre, et qu'il soit obligé de s'excuser quelque peu. Elle m'a aussi été très instructive, car elle m'a fait mieux comprendre pourquoi il y a tellement de blessés par arme à feu, et pourquoi il faut toujours se méfier d'un homme portant une arme, même si c'est un ami !

**Lettre du 15 avril 59 :** ... Ce matin, nous avons eu 4 heures d'exposé. Deux heures sur la rébellion, le nombre de fusils ramassés par mois et l'organisation d'une Willaya. En tout cas, les fellas sont théoriquement fort bien organisés. La solution militaire du problème est objectivement possible mais nécessitera, à moins de réactions en chaînes, de longues années de combats et de souffrances. Quant à l'autre solution, ici c'est être un mauvais Français que d'en parler. Pourtant ... Nous avons eu après, un exposé très intéressant d'un commandant d'un secteur absolument pourri de Kabylie. Le genre de chez nous mais encore plus montagnoux. C'est un homme ardent et dynamique, sachant se mettre dans la peau de l'adversaire, prévoir ses réactions, avec des mesures de fermeté et une doctrine « locale » solide (classification en zones et quartiers selon l'intensité de la rébellion !). Toujours le même barème de traitement pour une zone de pacification donnée jusqu'à ce que les gens demandent de changer de zone. Changement de zone seulement si les gens donnent des preuves de leur ralliement suffisamment fortes pour les compromettre aux yeux des fellas. Moyennant quoi, il a su assainir son territoire et a eu un bilan fort intéressant. Cet exposé était très bon, car y passait, non seulement le souffle du vécu, mais celui de l'aventure. Vu sur place, ce doit être moins joli !

Cet après-midi, je me suis fait grâce d'un cours sur l'appui aérien (intérêt insuffisant pour un médecin !) et d'une démonstration de close-combat. ...

**Lettre du 16 avril 59 :** ... Les cours d'aujourd'hui m'ont laissé rêveur : l'art de la guerre psychologique. Cela tenait du cours de morale : il faut développer le sens civique, assurer la promotion des musulmans, s'appuyer sur une doctrine solide : vérité, liberté... C'est l'armée qui a fait la patrie et qui doit la maintenir, etc. ..., etc. ...

Cet après-midi, le vent soufflait tellement fort qu'il était impossible à l'aviation de voler. Aussi, la petite promenade en

hélicoptère a été remplacée par des cours sur l'Islam et le Coran. ...

**Lettre du 17 avril 59 :** ... On a encore insisté aujourd'hui, sur la guerre psychologique, sur le rôle de l'armée qui endosse toutes les responsabilités ici, en particulier l'instruction, non seulement des enfants, mais de la jeunesse de 15 à 20 ans qui est « clochardisée » selon l'expression de Germaine Tillon, qui est une des maîtres à penser de l'armée, ce qui n'est pas si mal. On multiplie actuellement des centres de formation professionnelle accélérée en fonction des besoins locaux. Cette éducation, la rénovation nationale, la pacification, sont des questions de foi ! Quel dommage que je sois aussi sceptique ! ...

**Lettre du 19 avril 59 :** ... Nous avons fait la visite « organisée » du stage dans la région de Sidi Bel Abbès. Trois cars, plus une légère protection pour la forme, car la région est « pacifiée ». C'est un peu comme de la réclame ! Je croyais la vallée de la Soummam riche, mais elle n'a pas la richesse de l'Oranie. Les six dixièmes du vignoble algérien ! Des vignes à perte de vue, du blé, des agrumes, et un immense tapis de fleurs. Des marguerites jaunes par milliers, de la taille de nos marguerites de jardin, des pensées presque domestiques, et des multitudes de coquelicots. Cette richesse du sol éclabousse tout le monde, même les Arabes, et la pacification en a été d'autant plus facilitée que la rébellion a été tardive dans la région. Nous avons déjeuné à midi dans un gros village qui avaient une mairie et des écoles qu'une ville comme Montbéliard envierait. Nous avons visité un centre de rééducation féminin, un centre d'instruction de cadres, un centre d'enfants d'âge post-scolaire, un regroupement, une SAS comme j'en connais déjà beaucoup. Bien sûr, c'était très intéressant, quoiqu'il ne faille pas généraliser nos constatations, toutes les visites de ce genre sentent un peu la visite du général au quartier ! Quelques histoires amusantes : un élève (car on a vu aussi des écoliers) a déclaré être... Gaulois !

C'est soit un humoriste, soit un petit gars qui a trop bien appris sa leçon ! Un autre nous a dit que Jeanne d'Arc avait libéré « Orléansville<sup>75</sup> » ! Comme tu vois, le folklore y était ! ...

**Lettre du 20 avril 59 :** ... Le stage s'achemine vers la fin et cela se sent. Après la phase théorique, nous sommes dans la phase d'explication des applications ! Des officiers se succèdent, j'allais dire à la barre, pour présenter leurs réalisations propres, pour faire part de leur expérience. C'est dans l'ensemble, intéressant. L'exposé de l'officier du 2<sup>ème</sup> bureau chargé de la lutte contre l'organisation politico-administrative (OPA) rebelle, avait un petit air de roman policier. Un officier SAS était émouvant par sa conviction. Il faut hélas reconnaître que le commandant qui est venu nous raconter sa plus valeureuse opération, donc qui faisait le travail le plus militaire, avait l'air d'un commandant d'opérette ! ...

Demain, si le temps s'y prête, nous assisterons sur le terrain (nous irons en hélicoptère) à la démonstration d'aviation qui avait été reportée. ...

**Lettre du 21 avril 59 :** ... Cet après-midi, nous sommes montés en camion sur un petit sommet environnant où nous avons assisté à une exhibition d'avions, du plus petit au Mistral : avions à réaction qui nous montraient chacun à leur tour, comment l'aviation était capable de réduire un « nid » rebelle. ...

**Lettre du 22 avril 59 :** ... Le stage s'est terminé par le discours patriotique attendu : mélange fort bien fait, où l'on trouvait de tout : du de Gaulle, du Georges Bidault, et parfois même des morceaux d'Évangile. Puis questionnaire sondage. De ma petite promenade d'hier, je conserve aujourd'hui un léger mal de gorge et une sensation générale de fatigue assez

désagréable. Il faut encore que je fasse mes valises. Demain départ à 5 heures et demie. Je n'aime pas ça. ...

**Lettre du 23 avril 59 :** C'est d'une petite brasserie de Sétif, entre des beloteurs impénitents et des militaires désœuvrés, que je t'écris cette lettre.

L'heure du départ a été avancée ce matin. Lever à 4 heures pour finalement décoller d'Oran à 9 heures seulement. Toujours la même histoire, on se lève tôt pour ne rien faire ! Le voyage par avion a duré à peine 2 heures. ...

Il est encore trop tôt pour dégager des conclusions du stage, mais je crois ne jamais pouvoir te les dire plus sincèrement qu'ici. Il y a sans doute, de temps en temps, des vérifications de courrier... Cela ne m'empêchera jamais, tu le sais, de te dire ce que je pense, d'autant plus qu'on ne doit pas mettre ce qu'on croit être la vérité sous le boisseau. Mais la nécessité de comprendre, et parfois de se défendre contre un interlocuteur, nécessite parfois de nuancer ses opinions, approbation comme désapprobation. C'est une question de discipline intellectuelle et peut-être aussi de caractère.

Ceci dit, l'école d'Arzew est un centre « intellectuel » de fascisme ; c'est à cela que tendent tant ses buts que ses méthodes. C'est intéressant de faire ce stage, très instructif. Dans le contexte algérien tel qu'il est, c'est avec cette méthode que l'on terminera le plus vite la guerre, à moins qu'un peu de bon sens de la part des chefs nationalistes permette de faire pencher la bascule vers la paix négociée dans le sens souhaité, je crois, par de Gaulle. Je ne suis pas sûr, du reste, qu'il faille généraliser et que le danger de fascisation de la France entière soit très grand. Si l'armée a une mentalité fasciste certaine, c'est insuffisant pour installer un régime de cette espèce. Les gens qui professent ces théories, n'ont pas assez d'assise dans le peuple. Le mouvement n'a pas de racines populaires qui seules donnent les martyrs et la force nécessaire pour l'installation du régime. Les Français qui professent ces idées n'ont pas, en métropole, le courage

---

<sup>75</sup> Son nom actuel est El-Asnam



physique pour entreprendre la lutte comme l'ont fait en Allemagne les hitlériens. Cela doit à mon sens, rester du fascisme de salon.  
...

## RETOUR A EL FLAYE

**Lettre du vendredi 24 avril 59 :** ... Depuis quelques heures, je suis de nouveau un « touriste » d' El Felaye.

Mon voyage s'est bien terminé.

Bilan très encourageant de la visite chez le lieutenant-colonel de Sétif.

Je suis parti de Sétif ce matin à 11 heures. J'ai toujours trouvé ces voyages en train, en Algérie, très pittoresques. La vitesse est très variable selon la manière dont le segment de ligne est gardé, selon le danger que ferait courir un déraillement toujours possible. Certaines courbes délicates, certains ponts, sont pris au pas ; puis le train accélère, pour ralentir cent mètres plus loin. L'heure d'arrivée est toujours imprévisible. Tout cela oblige les gens à se rapprocher les uns des autres. La phrase banale lie davantage, le contact avec l'inconnu du compartiment est tout de suite plus fort : on ne se reverra plus jamais, mais on se parle comme si on se connaissait depuis longtemps, on se serre la main et on s'en va.

A Béni Mançour, il y a changement de train : plus de 2 heures d'arrêt. Comment ne pas aller « prendre quelque chose » avec ces nouveaux amis ! Le patron de la buvette est tout ému et nous prend à témoins : avant-hier, un homme est entré avec un panier. Au départ : « Monsieur, vous oubliez votre sac ! » vagues excuses, le type sort, quelques minutes après : détonation ! On ne retrouve plus que quelques débris du sac ! A ce moment, on sent que si un Musulman poussait la porte avec un panier à la main, le patron ferait une syncope ! Un joyeux plaisantin prétend qu'après une histoire semblable, on paye à boire ! Gravement le patron s'exécute, et j'ingurgite un deuxième Vichy ! ...

... Et me voici rentré sous la pluie. ...

**Lettre du samedi 25 avril 59 :** ... J'ai été très vite « remis dans le bain ». Aujourd'hui, à 8 heures du matin, je me faisais tirer du lit. Un petit gars de Tibane, le village au-dessus de El Felaye, avait accidentellement, dans une chambre du poste, envoyé une rafale à un copain. Pluie et vent : évacuation par hélicoptère impossible. J'ai eu bien du mal à aller chercher le blessé. Nous avons crevé. Je l'ai accompagné à Bougie et il est mort pendant que nous lui faisons la radiographie. ...

**Lettre du dimanche 26 avril 59 :** ... Je me suis levé à... 11 heures, de mauvaise humeur, et j'ai à peine eu le temps de me préparer pour aller déjeuner chez le capitaine de la compagnie de commandement qui avait invité tous les officiers à venir déjeuner chez lui. Beaucoup de bonne volonté de sa part et un repas soigné. ...

Le confrère qui me remplaçait est encore là, et restera encore demain, je pense. Il travaille normalement à l'infirmerie de garnison de Bougie, et s'y ennue tellement, qu'il préfère rester avec nous. Pourtant on peut difficilement être plus enfermé que nous... ...

**Lettre du 27 avril 59 :** ... Ce matin, j'ai repris contact avec mes Kabyles. ... J'ai en particulier revu la femme qui avait le volumineux panaris. Il s'est produit une amputation spontanée de sa phalange détruite, et son doigt, légèrement raccourci, est raide, et à peu près cicatrisé. C'est extraordinaire ! Mon infirmier principal conserve la phalange en souvenir ! La petite fille grièvement brûlée vit toujours, elle lutte courageusement contre l'infection. Enfin, pour ma petite satisfaction personnelle, j'ai constaté que les gens avaient l'air heureux que je sois rentré ! ...

**Lettre du 28 avril 59 :** ... A midi, nous avons eu la visite du colonel et d'un civil ingénieur-conseil, chargé par le patronat

français d'une enquête sur la rentabilité d'un investissement dans la région et dans le reste de l'Algérie. Il a beaucoup écouté et peu parlé. Le commandant a essayé de lui expliquer que le problème était moins de savoir si les investissements étaient rentables, que de savoir comment le patronat russe, qui serait sur les rangs, s'y prendrait pour résoudre le problème économique algérien, et faire de même sans souci à court terme de rentabilité : l'Algérie, bastion du monde libre contre le communisme (refrain connu et rideau) ! ...

Cet après-midi, j'ai commencé l'inventaire des substances toxiques de l'infirmerie et compté et recompté mes ampoules de morphine, de dolosal, etc. ... J'en ai oublié l'apéritif de tradition du 28 ! Il faut dire aussi que j'ai été distrait par trois « poivrots » du bataillon, qui jouaient sans s'en rendre compte des scènes d'ivrognes dignes de Laurel et Hardy, sous mes fenêtres. Parmi eux, j'ai malheureusement reconnu un de mes « clients », qui, la mine défaite, m'avait suffisamment attendri quelques heures auparavant, pour me faire lui donner un billet d'hôpital pour Bougie. Je n'ai rien contre les ivrognes, surtout s'ils sont drôles -quand je suis obligé de les recoudre c'est autre chose !-, mais comme les gens malades n'éprouvent, en général, pas le besoin de s'enivrer, je renverrai, demain, le « monsieur » dans sa compagnie avec la mention : consultation non motivée, ce qui à l'armée, expose à quelques ennuis. Peut-être l'alcool le guérira-t-il tout à fait, ou encore, sa consultation de demain sera motivée !

Ce soir, nous avons eu une projection de diapositives de l'assistante sociale rurale, attachée au bataillon voisin, posté de l'autre côté de la Soummam qui est en visite au bataillon chez sa consœur... Il y avait des types de Kabyles saisissants : petites filles aux robes imprimées multicolores, vieilles femmes en train de faire des tapis. Photos de coutumes et de traditions. Malheureusement, dans notre coin, c'est impossible. Il n'y a pas de « contact », pas de confiance, pas d'amour. Les gens ne sont naturels que chez moi à l'infirmerie, pour autant qu'un malade

puisse être naturel. Mais le masque de la souffrance n'est guère plus beau que celui de la haine, même rentrée ; et cela se voit déjà chez les enfants ! L'infirmier de Taourirt, notre « mauvais poste », est descendu cet après-midi à l'infirmerie. Il me racontait des histoires d'embuscades où il voyait les gosses aller chercher les fells après le départ de la troupe, et les fells, une fois repérés, se mettre à l'abri derrière eux. Ce fait s'étant reproduit plusieurs fois, actuellement, les chasseurs tirent quand même. Que cette guerre est atroce, on en arrive toujours là. ...

**Lettre du 29 avril 59 :** ... J'ai envoyé au développement ma dernière pellicule de photos en couleurs. Je l'ai terminée cet après-midi, à la fête des enfants des écoles donnée en l'honneur d'un des deux instituteurs libérable, fête à laquelle j'étais invité ... j'ai beaucoup joui du programme de récitations et de chants des enfants, hautement évocateur de souvenirs, et auquel s'ajoutait un involontaire effet cocasse dû à la prononciation très particulière des petits Kabyles. Le commandant y est même allé de son petit discours, où il était question de néant et de progression. Écoute avec le respect qui se doit à ce qui est incompréhensible sûrement, et dangereux peut-être ! ...

**Lettre du 30 avril 59 :** ... Ce soir, je suis parti alors que la fête continue : c'était en effet l'anniversaire de Camerone. Camerone est une petite ville du Mexique où un certain nombre de légionnaires se sont fait tuer jusqu'au dernier, par les Mexicains, il doit bien y avoir cent ans de cela. Moyennant quoi, tous les ans, à la même heure, on ne doit pas trouver un seul légionnaire qui ne soit ivre, et les chasseurs, sachant à l'occasion reconnaître l'héroïsme chez les autres, et parfois même l'arroser, ne sont pas loin de prendre le même chemin ! Les marches de la légion, jouées au maximum de l'électrophone, et avec les « réconfortants » offerts par les ex-légionnaires du bataillon, il y a tout ce qu'il faut pour passer une « bonne » soirée ! ...

...Une compagnie du bataillon s'est fait « accrocher » par deux « compagnies » au moins de fellaghas. Je mets compagnie entre guillemets, car chez eux c'est à peu près 200 types, et si on déduit l'exagération involontaire de celui qui reçoit les tirs de mitrailleuses, cela a dû faire à peu près 150. Bien sûr, tout le bataillon est arrivé à la rescousse, sauf la compagnie de commandement, mais malgré un « arrosage » soigné de l'aviation et de l'artillerie, les fellas sont sortis du bouclage, et se sont volatilisés, laissant un mort sur le terrain. J'ai bien failli avoir à intervenir : un chasseur a eu son ceinturon sectionné par une balle. Heureusement, tout s'est bien passé ; bien sûr, nous ne serons pas dans le journal pour exploit héroïque, mais nous aurons aussi évité de donner aux générations montantes l'occasion de boire à notre santé, si l'on peut dire !

Enfin, n'ayant pas eu l'occasion d'être un héros, je me suis limité aux plus modestes joies de l'infirmerie. J'ai refait le pansement de ma petite brûlée qui ne veut absolument pas mourir ! C'était tellement horrible, que je travaillais avec l'abominable désir de lui donner une balle dans la tête pour en terminer vite et sans souffrance ! Dans ce genre de soins, sur un enfant qui hurle, il y a là un aspect désagréable de la médecine.

...

**Lettre du vendredi 1<sup>er</sup> mai 59 :** ... Consultations militaire et civile : trois heures bien vite passées. J'ai déballé et inventorié de nouvelles caisses de médicaments cet après-midi. J'ai fait quelques réserves ; je suis à peu près riche ! Mais les magasins de l'Assistance Médicale sont, paraît-t-il, en déficit de 4 milliards. Il faut prévoir les vaches maigres ! Bien sûr de bons esprits diront que c'est à cause de thésauriseurs de mon genre que nous allons à la faillite, mais tant pis, les Kabyles seront soignés et je suis égoïste pour eux !

A 6 heures, nous étions invités chez L'ASSRA (Assistante Sociale Rurale Algérienne) préposée à l'évolution des femmes

musulmanes, une par bataillon, qui inaugurerait ses nouveaux appartements. ...

**Lettre du 3 mai 59 :** ... Le dimanche, par sa monotonie particulière, rompt toujours un peu avec celle des autres jours ! ...

Hier, je suis allé à Bougie. J'y ai passé sept radios de libérables. J'ai aussi appris, que pour s'être trop plu à El Felaye, et pour ne pas avoir averti de son retour, mon ex-remplaçant avait commencé par ramasser dix jours d'arrêt de rigueur, très théoriques il est vrai, puisqu'on l'a immédiatement envoyé remplacer un autre médecin dans un autre coin.

Mon projet de permission prend forme ...

Aujourd'hui, j'avais invité à déjeuner le confrère remplaçant le médecin de Sidi Aïch, qui est en permission. C'est un garçon de Belfort, cousin d'un cousin de cousin... Nous avons goûté ensemble cet après-midi les émotions de la finale de la coupe de France de football -Le Havre contre Sochaux- à la radio. Notre tripe régionaliste et cocardière a souffert avec Sochaux. Enfin, le match nul m'a évité d'offrir le digestif au mess prévu en cas de victoire<sup>76</sup> ! ...

**Lettre du 4 mai 59 :** ... Cet après-midi, j'ai occupé une bonne partie de mon temps à rédiger, selon les formes, une demande de permission. Le commandant m'avait même aidé, mais l'adjudant-chef de bataillon, en brave sous-officier consciencieux, a recherché la dernière note de service, de laquelle il ressort que pour les militaires de réserviste en Afrique du Nord, le temps pour les permissions est de 16 jours et non pas de 21 comme je le supposais... Inutile de te dire que j'étais d'une humeur que je n'aimerais pas te voir partager !... Le problème est toujours le même : soit jouer le jeu honnêtement, même s'il est

---

<sup>76</sup> 15 jours après, le match a été rejoué... et perdu par Sochaux ! Toujours pas de digestif !

déplaisant, soit tricher, ce qui pour un médecin est toujours possible et parfois bien tentant<sup>77</sup>. J'irai me renseigner davantage à Sétif, dès demain ! ...

**Lettre du 5 mai 59 :** ... Ce soir, je t'écris très inconfortablement installé dans une chambre de médecin-aspirant de l'infirmerie de garnison de Bougie. Demain, je partirai pour Sétif en convoi, pour voir si mon brave colonel aura bien voulu se souvenir de moi...

Question date de permission, j'en ai parlé ce soir avec d'autres médecins aspirants : l'histoire des 16 jours est hélas confirmée. Mais en voici encore une meilleure : les permissions du corps de santé militaire, sont soumises à la règle des 5% c'est à dire qu'il ne peut y avoir en permission plus de 5% de l'effectif médical, et les mois d'été sont en priorité réservés aux médecins d'active ! Ce n'est donc pas sûr du tout que je puisse partir en juin. Evidemment, je parlerai de tout cela demain aussi.

Bien entendu, nous avons discuté de la « pacification », des militaires d'active, des choses qu'on ne dit pas dans les journaux mais qu'on voit dans les hôpitaux, (proportion des pertes en particulier), et nous avons fait ce que l'on appelle ici du mauvais esprit : hélas quoi faire d'autre ! ...

**Lettre de Sétif du mercredi 6 mai 59 :** ... J'ai vu mon colonel : en ce qui concerne ma permission, j'aurai probablement 3 semaines. J'ai téléphoné à Constantine, et là on est d'accord. ... N'oublions pas qu'une permission est une faveur, jamais un droit. ...

D'autre part, il m'a confirmé que le directeur du Service de Santé de Constantine relevait ses médecins à six mois d'AFN. Ce qui irait encore dans le sens de nos espoirs.

Enfin je suis proposé pour le grade de sous-lieutenant et si ma feuille de proposition ne se perd pas en chemin, cela pourrait, dans quelques mois, améliorer ma situation financière.

Donc, comme tu peux le constater, la situation est meilleure que je ne le pensais. Et le « balancier » est reparti en sens inverse. C'est toujours le principe de la douche écossaise ! Prenons courage, il paraît que cela affermit le caractère ! ...

De mon voyage, Bougie-Sétif, je garde un souvenir enchanteur. Nous avons traversé les gorges de Kerrata, qui sont absolument de toute beauté ; puis la vallée s'élargit et n'est plus qu'un luxuriant parterre de fleurs. Et non seulement le sol et les genêts sont fleuris, mais les arbres aussi. Réellement l'Algérie à cette époque est splendide. Je ne sais si c'est ma « réclusion » à El Felaye qui me fait trouver les paysages plus beaux, ou si c'est simplement parce que j'aimerais te les faire admirer ! Demain, je reprendrai le convoi de Bougie. ...

**Lettre du 7 mai 59 :** ... Ce matin nous sommes partis de Sétif vers 10 heures. Le soleil était à la verticale lorsque nous avons traversé les gorges de Kerrata, ce qui m'a donné un bien meilleur éclairage pour mitrailler (photographiquement parlant) le paysage ! Ces gorges sont réputées pour leurs colonies de singes. Malheureusement ils se sauvent au passage des voitures ; mais comme j'étais en tête du convoi, j'ai pu en voir quelques uns. ...

Cet après-midi, (nous étions arrivés à Bougie aux alentours d'une heure) je suis allé me baigner : premier bain de mer depuis deux ans ! Ce n'était pas trop désagréable !

Ce soir nous avons fait un pique-nique sous les orangers, en bordure du champ d'aviation. ...

Le « tout-Bougie » militaire est en émoi, il y a grand-bal au cercle des officiers. Quoique invité, je n'ai pas eu grand mal à refuser de m'y rendre. ...

---

<sup>77</sup> Cela aurait été par exemple, une fois en France, de simuler une maladie pour prolonger la permission.

**Lettre du 8 mai 59 :** ... J'ai bien failli manquer le convoi ce matin. ...

Sitôt rentré, j'ai été occupé par un cas délicat d'un malade, qui au bout de trois jours, ne se relève pas d'une prétendue insolation. J'ai peur qu'il y ait typhoïde sous roche, ce qui me vaudra, si ce diagnostic se confirme, quelques ennuis avec le service des épidémies. J'ai résolu le problème par l'évacuation sur l'hôpital, mais ma curiosité n'est pas assouvie !

Je n'ai pas encore parlé permission au commandant, qui est d'une humeur exécrationnelle. Je ne sais si c'est la faute de la revue dite de la victoire qu'il a faite à Sidi Aïch sous la pluie ; ce n'est guère le moment de lui parler de cela. ...

**Lettre du dimanche 10 mai 59 :** ... Ce matin je suis allé faire une visite à la compagnie qui est en poste sur la gare Takrist à 5 Km en amont de Sidi Aïch. Je me suis glissé dans une inspection du sous-préfet, du colonel et du commandant, histoire de prendre un peu la « température sanitaire » du poste. Comme enfin il daigne ne plus pleuvoir, la balade fut charmante. ...

Ce soir, j'ai été rendre visite à mon commandant, discuter de problèmes plus ou moins drôles, en outre du triste cas d'un sous-lieutenant de réserve que j'avais envoyé à Constantine pour traiter des troubles intestinaux, et qui a été évacué sanitaire en France et hospitalisé en psychiatrie à Lyon. J'ai aussi parlé de ma permission. Si le Service de Santé m'accorde trois semaines, il n'y mettra pas d'obstacle. Je vais la rédiger pour ce temps-là et lui faire remonter la voie hiérarchique. ...

**Lettre du 11 mai 59 :** ... Je me sens un peu bousculé car il est 2 heures de l'après-midi et je veux profiter de la venue d'un capitaine de compagnie pour remonter avec lui à son poste dans la montagne, à quelques kilomètres d'ici et y passer deux ou trois jours. Je prends 20 minutes pour t'écrire, 5 minutes pour envoyer une lettre à mes parents annonçant qu'ils n'auront pas de lettre pendant trois jours (pareil pour toi et pour moi, hélas !) et un quart

d'heure pour rédiger et faire signer par le commandant la fameuse demande de permission. ...

**Lettre du 13 mai 59 :** ... Je suis rentré ce matin au bataillon. Départ du poste dit du Vieux Marché à 6 heures : 6 km de route à 2 à l'heure ! La route était coupée en trois endroits et il y avait deux barrages. J'ai eu beaucoup de plaisir la-haut. J'aimerais pouvoir partager avec toi cette atmosphère si spéciale de ces petits postes de montagne. On vit au contact des fellas : c'est une espèce de guérilla, avec sa part de farces, de drames. Le type qu'on attend dans un coin et qui se fait descendre, l'inscription sur la porte du poste, le bourricot récupéré, et ces gens trop renfermés sur eux-mêmes, vivant trop les uns sur les autres, qui s'habillent un peu le corps et l'esprit quand ils reçoivent une visite. Toujours la même consultation médicale : il n'y a que les visages qui diffèrent et si peu ! J'ai récupéré une pince de dentiste, fauchée aux fellas, ce qui va me permettre de temps en temps de m'exercer à un art jusqu'à présent inconnu de moi. Je te parlerai de mes essais en temps opportun.

Ici, aujourd'hui, c'était jour de fête. Visite du sous-préfet et du colonel ; les enfants des écoles, joliment habillés, discours, lever de drapeau, toute une partie traditionnelle et de parade pour se souvenir des glorieux combattants du forum d'Alger, puis l'apéritif au foyer. À peine arrivé, je me suis fait demander à l'infirmerie pour la consultation qui a quand même eu lieu, ce qui m'a évité la gymnastique des garde-à-vous, salut militaire, et action psychologique qui ne me semble guère mériter ce nom. Je suis juste apparu « au pot », et encore, parce qu'on est venu me chercher. ...

Demain, lever à 5 heures trente, je pars en opération pour la journée avec mon ambulance. Les opérations, ici, n'ont pas du tout le côté épique et l'aspect « jour de fête » du 2/60. Elles n'en n'ont pas le risque non plus. Je vais probablement accompagner un brave colonel ... en cas de besoin ! ...

**Lettre du 14 mai 59 :** ... Mon opération s'est faite au poste de Taourirt (celui dont je t'ai déjà parlé qui est posé, tel un château fort, sur un piton de la montagne kabyle). C'est là que s'est installé le commandant. En effet, au bataillon, il n'y a pas assez de monde pour que l'on puisse se permettre d'affecter une compagnie pour la sécurité des officiers supérieurs, si l'envie leur prenait de se promener dans la nature ! Aussi, par voie de conséquence, je me suis seulement promené dans le village, j'ai fait la consultation de médecine gratuite à la place de l'infirmier du poste, j'ai distribué généreusement des morceaux de chwing-gum à la valeureuse population enfantine, ne reculant devant aucun procédé démagogique pour assurer ma réputation et la grandeur de la France ! Je me suis fait aussi inviter à prendre bon nombre de cafés et de galettes à la semoule chez les Kabyles du coin, et à la fin du repas pris à midi à la popote avec les sous-officiers, je n'ignorais plus aucune maladie survenue à ces messieurs au cours de leur vie !

Cet après-midi, après une sieste destinée à supprimer les effets d'un lever trop matinal et d'un repas fortement alcoolisé, je suis allé prodiguer mes bons soins au chef de l'autodéfense d'un village voisin du poste (et qui jusqu'à présent n'a pas trahi). Le pauvre garçon se meurt d'une tuberculose généralisée, et les remèdes, que je lui ferai parachuter par avion demain, n'y feront hélas pas grand chose. Le monde est bien petit. Il a été, il y a quelques années, ouvrier dans l'équipe de notre cousin Roger Pétrequin à Sochaux !

Le bataillon est rentré à 5 heures du soir, après avoir récupéré sur le terrain des piles électriques, qui ont, selon toute probabilité, été perdues par les parachutistes lors de leur dernière expédition ! Comme il n'y avait qu'une seule route pour monter à Taourirt, absolument dégagée d'un bout à l'autre, dans la mesure où il y avait des fells sur les crêtes environnantes, il n'y a eu aucun candidat au suicide ou à la « paix des braves<sup>78</sup> ».

Le reste de la journée a été consacré à la laborieuse rédaction d'une lettre au père du sous-lieutenant rapatrié en France avec une camisole de force. ...

**Lettre du 15 mai 59 :** ... Ce soir, on a reçu deux nouveaux sous-lieutenants. Inévitable changement de grade ! Je jouais un lieutenant de réserve rappelé et je n'ai pas eu grande peine à faire le type profondément dégoûté. ...

Aujourd'hui, j'ai arraché ma première dent ! Il ne me manquait que le roulement de tambour pour être un vrai charlatan ! Cet après-midi, j'ai fait ma commande trimestrielle de médicaments. ...

**Lettre du 17 mai 59 :** ... Ce matin, j'ai repassé ma tenue d'été que j'ai portée à midi pour la première fois ! ...

Cet après-midi, j'ai terminé la lettre au père du sous-lieutenant interné, et soigné deux chasseurs alpins qui ont trop exposé leur anatomie à un soleil qui devient de plus en plus chaud. ...

**P.S. :** J'ai, par politesse, montré au commandant la lettre dont je te parlais plus haut. Il a eu la gentillesse de corriger les fautes d'orthographe. Il y en avait une bonne vingtaine dont une dizaine de participes passés. Aussi quand tu auras tendance à penser que passer l'agrégation est trop difficile pour toi, songe à ton pauvre fiancé qui ne serait plus capable de réussir le brevet !

...

**Lettre du 19 mai 59 :** ... <sup>79</sup>

---

<sup>78</sup> Formule d'un célèbre discours du Général de Gaulle qui la proposait à l'ennemi et qui a fait fortune depuis et dans bien d'autres circonstances.

<sup>79</sup> Lettre consacrée entièrement à soutenir le moral d'Edith pour son concours d'agrégation. A mon co-tourne à qui je faisais part des difficultés que j'avais à lui exprimer tout cela, j'ai obtenu cette réponse : « Dis-lui que, même si elle se fait coller, tu l'aimeras quand même ! »

**P.S. :** Une nouvelle qui mérite quand même d'être signalée : les fells ont relâché les deux petits gars européens du bataillon faits prisonniers dans l'affaire du poste de Aouirt. On parle de plus en plus de paix, on parle aussi de plus en plus, hélas, d'un service militaire de trente mois. ...

**Lettre du jeudi 20 mai 59 :** ... Des trombes d'eaux ont nettoyé le pays qui en avait bien besoin. La grêle et le tonnerre en étaient. J'ai profité du répit que me donnaient les éléments pour faire de l'instruction à mes infirmiers. C'est une tâche fort ardue... Heureusement qu'on a ici les travaux pratiques à l'appui, sinon les deux nouveaux que je dois former et envoyer en compagnie, dans 15 jours, seraient bien démunis ! ...

Ce soir, l'électricité, qui avait été coupée du fait de l'orage, est revenue, et nous avons passé les photographies du Maroc que le curé avait faites. Il y a là-bas réellement un style, une unité, un caractère que l'on ne trouve pas ici. Naturellement, les officiers en profitent pour tirer de la non-existence d'un art et d'un type spécifiquement algérien des raisons de nier la nation algérienne. Évidemment, elle n'existait pas dans le passé, et c'est nous qui l'avons faite ! Je crois, du reste, qu'on est très fort en France pour faire l'unité des autres<sup>80</sup> : voir l'Italie et l'Allemagne au siècle dernier ! Cela nous est toujours retombé sur le nez ! Mais en ce qui concerne l'Algérie, une idée pour laquelle seraient déjà mortes 400 000 personnes, est une idée bien difficile à détruire ! ...

**Lettre du 21 mai 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai vécu ma première journée réellement « africaine ». Il soufflait un vent de sable brûlant, venu de je ne sais où, des profondeurs des terres. La vallée de la Soummam était recouverte d'une sorte de nuage ocre qui par moment remontait jusqu'à nous. C'était absolument

étouffant. On avait un peu l'impression de suer de la gélatine et si on se passait la main sur la peau, cela faisait de petits grumeaux noirs, comme chez les enfants très sales. Le tout s'est résolu sur le soir par un petit orage ridicule, mais qui laisse une merveilleuse impression de fraîcheur. ...

Demain, je compte téléphoner à Sétif pour savoir où en est ma permission. Il suffit qu'un petit secrétaire l'oublie dans un dossier pour que tous nos projets s'effondrent. Le courrier militaire important, il est bon d'en suivre la trace !

J'ai naturellement fait ma consultation. Si la variété des cas ne s'accroît plus guère, par contre la clientèle augmente. Il est vrai que pour les femmes, cloîtrées comme elles le sont dans ce doux pays, la visite au Toubib est la seule chose que leurs braves époux permettent et qui ne passe pas pour de la collaboration. ...

**Lettre du 22 mai 59 :** ... Ce soir un vent de révolte souffle sur le bataillon : le facteur n'est pas encore passé aujourd'hui. Si demain il ne vient pas, c'est nous qui demanderons « la paix des braves ». ...

Ce matin j'ai téléphoné à Sétif pour demander des nouvelles de ma permission. Elle est en voie d'être signée par le colonel et de partir pour Constantine pour la bénédiction finale. Dans trois jours, je retéléphonerai. Ah ! l'armée, ma chérie, est une école de patience ! Pour le moment j'obtiendrais de bien mauvaises notes en cette matière.

J'essaye aussi d'occuper mon temps en lisant le Monde. La page nord-africaine retient toujours toute mon attention et augmente mon irritation contre tous ces imbéciles qui ne sont pas capables de finir cette guerre idiote. ...

Demain je comptais faire un tour à Bougie : des courses, des achats à la pharmacie de l'armée, un petit bain de mer, et surtout la récupération de mon courrier quelques heures plus tôt à la poste. Mais c'est impossible, mon confrère de la vallée a eu la même idée avant moi, et il faut bien qu'il reste un médecin dans

---

<sup>80</sup> Où, pour le moins, y contribuer !

le secteur. Le beau temps commence à revenir, pas encore le chaud, heureusement. Aussi les états-majors se sentent de nouveau atteints d'une poussée « d'opérationnite » et il est probable qu'un de ces jours, je parte faire un petit tour dans la nature ! ...

Aujourd'hui, je n'ai pas eu un seul consultant civil. Il est fort probable que des fells sont passés au village menacer les gens qui montaient au poste. C'est beau la guerre psychologique ! Cela risque d'entraîner un ordre de venir quand même en guise de représailles ! Ces gens vivent entre deux systèmes qui essaient de les séduire et de leur faire peur en même temps. Hélas, jusqu'à maintenant, le nôtre est le plus inefficace ! ...

**P.S. :** Dernière heure après le bridge du dîner : l'absence de consultant est effectivement un coup des fells. Comme les femmes ne sont pas venues non plus à l'ouvrage, les représailles consistent en la convocation des 128 bourricots du village et de leurs propriétaires, pour aller chercher du sable toute la matinée de demain. Avec des vengeances de cet ordre, on passerait presque de bonnes journées ! ...

**Lettre du samedi 23 mai 59 :** ... Aujourd'hui ma consultation a repris normalement. Autre signe du passage des fells dans la région : le train de marchandises a sauté ce matin à l'entrée de Sidi Aïch et le train de voyageurs a fait de même dans la région d'Akbou. Les trains qui sautent, c'est un peu comme les attaques de la diligence à la belle époque du Far-West : on n'y fait même plus attention !

Si demain la messe n'est pas trop tôt, je m'y rendrai. Il y aura peut-être une liaison avec Bougie et dans ce cas, j'aurai peut-être une lettre ! ...

**Lettre du 25 mai 59 :** ... Mon dimanche a été fort insignifiant. Je suis allé à la messe, puisqu'elle avait lieu à l'heure chrétienne de 11 heures. Comme toujours, je m'en sors édifié, et

encore plus protestant<sup>81</sup> ! À midi au mess, il y avait des invités civils de Bougie, en particulier deux jeunes demoiselles pubertaires et bêtes ; manque de chance : j'ai eu comme voisine la plus stupide ! Puis, nous avons fait une partie de boules : sous-lieutenants contre commandants, et nous avons prouvé la supériorité des jeunes générations ! ...

Aujourd'hui, rien à signaler d'autre sinon que j'ai eu à soigner de nouveau un petit gosse qui est tombé la figure la première dans une bassine d'eau bouillante. C'est absolument horrible à soigner ; malgré les piqûres de morphine, l'enfant poussait des hurlements absolument épuisants pour lui et pour nous. Affreux ! Moi qui étais content d'en avoir à peu près terminé avec la petite fille !

Toujours pas de nouvelle de ma permission. ...

**Lettre du mardi 26 mai 59 :** ... Ma journée a été sans grand intérêt. Je ne sais toujours pas pourquoi le commandant n'a pas voulu que j'aille à Bougie demain. Il fait toujours mauvais temps, et je ne crois pourtant pas qu'il y ait des opérations dans l'air. J'ai fait ma consultation, toujours très populeuse et largement sonorisée. Le circonciseur de la vallée ayant fait le tour du village, j'ai un appréciable et désagréable surcroît de travail ; les petits garçons appréciant très médiocrement la qualité de mes soins et les pansements sur ces endroits sensibles, semblent s'entraîner pour le concours du cri le plus perçant : c'est pire que chez l'officier de renseignements !

Je continue à « instruire » mes infirmiers et à jouer aux boules. Mais dans toutes ces nobles occupations, mon esprit est ailleurs. ...

**Lettre du mercredi soir 27 :** ... Aujourd'hui, le meilleur s'est mélangé au pire ! J'ai eu ma permission accordée, on m'a téléphoné cela de Sétif, une heure après un coup de téléphone

---

<sup>81</sup> Vive nous !



de moi auquel on avait répondu de façon fort évasive. J'ai 20 jours à partir du 6 juin, et je prendrai l'avion le 5 pour Mulhouse. ...

Il y a eu aussi un coup dur pour la bataillon. L'avion de chasse, attaché presque en permanence à nos opérations, s'est écrasé et le pilote, qui était un ami des officiers, s'est tué. Le tout à 5 km de El Felaye dans l'Akfadou. Cela a interrompu une brillante opération de fouilles du village (c'est pour cela que je n'ai pas pu aller à Bougie) et il a fallu aller récupérer les morceaux. Ils étaient bien petits, hélas !

Et puis ce soir, après le dîner, avant que nous fassions notre bridge, on a dû assister à la projection, pour la troisième fois, des photos du 13 mai au bataillon ! Je me demande ce que ces messieurs peuvent trouver de beau à se contempler au garde-à-vous, en train de faire le salut militaire ! Tout le monde sait bien qu'il n'y a pas que les chiens qui peuvent lever la patte ! ...

**Lettre du 28 mai 59 :** ... Ce matin, je suis donc allé à Bougie comme prévu. Ma place d'avion est bien retenue. Je suis aussi allé chercher du linge. ...

Ensuite, je suis allé chez le coiffeur qui, bien entendu, m'a fort mal coupé les cheveux. Puis j'ai terminé par un petit quart d'heure de bain de mer. ...

Et nous sommes rentrés à midi, par une chaleur torride. Les prés et les montagnes commencent, du reste, à prendre une teinte jaunâtre assez prononcée !

Cet après-midi, j'ai soigné mon petit brûlé de la face, ce qui a de nouveau pu laisser croire aux gens du village que nous nous livrions à des méthodes d'investigation généralement réprouvées par les milieux dits de gauche. Je crois qu'il sauvera ses yeux, mais il revient de loin. ...

**Lettre du 29 mai 59 :** ... Cet après-midi, j'ai fait un cours d'hygiène aux petites filles d'El Felaye. On m'a amené un autre enfant qui était tombé dans de l'eau bouillante et était

affreusement brûlé au bas ventre et aux deux jambes. Pas une miette de peau qui soit intacte dans ces régions ! Les petites filles sortaient justement de l'école. J'ai couché le gosse qui hurlait, tout nu, sur un brancard, et selon les plus brillantes méthodes pédagogiques de nos maîtres modernes, j'ai rassemblé ces petites demoiselles (d'autant plus facilement, du reste, que de temps en temps, elles reçoivent, en plus du mercurochrome sur leurs égratignures, des bonbons et du chocolat, sûr moyen d'assurer ma popularité !) Puis je les ai fait défiler une par une, devant le moutard, et ensuite je leur ai expliqué que c'était ce qui arriverait à leurs gosses plus tard si elles ne faisaient pas attention, si elles les laissaient sans surveillance. Le public était très impressionné et j'espère que cette leçon profitera. C'était bien sûr, assez humiliant pour la mère, mais elle n'avait qu'à faire attention ! ...

**Lettre du dimanche soir 30 mai :** ... Mon dimanche a presque été occupé à laver ma valise en dural, puis à ranger dedans, un certain nombre de choses que je compte emmener avec moi en permission. ...

Je suis dans un certain état d'excitation (la nuit dernière, j'ai pris pour la première fois de mon séjour ici, des somnifères !) et de gaîté, qui paraît-il, fait plaisir à voir ! J'ai encore beaucoup à faire pour que je puisse partir sans que mon successeur puisse dire du mal de moi : rangement, instructions à laisser aux infirmiers, ... Cela m'aidera à mettre un frein à mon impatience !

Hier soir j'ai fait hospitaliser d'urgence le plâtrier. Il était en train de repeindre ma future chambre, dans mon infirmerie en construction, et il est tombé de l'échafaudage. Le pauvre s'est fait une bien vilaine fracture de jambe ! Je ne pourrai donc pas emménager avant mon départ.

Ce matin, je suis allé prendre une douche... à la prison ! Le seul endroit d'El Felaye où il y ait une installation, pour le moment ! ...

**Lettre du 1<sup>er</sup> juin 59 :** ... Ce matin, j'ai accompagné le commandant, qui accompagnait lui-même un ingénieur des Travaux Publics, au poste de Vieux Marché où j'ai passé deux jours aux environs du 13 mai. J'y ai retrouvé des connaissances et des malades, et j'ai à peine eu le temps de donner quelques exemptions de service.

Cet après-midi, je suis descendu à Sidi Aïch faire, diplomatiquement, mes adieux au colonel, et m'assurer de la santé de mon remplaçant. Je me suis laissé entraîner sur un cours de tennis, si bien que j'ai enrichi ma pathologie de quelques splendides ampoules !

Enfin, en rentrant, j'ai pu faire la consultation non accomplie ce matin ; et voilà une journée de plus terminée ! J'ai aussi lavé mon pantalon de toile, que je vais repasser ce soir. Ainsi, je serai « fin prêt » !

Demain je m'occuperai de mes papiers.

Mercredi, j'irai à Bougie, chercher ma place déjà retenue.

Jeudi, départ dans l'après-midi, je couche à Bougie et vendredi, si Dieu veut... ...

**Lettre du mardi 2 juin 59 :** ... Cet après-midi, j'ai été prendre les mesures des fenêtres de ma future chambre à l'infirmerie pour rapporter des rideaux de la maison.

J'ai aussi rempli les formulaires pour ma permission.

Puis, alarmé par les nombreuses dysenteries du bataillon, je suis allé mettre des comprimés de permanganate de potasse dans les différents réservoirs du poste. Avec le sentiments du devoir accompli, je suis allé suturer la lèvre d'un petit garçon et le pis d'une chèvre.

Ce soir, petit bridge gagné ! ...

...Et quel bonheur de pouvoir te dire : à bientôt<sup>82</sup> ! ...

---

<sup>82</sup> Je n'ai pas écrit les deux jours précédant ma permission, puisque ces lettres seraient arrivées après moi !

**Lettre du lundi 29 juin de Marseille<sup>83</sup> :** ... Mon voyage a été sans histoire. ...

Je suis arrivé à Marseille à 3 heures de l'après-midi. J'y ai été fort gentiment reçu par le capitaine qui s'est occupé de ma permission. ...

Demain, embarquement vers 10 heures. ...

**Lettre du 30 juin 59 :** ... C'est assez difficile d'écrire sur un bateau qui vibre et qui tanguent. ...

J'ai embarqué ce matin sur le Kairouan (carte postale jointe toujours pour notre futur album de famille !). Épuisante attente sur les quais. Il fait froid et nuageux, ce qui se traduit par une mauvaise mer et un repas de midi commencé à six et terminé à trois ! ...

Après le cinéma, quand je suis remonté sur le pont, j'ai admiré les effets du soleil sur les vagues et les remous du bateau, et j'ai été tout fier de mon pied marin. ...

Mais je serai quand même obligé d'attendre le débarquement pour savoir si ma fierté, concernant mon pied marin, n'a pas été que présomption !

**P.S. :** Le bateau accoste. Bon voyage et bon pied marin. Soleil d'Afrique ! ...

**Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 59 :** ... Me voici donc rentré. J'ai réintégré ma chambre. ...

Il y a quelques changements. Je ne reverrai pas le commandant-adjoint qui a été rapatrié. Deux sous-lieutenants sont partis. On a une nouvelle popote et demain, je ferai ma consultation dans une nouvelle infirmerie. Peut-être même, m'installerai-je dans ma nouvelle chambre.

Le voyage s'est bien passé. L'Algérie a mis sa robe d'été ocre-jaune, et l'herbe a mystérieusement disparu, faisant place à

---

<sup>83</sup> Entre temps, a eu lieu l'agréable intermède de ma permission.... J'étais parti en train de Montbéliard, tôt le matin.

un foin raréfié auquel on met le feu. Seule note gaie, les lauriers roses sont en fleurs. ...

Il va me falloir mettre un peu d'ordre dans mon infirmerie. J'ai reçu aujourd'hui des remèdes qu'il faut déballer. C'est encore une grosse journée en perspective pour demain. ...

**Lettre du 2 juillet 59 :** ... Ici, ma journée a commencé très tôt dans la nuit, par une sévère bataille contre... des punaises ! Comme le petit tailleur : sept d'un coup !

J'ai ensuite fait ma consultation, j'ai dû suturer un Chasseur qui, comme les Dupont-Dupond<sup>84</sup>, a oublié de penser à ce qu'il faisait en gonflant un pneu. C'est dangereux une explosion !

Cet après-midi, j'ai construit le seul meuble que je sache faire : une étagère ! Demain j'espère faire mon déménagement, ou plutôt emménager dans d'autres affaires car je ne tiens pas du tout à emporter mes actuelles gracieuses compagnes de chambre ! ...

**Lettre du 3 juillet 59 :** ... Ici rien de neuf : j'ai fait ma consultation comme d'habitude. Mes infirmiers, pendant mon absence, n'ont pas manifesté la même fermeté à l'égard des femmes kabyles, si bien que je suis assailli par des nuées de femmes qui veulent de nouveau des piqûres. Devant ces démonstrations véhémentes, je me sens héroïque de résister !

Je n'ai encore pas emménagé car je suis toujours occupé à construire mes étagères. Par contre les rideaux sont posés. Je déménagerai sans doute demain, car je tiens à tout ce que ceci soit fait avant les opérations dont l'imminence n'est plus un secret pour personne. Cette nuit je n'ai tué qu'une punaise, ce qui marque une très nette amélioration de ma situation ! ...

---

<sup>84</sup> Relire : « Tintin au pays de l'or noir »

**Lettre du 5 juillet 59 :** ... Je crois que je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie qu'aujourd'hui. ...

Il ne s'est rien passé d'autre durant ce dimanche. 150 fellaghas ont été signalés sur le secteur, ce qui a fait redoubler de précautions les gens qui sont « sortis » aujourd'hui. On parle toujours beaucoup de grandes opérations imminentes. On verra ce que cela donnera. ...

**Lettre du lundi 6 juillet :** ... Rien à signaler. Ma consultation est toujours très fréquentée et j'en ressens à la fois, plaisir et fatigue, car ces braves Kabyles, avec leurs bruyantes et intarissables démonstrations, ne sont pas de tout repos.

Ce soir, un coup de fusil tiré d'on ne sait pas trop d'où, mais attribué aux gens d'en face, a déclenché un fort joli feu d'artifice avec festival de mortiers y compris ! L'ennemi a dû être fortement impressionné puisqu'il ne s'est plus montré, ou plus simplement, il n'a jamais existé que dans l'imagination d'une sentinelle somnolente ou sous forme de chacal. C'est de toute façon, mieux ainsi ! ...

**Lettre de l'après-midi du 7 juillet 59:** ... L'heure H<sup>85</sup> serait fixée à minuit. C'est tellement secret, que tout le monde s'en doute, mais personne ne sait rien. On partirait dans la nature. ...

**Lettre du 7 juillet 59 au soir :** ... Une fois de plus, après les ordres et les contre-ordres, l'heure H du jour J est reculée ! Les ordres sont bien venus dans le courant de l'après-midi, pas exactement comme je le prévoyais, puisque un seul infirmier accompagnera le poste de commandement dans la nature. Bien qu'un séjour dans la nature, à cette époque, ne me déplaie pas en soi et aurait fait une diversion avec la vie plutôt renfermée que je mène au poste, j'étais quand même heureux de rester à El

---

<sup>85</sup> Pour une Nième opération !

Felaye, car par le courrier, je suis plus près de toi et c'est là le principal. ...

**Lettre du mercredi 8 juillet 59 :** ... Rien de particulier à te dire de ma journée. J'ai soigné mes Kabyles, toujours avec beaucoup de décontraction et de plaisir. ...

**Lettre du jeudi 10 juillet 59 :** ... Ce petit mot depuis Sidi Aïch, à deux heures du matin.

Je rentre d'une petite promenade où j'ai « relevé » huit blessés graves, tous civils, j'allais dire heureusement. ...

**Lettre du 11 juillet 59 :** ... Hier soir, cinq minutes avant le dîner, j'ai reçu l'ordre de descendre avec les Scouts cars au poste de secteur à Sidi Aïch. Ce départ a été tellement précipité, que je n'ai pas su de quoi il s'agissait, C. dont nous sommes allés voir la femme, est parti et je suis, en attendant son remplacement, le seul médecin de l'arrondissement. Il y avait eu une embuscade dans la montagne de Sidi Aïch. Les fellaghas ont d'abord arrêté une voiture civile et ont emmené les trois passagers. Puis ils ont tiré sur un camion transportant des personnes d'un village de l'autre côté de la montagne. Sur le coup, quatre hommes ont été tués et huit blessés. La scène, telle que l'ont racontée les survivants, serait incroyable dans tout autre pays que l'Algérie. Une fois mitraillé, le camion qui avait un pneu crevé, et dont le chauffeur n'avait rien, a dû s'arrêter. Les fellas sont arrivés et ont rossé le chauffeur. Ils ont compté les morts et les blessés, et le chef fellagha aurait dit : « Pas de chance, je viens de tuer mon beau-frère ! » Alors les fellas ont voulu égorger le chauffeur, sans doute parce qu'il ne s'était pas arrêté assez vite. Le propriétaire du camion a parlementé avec le chef fellagha en lui demandant comment ils pourraient rentrer en camion s'il tuait le chauffeur ! Les fellas ont demandé aux survivants s'il y en avait un qui savait conduire ! Comme il n'y avait personne, ils ont laissé repartir le camion avec sa cargaison de blessés et de morts. Affolés, ces

pauvres gens, au lieu de redescendre chez eux à Sidi Aïch, sont partis dans la montagne, dans un petit village encore plus loin de vingt kilomètres, où l'alarme fut donnée par radio.

Après trois heures de piste épouvantable, un passage de col à 1200 m. (Sidi Aïch est à 80 m.), j'ai récupéré les survivants au village en question, à onze heures du soir. Il y en avait deux qu'il n'était pas question d'évacuer comme cela, j'ai fait auparavant des transfusions de plasma qu'heureusement j'avais emporté. Nous sommes revenus par le même chemin à Sidi Aïch, puis allés à Bougie, où contrairement à mes pessimistes prévisions, aucun blessé n'était mort malgré les blessures, dont certaines effroyables, (jambe arrachée, épaule découpée, etc. ...). Ces gens ont une endurance extraordinaire !

J'ai mis une bonne partie de la matinée à me réveiller, le reste du temps à me consoler de mon manque de lettre de toi. Cet après-midi, j'ai aussi accompagné le commandant dans un nouveau poste que nous construisons à l'autre extrémité du secteur ! On attend toujours le départ des grandes opérations ! ...

**Lettre du 12 juillet 59 :** ... Dimanche consacré à la peinture de mon infirmerie. ...

Visite du confrère de Sidi Aïch, que j'ai raccompagné.

...

**Lettre du mardi 14 juillet 1959 :** ... Aujourd'hui 14 juillet, c'était la fête au village ! Rassemblement des Chasseurs en tenues blanches et des petits Kabyles déguisés en Français, « Marseillaise » chantée par les enfants de l'école, ... « Ils viennent jusque dans nos bras, égorger nos fils et nos compagnes » ça sonnait faux et pas seulement musicalement parlant ! ...

A part cela, le reste de notre énergie se passe à lutter contre la chaleur. ...

Il y a eu, cet après-midi, un coup de vent de sable terrible. On a dû fermer les portes à clé pour les maintenir. Un nuage, aussi opaque que du brouillard a envahi notre pauvre infirmerie

qui, sans carreau, a eu du mal à tenir le coup ! Une couche d'un millimètre de poussière recouvre tout, et j'en suis à mon troisième lavage de la soirée. Mais de pluie, point ! ...

**Lettre du 15 juillet 59 :** ... Ce soir, je t'écris aux chandelles. Pour une raison qui m'est inconnue, nous n'avons pas de courant depuis cet après-midi. C'est très reposant : non seulement la lumière est douce, mais le calme de la nuit est augmenté du silence des postes de radio qui, habituellement, s'en donnent à cœur joie. Tout le monde s'en est allé coucher, d'autant plus facilement qu'hier c'était le 14 juillet et que les nuits précédentes ont été consacrées généralement à de copieuses libations ! ...

Mes meubles sont enfin propres, peints, et en place. La chambre est rangée, et la fraîcheur aidant, je vais me glisser dans des draps bien propres et tout neufs. ...

**Lettre du 16 juillet 59 :** ... Ma journée a été fort mouvementée. A six heures du matin, je me mettais en route pour Taouirt (tu sais, le poste de la montagne que tu as vu sur les photos). Un camion chargé de Chasseurs, sur le point de descendre à El Felaye, n'avait pas attendu le conducteur. Pour des causes inconnues, le frein s'est desserré, le camion a dévalé la pente, et après une course folle, il s'est arrêté contre une mechta qui a été complètement éventrée. Par miracle il n'y a pas eu de tué, mais huit blessés dont l'infirmier du poste, blessé au thorax, qui m'a encore fait une crise terrible d'étouffement lors de la descente du retour. Je l'ai alors évacué par hélicoptère.

J'ai réussi à passer si malencontreusement ma main droite dans un barbelé, que je me suis ouvert la peau sur un bon centimètre, et que j'ai dû me faire faire un point de suture. Je porte un fort élégant pansement ! ...

**Lettre du 18 juillet 59 :** ... Ce matin j'ai institué un nouveau système d'organisation de l'infirmierie : alors que jusqu'à présent

les infirmiers me montraient les cas graves, eux et moi piquant, au hasard, des clients parmi le flot des consultants, entassés devant la porte, maintenant, chaque personne reçoit, à l'entrée, une fiche, passe dans mon bureau où elle reçoit la consultation, puis sort par une autre porte dans la salle de soins où on lui donne les médicaments et les soins inscrits par moi sur sa fiche. ...

J'ai eu l'occasion aussi, de voir la figure désappointée des Chasseurs de l'approvisionnement qui, ayant oublié hier soir leur mouton attaché devant la maison, n'ont retrouvé ce matin, que la tête et une partie de la colonne vertébrale. Les chacals s'étaient chargés du reste !

J'ai eu, par téléphone, de bonnes nouvelles de mon infirmier qui n'a qu'une grave commotion. J'ai déjà récupéré deux autres blessés rentrés de l'hôpital, les derniers s'en tirent avec un minimum de fractures et tout le monde avec un maximum de chance. ...

Ce soir, le commandant a provoqué, à table, un respectueux silence en affirmant n'avoir jamais fait, de sa vie, de reproches à sa femme ! ...

**Lettre du dimanche soir 19 juillet 59 :** ... J'ai décidé de partir, pour quelques jours en Compagnie, dans le poste de la montagne. ...

La vie ici, pour le moment, ne me dit pas grand'chose. En effet, on est trop enfermé les uns sur les autres. De plus, on a arrêté, au village, un certain nombre de femmes qui aidaient les fells, et le quartier résonne toute la journée, des cris des interrogatoires. Il y a dans mon départ, et chacun le sait, une volonté de protestation, bien maigre malheureusement, contre ces traitements déshonorants. J'ai, encore une fois, dit ce que je pensais de cela aux officiers de renseignements, et je ne veux pas m'associer, ne serait-ce que par ma présence, à ce genre d'activités. Mais il est inutile d'exciter davantage, sans résultat, les esprits, et il vaut mieux que je m'en aille un peu. ...

**Lettre du 20 juillet 59 (14 heures) :** ... Me voici donc arrivé depuis quelques heures dans mon ermitage. Je tiens à t'envoyer un petit mot par le convoi qui descendra en fin d'après-midi.

J'ai été accueilli réellement à bras ouverts par le commandant de compagnie. C'est un lieutenant de mon âge dont j'ai fait la connaissance quand nous étions encore dans la vallée. Nous sympathisons beaucoup et nous nous tutoyons.

J'ai assisté au dépannage du camion qui a éventré la mechta la semaine dernière. Il a fallu un immense camion-grue, à 10 roues, et un camion-tracteur, pour le sortir du ventre de la maison. ...

**Lettre du 21 juillet 59 :** ... C'est en rentrant à El Felaye que j'ai trouvé ton télégramme<sup>86</sup>. ...

Ce soir, j'ai offert à ces messieurs, le digestif de rigueur, et je dois te faire part de leurs félicitations, en particulier celles du commandant, qui m'a appris que tu étais désormais au même indice que lui, mais que si tu voulais gagner la même chose, il te fallait six enfants ! ....

J'ai été rappelé en raison du déclenchement des grandes opérations sur le secteur. Cela commencera à l'aube demain, par parachutages, héliportages, et tout ce qui s'ensuit ! Le bataillon se mettra en bouclage sur les sommets environnants, et les parachutistes et la légion feront les rabatteurs. Comme cela se passera tout près d'ici, je resterai à El Felaye, car c'est d'ici que je pourrai le plus facilement, apporter les secours de la médecine à d'éventuels blessés.

J'ai quand même passé 24 heures très agréables dans la montagne. Cette compagnie que j'ai si rapidement visitée, mène une vie des plus intéressantes et curieuses. Le lieutenant est réellement, sur son piton, le seigneur du Moyen-Age tout puissant sur ses terres, entouré de traîtres innombrables, par exemple ses

harkas où les harkis partageaient leur solde par moitié avec les fellas d'en face. Il fait régner l'ordre par la justice et la terreur : c'est ce qu'on appelle le respect de la force. Il y aurait des histoires par centaines à te raconter sur la pacification à Taourirt. Les Kabyles du coin, sont dans une crasse physique épouvantable (je l'ai particulièrement remarqué en deux jours de consultation). Du point de vue moral, c'est la même chose : aucune formation morale, aucune rigueur intellectuelle. Ils trahissent les fellas aussi allègrement que les Français. Ce sont les derniers qui parlent qui ont raison, et personne ne peut se fier à personne ! C'est réellement un pays sous-développé, au milieu duquel la compagnie se sent désespérément seule. Aussi, pour lutter contre leur isolement et le danger qui en résulte (danger du dedans et danger du dehors !) aidé par une équipe de serfs (il n'y a pas d'autre mot), ils arrivent à s'assurer un confort relatif : ils creusent une piscine, transforment des mechtas en petits appartements, avec fauteuils de relaxation, (l'idéal pour huit jours de repos pour médecin dégoûté !). ...

**Lettre du 22 juillet 59 :** ... La grande opération est déclenchée<sup>87</sup> ! Il y a au moins 20 000 hommes qui y participent de El Felaye jusqu'à la mer. Je n'ai jamais vu passer autant d'hélicoptères et d'avions de ma vie. Le résultat, jusqu'à présent, n'est pas très beau. Vingt et un parachutistes, déviés par le vent, ont atterri dans la forêt et ont été blessés, dont trois grièvement. On a retrouvé un charnier de cent Kabyles : traîtres au mouvement, ou travailleurs de force ramassés pour faire des travaux secrets et exécutés ensuite pour qu'ils ne puissent pas parler ? On ne sait pas encore.

En ce qui me concerne, je n'ai pas été dérangé, et j'ai fait ma consultation habituelle. La chaleur est toujours étouffante, et

---

<sup>86</sup> Edith était reçue à l'agrégation !

---

<sup>87</sup> Elle a reçu le nom « d'opération jumelle » ou encore « opération Challe », du nom du général-commandant en chef à l'époque en Algérie !

je plains sincèrement les pauvres types qui doivent escalader les djebels par cette température !

...en raison de la moiteur particulière de la peau de ma figure, et par là-même, la difficulté d'y faire passer un rasoir électrique, depuis dimanche, je me laisse pousser la barbe.  
...

**Lettre du 23 juillet 59 :** ... La journée a été calme et chaude pour ne pas changer. Faute de pouvoir se couvrir de gloire, nos brillants soldats se font monter sur leur piton des caisses de bouteilles de bière. Ils ont fait un prisonnier : un des types qui avait trahi, ce printemps, au moment de l'attaque du poste<sup>88</sup>. Le type a été tellement bien «arrangé», que ce soir à la popote, où nous sommes à peine quatre, j'ai, pour la première fois entendu l'aumônier, qui l'a, paraît-il vu, commenter en des termes énergiques ce genre d'activité.

Selon des renseignements habituellement inexacts, les fellas essaieraient de rompre l'encerclement dans le coin, ce qui pourrait nous valoir, cette nuit, un joli feu d'artifice. ...

La lumière électrique, dont nous avons été privés toute la soirée, fonctionne de nouveau. C'est une bonne chose pour les petits gars de garde, qui n'apprécient guère le noir absolu. Mes infirmiers bavardent sur la terrasse et regardent les éclairs qui illuminent la petite Kabylie en face, et les hélicoptères attardés, qui transportent jusqu'à leurs lits, on ne sait trop où, de glorieux colonels anonymes et fatigués. ...

**Lettre du 25 juillet 59 :** ... Ici à El Felaye, on a l'impression d'être un peu en vacances ; presque tout le monde est sur le piton. Nous sommes trois ou parfois quatre au mess. Les gens sont beaucoup plus décontractés. On peut maintenant aller à

Bougie sans escorte ; les fellas de Kabylie seraient enfermés dans un grand étai qui se resserre chaque jour. ...

Demain, on construira une nouvelle tour au village même ; les gens ne pourront plus alléguer qu'ils ne sont pas protégés !

...l'imprévu vient de temps en temps de mes consultants. Hier, on m'a amené un gosse mourant. Son ventre m'a semblé anormalement enflé, et j'ai découvert une pierre dans le conduit urétral, que j'ai extraite, après avoir bien sûr, dû agrandir légèrement le trou... aux ciseaux à ongles ! Je ne sais s'il s'agissait d'un calcul rénal, ou d'un caillou délicatement introduit ! Toujours est-il, que le gosse, s'étant abondamment soulagé, est parti guéri ! La mère admirative et reconnaissante, a fait passer le caillou à toutes les consultantes. C'est comme cela qu'on se fait une réputation !

Cet après-midi, j'ai eu à traiter un gosse qui avait des plaques noires de gangrène autour des lèvres. J'hésite entre le diagnostic de peste, de charbon, ou de rougeole nécrotique<sup>89</sup>. Je l'ai bourré d'antibiotiques et j'en ai même injecté dans ses lèvres tuméfiées comme aux temps héroïques de l'antibiothérapie en 1945. J'ai reconvoqué la mère et son rejeton pour demain, mais sera-t-il encore en vie ? ...

Je suis en train de me lier d'amitié avec un jeune appelé séminariste<sup>90</sup>, sergent de transmission... ....

**Lettre du dimanche 26 juillet 59 :** ...morne ennui : la chaleur est toujours intense, et rend toute activité physique désagréable, à tel point qu'à midi, je prends ma jeep pour faire les trois cents mètres qui me séparent de la popote. ...

---

<sup>89</sup> J'aurais tendance maintenant à croire qu'il s'agissait d'un abcès cautérisé au fer rouge par le rebouteux du coin !

<sup>90</sup> Cette amitié a duré. Nous sommes restés en relation intermittente. Il y a quelques années, Edith et moi avons assisté à son ordination épiscopale à laquelle il nous avait invité.

---

<sup>88</sup> Voir lettre du 19 mars.

Pour finir l'après-midi, réparation de peau d'un petit Kabyle, qui était passé au travers d'une vitre et s'était solidement entaillé la tête et les jambes. Au dîner, nous avons fêté au champagne la construction de la nouvelle tour du village et la fête vient de se terminer il y a quelques instants par une solide fusillade : chacals ou fellaghas ? ...

**Lettre du 27 juillet 59 :** ... Lorsque je suis rentré hier, après avoir mis ma lettre à la boîte, je croyais ma journée terminée ! Eh bien non, l'armée m'offrait encore un intermède courtelinesque. A peine au lit, j'étais prévenu qu'il y avait un blessé dans la montagne, et que j'étais invité à m'y rendre. Je réveille mon monde ; je charge le matériel d'urgence dans l'ambulance ; le « soutien porté<sup>91</sup> » arrive, mais personne ne sait où l'on va ! On demande des ordres : on nous dit d'attendre. Au bout d'une demi-heure, contre ordre : on ne part pas, le blessé sera descendu par des camarades de sa compagnie en convoi. Il faut de nouveau attendre. Au bout d'une nouvelle demi-heure d'attente, excédé, j'envoie tout le monde se coucher et je me couche aussi. Une heure après, je suis réveillé, et au téléphone, on m'annonce que je peux aller au lit, le blessé ayant été évacué par un autre chemin à Sidi Aïch ! ...

**Lettre du 28 juillet 59 :** ... Ce soir, je ne peux même plus dire qu'il fait chaud, c'est bien au-dessous de la réalité ! La fraîcheur même n'existe plus. L'eau est tiède, le carrelage est tiède, et en t'écrivant, mes bras collent sur la table.

Bien sûr, dans une telle atmosphère, je commence à comprendre les bases physiologiques de la « mentalité musulmane » : son fatalisme et son laisser-aller. On n'a plus envie de rien ! L'engourdissement par le chaud... ...

Mon petit à la lèvre pourrie est revenu : cette lèvre part par petits lambeaux noirâtres, que, malgré les antibiotiques et les pansements, je ne puis « retenir ». Je commence à comprendre la raison des abominables cicatrices de la figure de certains consultants.

Cet après-midi, j'ai voulu monter sur le piton où étaient stationnés nos valeureux combattants. Mais à mi-pente, nous avons reçu l'ordre de faire demi-tour. J'ai quand même pu relever mon infirmier, qui est couvert de cloques dues aux coups de soleil attrapés là-haut. ...

**Lettre du 29 juillet 59 :** ... Je viens de recevoir un ordre de rejoindre dans cinq minutes, le PC opérationnel.

Lubie du commandant ? Ces quelques mots sont destinés à remplacer une lettre que j'aurais voulu plus consistante. On klaxonne et on m'attend. ...

**2<sup>ème</sup> Lettre du 29 juillet 59 :** ... Du poste de Tibane, qui sert de relais avec les opérationnels, et où je vais troquer ma jeep contre un brave petit cheval qui va me monter jusque sur le piton, je peux t'envoyer un mot un peu plus consistant que celui de tout à l'heure.

Des renseignements sur mon sort sont arrivés avec le convoi descendant il y a quelques minutes. Si je suis invité à monter, c'est qu'hier je n'avais pas bien compris l'ordre de retour ! Le commandant en a conclu que j'avais envie d'aller le voir, d'où l'ordre d'aujourd'hui... Sauf contre ordre aussi, l'opération se démonterait demain, cela ne ferait qu'une nuit de camping.

Aujourd'hui, il fait un peu moins chaud qu'hier où tous les records furent battus ! En plus d'une aboulie<sup>92</sup> fort pénible, le temps agit aussi sur l'humeur des gens. C'est ainsi que le capitaine du poste vient de piquer une colère épouvantable

---

<sup>92</sup> Aboulie : trouble mental caractérisé par une diminution considérable ou une disparition de la volonté  
(syn. Apathie)

---

<sup>91</sup> Il s'agissait d'une petite section de protection avec automitrailleuse.



contre le popotier qui ne montait que trois bouteilles d'eau minérale ! Il a immédiatement envoyé un ordre pour en faire chercher une caisse à Sidi Aïch. Si par hasard les types tombaient en embuscade, cela ferait des morts pour pas cher ! Soyons quand même moins pessimistes, puisque cela me procure, pour le moment, une heure de pause, et la possibilité de te faire descendre cette lettre. ...

Il faut que je m'occupe du chargement de mes affaires et que je surveille discrètement mon cheval afin qu'un petit malin ne me le fauche pas ! Cahin-caha, je vais, je l'espère, goûter un charme de l'existence peu cultivé par moi jusqu'à présent. ...

**Lettre du jeudi 30 juillet 59 :** ... Comme prévu, je suis rentré ce soir avec le reste du bataillon à El Felaye. ...

J'ai passé d'excellents moments sur « mon » piton à 1200 m. Ma montée à dos d'âne (ce n'est pas moi finalement qui ai eu le petit cheval) a été très pittoresque : 6 Km d'un petit sentier muletier très escarpé, entre des figuiers et des oliviers, au soleil couchant, avec des sommets tout autour qui se dégagent petit à petit... Sur le piton, j'ai trouvé des gens décontractés et charmants. J'ai même eu une petite tente individuelle avec moustiquaire. Nous avons fait une petite veillée des plus agréables. ... Avec un sous-lieutenant, je suis allé à dos de mulet, jusqu'à un petit lac à 500 m. du campement, où nous nous sommes débarbouillés (pas baignés car il n'y avait pas assez de fond et c'était plein de sangsues) puis j'ai fait une petite promenade à cheval autour du camp. ...

Cet après-midi, je suis redescendu à pied jusqu'au poste, d'où je t'avais écrit hier, où m'attendaient mon chauffeur et ma jeep. Malgré de continuels passages d'avions et d'hélicoptères, il faisait bon, et j'aurais presque pu me croire en vacances et en camping. ...

Je crois quand même que l'on s'achemine tout doucement vers une solution. D'après ce que dit le Monde, la situation évolue en Tunisie et au Maroc. Il y a quelque chose qui mûrit. Le

commandant disait même, qu'il tenait de source sûre, que les protocoles d'accord faisant rentrer le Maroc et la Tunisie dans la Communauté étaient déjà signés ! C'est la personne qui aurait signé, qui le lui aurait dit ! Évidemment, ces deux pays rentrant au bercail, les raisons que l'Algérie a d'en sortir diminueraient sérieusement, d'autant plus que le FLN ne serait plus guère aidé par ses voisins.

L'opération de Kabylie semble être un assez gros succès, surtout sur le plan psychologique, car les fellas se sont dispersés en petits éléments, et ont finalement pu franchir la souricière. On construit partout de nouveaux postes et de nouvelles routes, et les gens sont très impressionnés par cela et par les parachutages. La plupart des caches ont été découvertes. Le poste de commandement de la Willaya 3 a été découvert et détruit. Même le médecin a été fait prisonnier. Il y a des ralliés ; toutes les archives sont tombées entre nos mains, et l'organisation politique a été détruite. C'est la première fois qu'il y a de tels résultats en Kabylie.

**Lettre du 1<sup>er</sup> août 59 :** ... Cet après-midi, j'ai eu l'occasion de me rendre à Akbou en profitant d'une liaison exceptionnelle. J'ai pu revoir le médecin-aspirant C. qui trône là-bas sur un hôpital de 200 malades, et sur une infirmerie bien plus grande que la mienne. Ma visite a paru lui faire grand plaisir. En effet, il broyait du noir car il fêtait son 4<sup>ème</sup> anniversaire de mariage ! J'ai donc été une salubre diversion et un réconfort du pays.

J'ai aussi vu, passant dans le ciel d'Akbou, le splendide hélicoptère du président de Gaulle qui faisait la pointe d'un gigantesque V formé par tous les hélicoptères de sa suite. Je lui ai fait un grand signe original des deux bras levés ! Mais apparemment, je n'ai pas eu de réponse ! ...

**Lettre du 2 août 59 :** ... Demain, la majeure partie du bataillon remonte dans la montagne, et le rez de chaussée de l'infirmerie sert de dortoir à un capitaine de compagnie et à ses

lieutenants qui, bien sûr, ont passé la soirée avec moi, à vider des pots de bière et à égrener des souvenirs. ...

J'ai été invité ce matin par un goumier à la circoncision de son fils âgé de 5 ans, et de quelques autres. J'y suis allé avec assez de curiosité quant au rite et à la méthode de l'opération. Le goumier m'avait, auparavant, prié de m'en charger, mais j'avais refusé, ne voulant pas créer un précédent fâcheux qui aurait risqué d'enlever le pain de la bouche de l'honnête et digne petit vieux, plus ou moins sorcier du village, qui gagne sa vie avec ce métier artisanal ! La méthode était encore plus rudimentaire que je ne le pensais, et nécessitait seulement un bon rasoir, et une insensibilité aux hurlements des patients solidement maintenus pendant « l'opération » ! J'ai aussi pu apprécier la sensibilité de 6 sous-officiers du bataillon qui étaient aussi invités. C'était un vrai festival de musique, mais ces messieurs ont dû sortir précipitamment après la première « opération ». Personnellement, je ne me suis chargé que des pansements subséquents, préférant avoir à traiter des enfants « frais », plutôt que dans deux jours, infectés par la graisse de mouton, panacée locale habituelle du traitement local des plaies !

L'opération fut un spectacle public : il y avait les parents, les amis, les sœurs et autres petites filles, et bien sûr, les frères et les copains qui y étaient déjà passés, ou qui, trop jeunes, y passeraient plus tard et qui n'en menaient pas large. Ces méthodes d'éducation sexuelle pour primitives et surprenantes qu'elles soient, me semblent quand même plutôt supérieures à celles de la majorité des petits Français et Françaises !<sup>93</sup>

Puis, ce fut la fête avec couscous (un horrible couscous à la graisse de chèvre), avec de solides libations. C'est pourquoi, à 6 heures du soir, après une solide fusillade, soulignant le grand danger de laisser des armes à feu à des hommes ivres, j'ai eu le plaisir de faire une grande suture du cuir chevelu à un heureux papa de « baptisé », proprement assommé par ses amis. C'est

pourquoi enfin, je viens de faire une piqûre calmante au dit monsieur, qui faisait du scandale dans la chambre des malades ; et mes infirmiers ont dû manier la serpillière, l'intéressant personnage en question ayant pris l'angle du mur de la chambre pour un petit édifice inexistant dans cet endroit ! ...

**Lettre du 3 août 59 :** ... Je viens de passer une journée qu'il faut qualifier de « très militaire ». Hier soir, je recevais un coup de téléphone m'annonçant l'inspection du médecin-colonel D. - directeur du Service de Santé du Constantinois- que j'avais vu à mon arrivée en Algérie. Cette idée de visite me procura immédiatement une profonde satisfaction. Peut-être allais-je pouvoir régler de vive voix certaines affaires nous concernant. D'où la nécessité de faire un peu de zèle, et la mobilisation générale des balais et serpillières de l'infirmerie ! ...

Depuis ce moment, ayant à peine eu le temps de dormir car j'ai passé une bonne partie de ma nuit à vérifier le compte des médicaments, j'attends en tenue n°1 le colonel... et il est l'heure du dîner ! Aussi, tu comprendras pourquoi ma journée a été très militaire ou plutôt inscrite dans les grandes traditions de l'armée !

En plus, j'ai dû descendre de nouveau au village hier soir injecter quelques bons cm<sup>3</sup> de calmant à mon « fou » qui a été encore beaucoup mieux calmé, je dois l'avouer, par les solides liens dont l'avaient affublé les gens du village, insuffisamment au courant des possibilités de la pharmacologie ! ...

Je termine ma lettre après le dîner, ayant fait le deuil du grand médecin-colonel, dîner assez euphorique car on fêtait le départ de deux officiers rappelés qui rentraient dans leurs foyers. ...

Un des deux était notre officier de renseignement, préposé aux interrogatoires, célibataire, qui pourrait être un terrain de délectation pour psychanalystes. En guise d'adieu, je lui ai dit - peut-être était-ce l'effet du champagne- de vite se marier, car il aurait ainsi une femme qui lui taperait dessus, ce qui serait un juste retour des choses ! Comme ce n'est quand même pas ma

---

<sup>93</sup> A cette époque !

conception du mariage, je ne suis pas sûr de lui avoir dit les paroles qu'il fallait !

J'ai, depuis ce matin, un fellagha à l'infirmierie. C'est un type de 20 ans, qu'on a retrouvé grelottant de fièvre, dans un oued près du poste de la montagne à Taourirt, où il voulait, disait-il, aller se rallier, s'il avait eu encore suffisamment de souffle, car le pauvre type a une tuberculose excavée et crache son sang ! J'ai réussi à le sortir de prison et, avec un de mes pyjamas, il ne se singularise pas des autres malades sauf en ceci qu'il a, ce soir, 40° 7 de fièvre, malgré un traitement aussi énergique que possible, ce qui ne laisse pas prévoir une issue favorable. ...

**Lettre du 4 août 59 :** ... Ce soir j'écris à la bougie. Il n'y a pas d'électricité, je ne sais pourquoi. Je trouve que cela a quelque chose de sympathique.

Cet après-midi, je suis descendu dans la vallée, de l'autre côté de Sidi Aïch, pour voir les travaux du pipeline<sup>94</sup>. ...

**Lettre du 5 août 59 :** ... Ce matin, je suis allé à Bougie. Départ à 6 H.30, pour me ravitailler en médicaments. De bonne heure, en tenue d'été, en jeep, on a froid, et quand on revient à midi, la vallée de la Soummam est une véritable fournaise. ...

Il y a environ 8 jours, la partie basse de Bougie a été mitraillée par des fellaghas installés dans un petit bois tout proche, ce qui a fait 12 blessés et 2 morts<sup>95</sup>. Aussi, depuis deux jours, la ville compte plus de militaires que de civils, interdiction, sauf pour nous, d'entrer et de sortir, rafle monstre et tout ce qui suit ! On a tout à fait l'impression d'un siège et ce n'est pas très agréable ...

---

<sup>94</sup> On construisait un pipeline Hassi Messaoud – Bougie pour transporter jusqu'à la mer le gaz naturel du Sahara.

<sup>95</sup> Ce qui montrait aussi les limites de l'opération Challe.

## **Lettres du 6 et du 7 août 59 :** <sup>96</sup>

**Lettre du 8 août 59 :** ... Je tiens aussi à partager avec toi alors qu'il est tout frais, le plaisir de ma nomination au grade de sous-lieutenant. En plus de la petite satisfaction d'être dans la première charrette des nommés de ma promo, je suis très heureux de cette financière promotion, quoiqu'un certain nombre de bouteilles de champagne viendront écorner ma première solde ! On a déjà « arrosé » cela ce soir au mess des officiers, et demain, il me faudra remettre cela avec les sous-officiers et avec mes infirmiers. Mon pauvre foie ! ...

Cet après-midi, j'ai fait une plastie de lèvre au gosse qui avait eu cette horrible nécrose dont je t'avais parlé. Pourvu que la suture ne lâche pas<sup>97</sup>. ...

**Lettre du 9 août 59 :** ... La série des « arrosages » est enfin terminée, ma « ficelle<sup>98</sup> » est bien baptisée et l'alcool le dispute à la fatigue ! ...

J'ai pu me rendre compte que si les maisons kabyles ont comme supériorité sur les gourbis de l'est Constantinois d'être couvertes de tuiles et construites en pierres, l'agencement intérieur est tout aussi primitif. Bêtes et gens y vivent côte à côte, et les puces grouillent. J'ai vu quelques spécimens d'humanité qui ne montent pas jusqu'au poste. Petits grands-pères cancéreux, naine achondroplasique, etc. ... Les gens vous reçoivent fort

---

<sup>96</sup> Dans ces lettres, il n'y a pas de « nouvelle militaire ». J'avais toutefois joint à la seconde, un extrait du Monde intitulé « Courrier du tourisme par Robert Coiplet : Cévennes des Camisards ». L'article racontait l'histoire de la pacification de cette région protestante par l'armée du roi Louis XIV et de ses méthodes, qui me faisaient étrangement penser à ce qu'il se passe maintenant en Algérie.

<sup>97</sup> Elle lâchera car elle n'était pas assez aseptique.

<sup>98</sup> En argot militaire, une ficelle est un galon !

gentiment et on est entouré d'une nuée d'enfants qui servent d'escorte en chantant « Jeanne la Lorraine ». C'est à la fois poétique, navrant et cocasse.

Ce soir, j'étais invité chez les sous-officiers pour manger un délicieux couscous, et bien sûr, « arroser cela » ! Puis j'ai recommencé avec mes infirmiers. ...

**Lettre du 10 août 59 :** ...une nuit trop courte : couché à 2 heures du matin. A 3 H. 30 je me relevais pour donner un somnifère à mon petit fell qui se refusait à dormir<sup>99</sup>, à 4 H. 30 j'incisais un panaris à un de mes malades qui ne supportait plus son pansement.

Maintenant, il fait beaucoup moins chaud que le mois dernier. Le temps est très nuageux, et dans la journée, il y a du vent, mais il n'y a aucune fraîcheur la nuit. Il est impossible de faire la différence entre le dehors et le dedans, si bien que l'on dort mal. ...

Le gosse dont j'avais suturé le menton et refait la lèvre, est revenu ce matin. J'avais pris la précaution de lui attacher les mains, mais la mère l'a détaché et il a tout arraché ! Aussi l'ai-je mise dehors avec perte et fracas, c'était la troisième fois qu'elle n'obéissait pas aux prescriptions pourtant simples que je lui avais formulées. Quelle épouvantable misère physique et intellectuelle<sup>100</sup> !

Ce soir, pour terminer ma journée, j'ai enlevé une verrue à un de mes infirmiers. ...

**Lettre du 11 août 59 :** ... Je suis monté dans la montagne, et j'ai rencontré un confrère qui se déplace avec une unité de génie pour construire une piste dans le massif de l'Akfadou. Cela fait toujours plaisir de retrouver un confrère. Nous avons pu échanger nos impressions. Ce Toulousain mène en

Algérie une vie de nomade avec sa compagnie qui construit des routes n'importe où. Cela lui a permis de faire pratiquement tous les massifs montagneux d'Algérie, de faire un peu d'AMG, de voir beaucoup de contrées et beaucoup de monde. Je pense que cette forme d'existence m'aurait davantage plu que ma sédentarité forcée ! Il y a toute fois, encore une chose pire : c'est la position de médecin bouche-trou, qui se déplace avec sa petite valise et sa bonne volonté, partout où il manque quelqu'un. Ne crois pas toutefois que je me plains de mon sort, cela sera bientôt du passé, et ce qu'il y a devant me semble tellement plein de promesses ! ...

**Lettre du mercredi 12 août 59 :** ... Au moment de me mettre à table, à midi, j'ai reçu un message de la compagnie de la montagne de Taourirt me disant qu'il y avait, là-haut, une femme en travail, dont l'accouchement se faisait mal. On me demandait mon avis, je suis donc monté, non sans peine, car la voiture est tombée en panne et a dû être abandonnée à mi-chemin. J'avais, pour cette expédition, une escorte de six types seulement, sans mitrailleuse ; c'était, comme on dit en termes consacrés, « un petit peu léger » ! Presque tout le bataillon était en opération, aussi ai-je fait le trajet avec un sentiment d'insécurité assez désagréable. Une fois arrivés, il a fallu chercher la dame en question au village voisin. ...je l'ai examinée, après l'avoir fait laver, ce qui n'avait pas dû lui arriver depuis bien longtemps ! Il s'agissait d'une grossesse gémellaire avec une tête coincée au niveau de la symphyse : un jumeau était mort, mais j'entendais le cœur du second. Il y avait cinq jours que l'accouchement était commencé ! Ici, il n'y avait pas de rupture utérine !<sup>101</sup> Aussi, plutôt que de me livrer à une délivrance acrobatique, j'ai, toujours dans les mêmes conditions d'insécurité, emmené la femme jusqu'à El Felaye ; puis j'ai dû convaincre le commandant, qui était rentré

<sup>99</sup> Je crois me souvenir que le lendemain, je l'ai fait évacuer à l'hôpital de Bougie.

<sup>100</sup> Je n'aurais pas dû être aussi interventionniste : péché mignon de jeunesse !

<sup>101</sup> Je faisais allusion à la parturiente dont j'ai parlé dans mes lettres du 6, 8 et 9 janvier.

d'opération, de donner les moyens de l'évacuer sur Bougie où on pourra lui faire un traitement approprié. ...

**Lettre du jeudi soir :** ... Aujourd'hui, en plus de ta lettre, il m'est encore arrivé quelque chose d'agréable. Ma nomination publiée au Journal Officiel, l'est à partir du 1<sup>er</sup> juillet, donc cela me fait un mois de plus de solde de sous-lieutenant (environ 50 000 Frs<sup>102</sup>, tout frais de nourriture décomptés, ce n'est pas mal du tout !) Nous aurons bientôt notre voiture. ...

**Lettre du vendredi soir :** ... Je suis allé à Bougie en convoi, et ce soir, le convoi était parti. Je suis resté seul, comme un grand. Avec toutes ces opérations, la route était gardée tout le long... à peu près. ...

Cette journée fut assez agréable. J'ai acheté de quoi installer une douche dans notre salle d'eau. Le commandant a débloqué des crédits à condition que nous fassions cela nous-mêmes. L'armée vous apprend tous les métiers ! J'ai bien sûr, récupéré des médicaments. Je suis allé voir ma petite évacuée d'avant-hier, qui, après forceps et épisiotomie, va bien. L'infirmière du service a dû se disputer avec le mari qui voulait absolument la faire déjà sortir. C'est la tradition ici. Pense un peu, il n'y aurait eu personne pour aller chercher l'eau ! ...

**Lettre du Samedi 15 août 59 :** ... A la « visite », lorsque j'ai vu huit furonculeux, je suis allé vérifier le cahier des menus de la compagnie. Cela m'a valu une prise de bec avec le capitaine, incapable de comprendre que j'essayais de chercher une cause alimentaire au mauvais état des Chasseurs, et que je ne cherchais pas à lui démontrer que la troupe était mal nourrie. Sais-tu à ce propos, que l'intendance verse pour la nourriture du soldat, 320 Frs<sup>103</sup> par jour ? Encore une chose de plus qui est

honteuse, à mon sens, à l'armée ! J'ai quand même réussi à faire obtenir un régime aux malades, ce qui est déjà un résultat ! ...

**Lettre du 16 août 59 :** ... Après un repas arrosé avec les « quillards », j'ai terminé ma soirée chez un goumier dont j'ai la femme en traitement. Il y avait aussi chez lui, un petit Chasseur algérien, descendu de la compagnie de la montagne, pour se rendre à l'enterrement de son père assassiné par les fellaghas. Il avait lui-même un solide palmarès de massacres. ...la guerre se terminera un jour pour nous, mais pour eux c'est impossible, car il y aura toujours des comptes à régler. Malgré l'exagération méditerranéenne, et le facteur temps qui pourra panser les blessures, il y a dans la condition des Algériens quelque chose d'assez insaisissable pour nous, quelque chose de désespérément sinistre. Comment rompre cet engrenage de violence ? Mais je m'embarque dans un sujet bien triste, et à mon niveau, inutile parce qu'insoluble ! ...

**Lettre du 17 août 59 :** ... Ce matin je m'étais déjà réveillé avec la tête lourde, conséquence probable de la fête d'hier, mais aussi d'une nuit consacrée à la chasse aux puces qui ont envahi l'infirmierie. ...c'est ahurissant ce que les furoncles ont pu pousser pendant ce temps-là ! L'alimentation n'est pas absolument idéale en ce qui concerne la troupe. Bien sûr, le Chasseur « moyen », qui boit ses dix bières par jour (environ 500 Frs<sup>104</sup>) pourrait n'en boire que huit et s'acheter un kilo de raisin ! Mais il est inaccessible à cette forme de raisonnement hygiénique et mathématique. ...

**Lettre du 18 août 59 :** ... Ce soir, j'ai fait quelque chose d'absolument exceptionnel : de la gymnastique ! J'ai cédé devant l'insistance de mon sergent ! ...

---

<sup>102</sup> Je parlais en « anciens francs », ce qui représentait 500 de nos anciens francs et 76, 22 euros maintenant.

<sup>103</sup> Toujours en anciens francs, soit 0,49 € actuellement.

---

<sup>104</sup> Toujours en anciens francs, soit 0,76 €

**Lettre du 19 août 59 :** ... Ce matin, je me suis levé tôt pour accompagner à la gare un sous-lieutenant libérable. Cela m'a fait de la peine car c'était le dernier bon camarade qui me restait à El felaye. ...

**Lettre du 20 août 59 :** ... Pour le moment, l'opération « Jumelle » fait sentir sur le secteur des effets militaires heureux. Chaque jour, il y a des ralliés qui donnent des renseignements permettant de monter une nouvelle opération qui détruit un petit groupe, ou démolit une cache, ou fait faire des prisonniers qui, bien cuisinés -hélas!- donnent de nouveaux renseignements, etc. ... Les fells, éclatés en petits groupes, errent autour des villages où ils ont de la famille pour essayer d'avoir du ravitaillement. Leurs réserves sont en grande partie détruites et leur moral est assez bas.

Mais, quant à croire que ces succès incontestables accéléreront la fin de la guerre, il y a un pas que les militaires franchissent allègrement, mais qu'honnêtement il ne me semble pas que l'on puisse faire.

Demain matin, j'irai à Bougie faire des radiographies de libérables, et me baigner. ...

**Lettre du 21 août 59 :** ... J'ai passé la matinée à Bougie où j'ai radiographié vingt libérables, réglé avec un commandant et un pharmacien de fort épineuses questions de médicaments puis j'ai pris un bon bain. Sur le chemin du retour, panne « provoquée » dans les vignes mais impossibilité de manger du raisin sur place tellement il était chaud (nous nous sommes rattrapés sur nos copieuses provisions !).

Ce soir, après ma consultation, j'ai lavé une très jolie et crasseuse couverture kabyle que la femme que j'avais évacué, il y a dix jours sur Bougie pour son accouchement, avait laissée

chez moi. Si elle ne la récupère pas, je la garderai comme honoraires de ma prestation<sup>105</sup> ! ...

**Lettre du samedi 23 août 59 :** ... Hier, j'avais invité le nouveau médecin-aspirant de Sidi Aïch (c'est ahurissant la consommation que l'on fait de médecins -aspirants dans le secteur !) Cela fait plaisir de retrouver un « cher confrère ». J'ai pu constater, une fois encore, la touchante similitude de point de vue qui existe dans la confrérie. Avec mon sergent et lui, nous sommes allés nous promener à El Felaye. Je voulais absolument terminer ma pellicule de photos, ce qui est fait. Il faut bien reconnaître la « baisse » du FLN dans le coin. Quand je pense qu'il y a 6 mois, il fallait deux sections pour y aller, et que toutes les fois ou presque, il y avait des coups de fusil. Du reste, le moral, en face, est en baisse. Chaque jour, on a des ralliés qui permettent grâce aux renseignements qu'ils donnent, de tomber sur le petit groupe dont ils faisaient partie ; petit groupe qui éclate en laissant cinq ou six types sur le terrain. La même opération se reproduit le lendemain. Le 2<sup>ème</sup> bureau s'occupe du travail de renseignement de façon très musclée. ... Au bataillon, c'est un sous-lieutenant appelé qui est officier de renseignement, et il y a un autre sous-lieutenant, ancien séminariste, qui ne répugne pas à aider, et qui l'autre jour, arborait fièrement sur son treillis, du sang qui ne devait pas provenir de l'égorgeage d'un lapin ! J'ai lâchement profité de son état de fatigue pour sortir tout ce que j'avais sur le cœur sur ce sujet-là, et sur les officiers d'active, qui sont trop contents de laisser faire les interrogatoires par les gens du contingent, en affectant devant eux de les prendre pour des types formidables pour qu'ils ne se rendent pas compte, et sur les officiers de réserve qui sont assez bêtes pour entrer dans ce jeu ! Finalement ils sont retournés au poste pour rechercher la clé de la prison pour faire entrer dans une cellule, un prisonnier

---

<sup>105</sup> C'était une couverture multicolore très typée et très solide. Elle ne l'a jamais réclamée, et elle nous sert encore de dessus de lit de temps en temps !

qu'ils voulaient primitivement laisser « mûrir », menottes aux pieds et aux mains, dans la cour, à même le sol, toute la nuit ! Petit résultat, mais résultat quand même ! ...

**Lettre du 24 août 59 :** ...reçu une lettre de papa m'annonçant que Tiény<sup>106</sup> est convoqué pour son service militaire le 7 septembre. Il fera son peloton d'EOR à Cherchell, dans les environs d'Alger. C'est un coup dur pour maman. Il faudra que je lui écrive encore ce soir, pour la rassurer sur les dangers que cela représente, qui sont aussi inexistantes que les miens. J'espère pouvoir aller lui rendre visite, si je suis encore dans le coin, lors de son stage.

Ce matin j'ai passé les radios des libérables. Il régnait, à la compagnie, un chaud climat d'euphorie et d'ivresse. Puis j'ai fait des courses. Le commandant m'avait, il y a quelque temps, donné un crédit spécial sur ses fonds secrets, pour l'aménagement de l'infirmerie. Il a dû être content puisque j'ai bénéficié d'un nouveau crédit. J'espère laisser, grâce à cela, quelque chose de propre à mon successeur. ...

**Lettre de mercredi soir :** ... Ce matin, j'ai fait comme d'habitude, ma consultation. J'ai « touché » une nouvelle assistante kabyle. C'est une fille qui vient tout droit du maquis et qui s'est ralliée. Il paraît que c'était la maîtresse de Mira, le successeur d'Amirouche. Il lui aurait finalement préféré une petite Kabyle de 14 ans. Le ressentiment a été plus fort que le patriotisme ! En tout cas, le chef kabyle avait beaucoup de goût ! Avec deux assistantes et quatre infirmiers, un secrétaire, un sergent et deux chauffeurs, je commence, dans ma toute belle infirmerie, à être un « patron » assez étoffé ! ...

**Lettre du 28 août 59 :** ... Cet après-midi, j'ai continué l'installation de l'infirmerie. Je suis actuellement occupé à

construire une cabine d'isolement, pour que ces dames puissent dégager les deux centimètres carrés de fesse qu'elles montrent, à la piqûre, sans que leur pudeur en soit offusquée ! Il faudrait que tu puisses voir comme cela commence à prendre fière allure.

...

**Lettre du 30 août 59 :** ... La monotonie de cette journée a été quelque peu coupée par les soins, diligents bien sûr !, que j'ai dû donner à un harki qui a réussi à faire un saut de six mètres dans le vide, sans se tuer tout à fait, et ce soir, par une descente au village, avec le capitaine du quartier, pour essayer de mettre la main sur un fou qui terrorise sa famille dont on entendait les cris du poste, mais qui a trouvé préférable de se dissoudre dans la nuit avant notre arrivée !

Et pour donner le ton mineur, mais juste, à cette farce monotone que nous vivons ici, un pauvre type de la 2<sup>ème</sup> compagnie, a reçu une balle dans la tête, accidentellement, et a été évacué à la morgue de Bougie. ...

**Lettre du jeudi 3 septembre 59 :** ... Demain matin, j'irai à Bougie faire les radios des libérables. ...

Demain après-midi, la générale D., épouse du général de notre division, qui milite dans l'action féminine comme toute femme de général qui se respecte, viendra visiter le Centre féminin. Grand émoi de l'assistante sociale qui compte déguiser une quinzaine de ses femmes en Françaises ainsi qu'une soixantaine de gosses du village. Et bien sûr, comme il se doit : bouquet de fleurs, Marseillaise (par les enfants des écoles !), et petits gâteaux. Comme l'AMG nourrit d'assez lointains rapports avec l'évolution de la femme kabyle, et que l'infirmerie est une des plus jolies choses d'El Felaye, sa visite est au programme ; d'où, chez nous, une activité fébrile dès aujourd'hui du côté de la brosse à reluire ! Tout est prévu, même qu'elle ne vienne pas ! J'aimerais assez qu'elle se souvienne de moi, dans le cas où je

---

<sup>106</sup> Mon frère.

serais obligé de lui donner un coup de téléphone pour faire activer certain dossier<sup>107</sup> auprès de son mari étoilé ! ...

**Lettre du 4 septembre 59 :** ... La générale s'est contentée de passer devant l'infirmerie, sans y entrer, et les officiers de manger ce soir le reste des gâteaux de la réception ! ...

**Lettre du 5 septembre 59 :** ... Le quartier est toujours très tranquille, depuis trois jours, on n'a même pas attrapé un fell ! Les rapports avec la population sont beaucoup plus détendus. Les gosses, par exemple, à qui les fellaghas avaient défendu de monter dans les voitures militaires, se battent pour grimper sur les jeeps. Ah ces progrès de la pacification !..

Le commandant est un peu vexé car il y a quelques fellaghas du secteur qui sont allés se rallier sur le secteur d'Akbou. La réputation des Chasseurs semble laisser à désirer en ce domaine ! Émotion dans la gent officier : quelques messieurs ont bénéficié des faveurs d'une charmante ralliée, et se trouvent affublés, à leur grand dépit, d'une maladie dite honteuse. En grand secret, on me demande des remèdes. C'est assez cocasse !

Comme travail aujourd'hui, j'ai fait ma consultation où j'ai entre autres, eu à me débattre avec une femme tombée d'un arbre sur lequel elle était montée pour trouver de quoi nourrir sa chèvre, et à m'occuper d'une hémorragie fort alarmante, due à une fausse couche. Cet après-midi, j'ai continué à ranger mes médicaments. ...

**Lettre du 6 septembre 59 :** ... Ce soir je t'écris après une journée relativement riche en émotions puisque mon successeur au bataillon est arrivé, ainsi que mon avis de mutation. Hélas, je ne suis pas muté à Constantine, mais au 20<sup>ème</sup> Dragon de Kerrata (sur la route Bougie-Sétif). Je ne comprends pas bien la

raison de cette mutation biscornue. Est-ce une façon de me faire faire antichambre pendant un mois ? Dans ce cas, pourquoi ne pas y avoir mis provisoirement mon successeur ? Le commandant ne comprend pas non plus, c'est pourquoi il m'a donné l'ordre de ne pas partir tout de suite, et il va faire des démarches pour savoir le fin mot de l'histoire ! Je vais de mon côté, y réfléchir encore, et éventuellement, j'irai à Constantine directement voir le colonel D. Cela m'ennuie un peu puisque j'aurai sans doute le petit désagrément d'un déménagement supplémentaire, mais il n'y a aucune raison pour que cela change quelque chose à nos projets de mariage. Il y aurait un seul ennui, donnons la parole au pessimiste, ce serait que l'on m'envoie moisir là-bas plusieurs mois. ...

Hier les fellaghas sont venus jusqu'à l'héliport, derrière le poste, pour mitrailler l'hélicoptère. Il n'a pas été touché, mais cela a causé une petite émotion au bataillon !

Au cours des dernières opérations d'hier et d'avant-hier, six nouveaux fellas ont été tués dont le chef politique du village. C'est un « bon » coup ! ...

**Lettre du lundi 7 septembre 59 :** ... Ma journée a été assez mouvementée. Consultation jusqu'à midi et quart avec sutures, grosses blessures et beaucoup de cris (des gosses malades bien sûr !).

Cet après-midi, après une sieste consacrée plutôt au bavardage avec mon remplaçant qu'au sommeil, nous sommes allés nous promener à El Felaye. Beaucoup de poignées de mains, bonbons aux enfants, escorte indispensable et grossissant au fur et à mesure de la balade, quelques conseils médicaux... j'ai bien rôdé mes chaussures ! ...

**Lettre du 8 septembre 59 :** ... J'ai continuellement été occupé à des petits riens : un pansement par ici, un billet d'hôpital par là... Je continue à « affranchir » mon successeur, et je compte bien remonter la pharmacie militaire demain, pour, après-

---

<sup>107</sup> C'était mon dossier de mariage évidemment !



demain, lui passer les rênes du pouvoir et goûter trois ou quatre jours de vacances complètes.

Ce soir, nous avons mangé une soupe chinoise au poulet, préparée selon les règles, par un sous-officier qui avait longtemps fréquenté les mess d'Extrême-Orient. Le lard employé était, à mon sens, un peu vieux !... ..

**Lettre du 9 septembre 59 :** ... Cet après-midi, j'ai fini de ranger la pharmacie, et demain, je regarderai mon successeur se débrouiller avec les Kabyles ! ... Sauf imprévu, je rejoindrai Bougie lundi soir, et mardi matin, je prendrai le convoi de Kerrata. J'espère m'y rendre avec ma jeep, ce qui facilitera le déménagement.

Ce soir, j'ai été invité à manger un couscous chez un gommier. J'étais allé chez lui faire une piqûre de spasalgine lors de l'accouchement de sa femme, et il tenait à me prouver sa reconnaissance. ...

Ce soir, il y a eu également, réception de nouveaux aspirants. Les pauvres, ils ont dû manger une cuisine épouvantable, et verser une certaine somme d'argent pour acheter des dessous à l'Assistante Sociale (on leur a dit, qu'elle faisait marcher, et le commandant, et le bataillon !). Ce fut assez cocasse. Je commence à me méfier de ma réception à Kerrata !

...

**Lettre du jeudi 10 septembre 59 :** ... Demain à Bougie, je vais me renseigner sur l'horaire du prochain convoi pour Kerrata. J'ai intérêt à m'y rendre le plus tôt possible. Rester ici, où rien ne me retient sinon l'habitude et quelques bons souvenirs, ne pourrait qu'indisposer le Service de Santé à mon égard, ainsi que mes futurs patrons cavaliers. ...

Ce matin, ayant laissé le bureau et le fauteuil médical, à dossier basculant, à mon cher successeur, je me suis contenté de gratter quelques croûtes kabyles et d'enregistrer des « condoléances » genre : « Vous partez, c'est dommage, on vous regrettera, etc. ... » Le chœur est du reste, bien fourni.

Cet après-midi j'ai, héroïquement et humainement, tué à l'éther un splendide scorpion. Un infirmier l'a embaumé au formol pour s'en faire un souvenir.

...et puis, j'ai coupé ma barbe.<sup>108</sup> Voici une relique ! ...

**Lettre du 11 septembre 59 :** ... A Bougie, j'ai appris quelque chose sur Kerrata. Petite ville tranquille, piscine, un escadron de cavalerie qui n'est pas sur place, un hôpital, une place de médecin (que de place !) où il n'y a personne. Tout le monde me promet que je serai bien et que je serai mieux. J'espère surtout y être tout court ! ...

**Lettre du dimanche matin 13 septembre 59 :** ... Hier soir, selon la tradition, j'ai offert le champagne à ces messieurs, et reçu les bouquets de fleurs oratoires de rigueur. Je laisserai quand même objectivement, me semble-t-il, quelques regrets en partant. Je suis invité à revenir pour la Sidi Brahim : grande fête des Chasseurs qui a lieu dans 15 jours environ pour commémorer le dévouement à Sidi Brahim<sup>109</sup> des Chasseurs. ... Et surtout, nous sommes tous les deux, invités à Noël ! ...

Mon départ est fixé à cet après-midi, et il est grand temps que je finisse cette lettre si je veux terminer les rangements de dernière heure. ...

**Lettre du dimanche soir 13 septembre 59 :** ... J'ai voulu aller faire mes adieux au colonel et, si je l'avais vu de bon poil, lui demander l'autorisation de me rendre à Kerrata avec son hélicoptère : pas de colonel ! Puis j'ai voulu dire au revoir à mon confrère de Sidi Aïch : pas de confrère ! Enfin, quand j'ai voulu prendre la route pour Bougie : pas de convoi ! Et par-dessus le

---

<sup>108</sup> Barbe que j'avais laissé pousser « à la Chasseur ».

<sup>109</sup> Sidi-Brahim : localité au nord-ouest de Tlemcen où, du 23 au 25 septembre 1845, une petite colonne de Chasseurs Français résista vaillamment à environ 3000 cavaliers de l'Emir Abd-El-Kader

marché, il pleut pour la première fois depuis Pâques. Il devient de tradition que je fasse mes déménagements par temps de pluie.

Alors, plutôt que d'aller à Bougie tout seul, ce qui est faisable puisque la route est « ouverte », ce qui implique quand même un risque minime mais inutile, j'ai décidé de retarder mon départ jusqu'à demain. ...

A part cela, j'ai occupé ma journée à terminer mes emballages. Je suis horrifié de voir combien le volume de mes affaires augmente avec mes pérégrinations. ...

## À L'INFIRMERIE DE KERRATA

**Lettre du 14 septembre 59 :** ... Je suis arrivé à 11 heures à Kerrata car j'ai eu la chance de trouver un convoi de légionnaires.

Kerrata est une petite ville, plus petite que Sidi Aïch. Il y a un camp militaire avec cinq compagnies appartenant à des armes différentes, et une infirmerie sur laquelle je vais régner en maître. Mon prédécesseur, un aspirant, est déjà reparti à 2 heures de l'après-midi. Il habite à 80 km d'ici. Sa femme attend un gosse pour le 15. A voir la hâte de passer les consignes, on aurait pu croire que c'était lui qui allait accoucher !

Récemment, il y a eu à Kerrata, de grands remaniements administratifs militaires, avec bon nombre de drames politiques et autres. L'ennui est que tous les prédécesseurs ont tout emporté. J'ai une infirmerie de cinq lits, mais aucun moyen de locomotion : ni jeep, ni ambulance. Le commandant du secteur habite à 50 km d'ici, et c'est de lui que dépend l'infirmerie. Administrativement, je suis rattaché au 20<sup>ème</sup> Dragon dont le commandant habite à 12 Km de Kerrata ; il y a auprès de lui, un médecin-capitaine qui doit être mon supérieur hiérarchique, mais qui est en permission. Enfin, j'ai à soigner les malades militaires de la place de Kerrata, et je dépends aussi du commandant de place. Il n'y a même pas d'appareil de tension, presque pas de médicaments, mais une grande baraque préfabriquée dans laquelle j'ai une chambre spacieuse et vide, eau chaude - eau froide, douche, et paraît-il,

six consultants par jour. J'ai donc décidé d'aller me présenter à toutes les différentes autorités de la région. S'ils veulent m'aider, je remonterai une infirmerie convenable, sinon je ferai la planche ; en termes militaires : « je coincerai la bulle ! »

D'après les gens que j'ai vus jusqu'à présent, il ne fait aucun doute que je ne serai qu'un intermédiaire, et cela est mieux ainsi. Le commandant de place est un homme charmant et ne me créera pas de difficultés. Avec six consultants par jour, je crois que je vais pouvoir m'offrir des vacances !

Question ambiance, il n'y a ici qu'un dentiste avec qui je puisse réellement fraterniser. Type très bien. Kerrata, où vivent côte à côte, Européens et Musulmans, est intégralement fellagha. Tout le monde paye l'impôt, moyennant quoi la région est calme. Les fellas n'auraient guère d'intérêt à se manifester car c'est une zone de passage. La région est dirigée par un gros colon libéral qui, est maire de Kerrata, paye aux fellas, est élu par eux, a ses entrées partout, et sa femme serait parente avec de Gaulle.

J'ai déjà fait la connaissance de l'Aga : un musulman très porté sur l'anisette, mais dont les bonnes grâces vaudraient la protection de plusieurs auto-mitrailleuses.

Tous les officiers activistes se sont toujours cassé les dents pour changer quelque chose à cet état de fait, et ont été, soit mutés grâce à l'influence du maire, soit descendus en embuscade. Donc ici, pour le moment, ce n'est pas la paix française, mais la paix FLN... C'est ce que m'a raconté le dentiste qui a des idées assez « réalistes » sur la pacification, et il ne me semble pas trop hâbleur. ...

**Lettre du 15 septembre 59 :** ... Deux consultations en ville m'ont rapporté 150 Frs<sup>110</sup> et une ampoule électrique pour les lavabos. Petit à petit...

Ce matin, je suis allé rendre visite à mon « corps support », à 12 km d'ici. J'ai vu le colonel qui veut bien se charger de moi,

---

<sup>110</sup> 150 Frs : 22 € 87

mais pas question d'obtenir du matériel : que je m'adresse au secteur ! ...

Je suis resté déjeuner à la popote du colonel. C'est la première fois que j'entends une discussion « intelligente » dans un mess d'officiers, et trouve des gens capables d'avoir une opinion qui ne soit pas d'instituer une thérapeutique à coups de bâtons et autres poncifs du bureau d'action psychologique ! J'en ai raté le convoi, et je suis rentré en stop, chargé par des musulmans, ce que seul un médecin peut se permettre, paraît-il. Je ne crois quand même pas avoir été imprudent !

Je me suis fait inviter à une partie de pêche dimanche, par le capitaine du génie. Il faut bien user des plaisirs du lac, puisque celui-ci étant à 4°, se baigner est assez contre-indiqué. Dans la piscine, l'eau est malheureusement sale, et il n'y a pas assez de militaires, ou plutôt pas assez de bonnes volontés, pour la curer. Et puis il fait ici, nettement moins chaud que dans la vallée de la Soummam. On sent qu'il y a les Monts Tabor hauts de 2000 m. qui vous donnent de l'ombre !

J'ai eu des détails sur la situation sanitaire du pays. Il y a un médecin de « colonisation » très peu sympathique, qui fait théoriquement l'AMG, mais qui serait depuis trois mois en congé de maladie. Si bien que je suis le seul médecin sur la place ! Je compte bien pratiquer une politique qui produira ses fruits : soit en faisant payer ceux qui le peuvent pour augmenter mon ordinaire, soit en me débarrassant des importuns ! ...

**Lettre du 16 septembre 59 :** ... Aujourd'hui, j'ai passablement progressé dans la connaissance des gens et dans l'installation de l'infirmerie. J'ai récupéré une grosse caisse de médicaments chez un type, major de brigade, étudiant en médecine raté, qui s'était constitué une solide pharmacie personnelle. Il m'a même donné un otoscope et un appareil à tension.

Aujourd'hui aussi, grosse opération. Bouclage de Kerrata par les parachutistes coloniaux (j'ai fait connaissance de leur

médecin-capitaine, un homme charmant !), ramassage des hommes, et interrogatoire selon les méthodes classiques. On m'a même demandé mon avis sur les possibilités d'interroger un malade de l'hôpital : sa santé lui permettrait-elle de le subir. Inutile de t'expliquer longuement que je l'ai dépeint comme cardiaque à l'article de la mort ! ...

Ce soir, petite promenade en ville, réception chez une brave dame à qui je vais faire une série de piqûres. Quelqu'un à soigner, c'est le cas de le dire : c'est ma blanchisseuse. Je suis rentré à temps pour écouter le discours de de Gaulle. C'est d'une habilité, à mon sens, phénoménale. Les fells marcheront-ils ? Nous serons sans doute bientôt fixés. ...

**Lettre du jeudi soir 17 septembre 59 :** ... Ce soir, je suis de fort méchante humeur car demain, au lieu d'aller à Sétif<sup>111</sup>, je suis convoqué à 7 heures du matin, pour aller je ne sais trop où, faire une reconnaissance de cadavre, avec le Procureur de la République du secteur ou quelque chose comme cela ! Ledit cadavre a été trouvé entre deux eaux dans le lac : dire qu'on a mangé du poisson ce soir !... ...

**Lettres du 18 et 19 septembre :** (il n'y a été question que des préparatifs de mariage).

**Lettre du dimanche 20 septembre :** ... Cet après-midi, à peine avais-je pris la position de la sieste, que le Juge d'Instruction est venu me chercher pour expertiser le cadavre tout chaud d'un musulman abattu par les fells à une quinzaine de kilomètres d'ici, au bord de la route. Il s'agissait, sans doute, d'un règlement de compte. Tout le monde, gendarmes, juge et dragons, pestaient parce que, si les fells avaient fait cela 30 mètres plus loin, cela se serait passé sur le secteur des voisins et nous n'aurions pas eu à nous en occuper. ...

---

<sup>111</sup> Pour m'occuper de ma permission de mariage !

**Lettre du 21 septembre 59 :** ... Consultations à l'infirmerie et en ville. Il paraît que le mort exécuté d'hier l'aurait été par les troupes françaises du quartier voisin. J'ai fait part au Juge de Paix qui m'avait fait venir, et au commandant de la place de ce que je pensais de cette façon de procéder ! Je ne cherche pas le scandale, et je sais que cela ne sert pas à grand chose, mais ces quotidiennes et microscopiques affaires Audin<sup>112</sup> me semblent au plus haut degré écœurantes. <sup>113</sup> ...

**Lettre du 22 septembre 59 :** <sup>114</sup>

**Lettre du 23 septembre 59 :** <sup>115</sup>

**Lettre du Jeudi 24 septembre 59 :** ... Ce matin, je voulais faire des consultations en ville pour me donner de l'avance : est arrivé l'adjudant du matériel du 28<sup>ème</sup> Chasseur qui était de passage et voulait me dire bonjour. Comme il m'a fait cadeau à mon départ de deux pantalons et d'une paire de chaussures, j'ai bien dû m'occuper de lui ! ...

---

<sup>112</sup> Universitaire communiste d'Alger, arrêté à cette époque par les Français comme collaborateur avec le FLN, et porté disparu, qui avait défrayé la chronique et suscité de vigoureuses protestations du milieu intellectuel.

<sup>113</sup> Je m'aperçois que je n'ai pas parlé de l'autopsie très superficielle que j'ai faite sur le cadavre récupéré dans le lac : il avait une balle dans la tête. Je pensais qu'il s'agissait d'une exécution, donc que personne ne viendrait me demander des comptes là-dessus.

<sup>114</sup> Description sans intérêt d'une journée passée à Sétif pour obtenir ma permission de mariage. Je voulais aussi acheter un képi de médecin-militaire, mais j'y ai renoncé car j'ai trouvé qu'il coûtait beaucoup trop cher !

<sup>115</sup> Lettre consacrée aux préparatifs de mariage.

Le seul moment agréable de la journée, a été ma partie de pêche de cet après-midi. ... J'ai pris plus d'un kilo de poisson. ...

**Lettres 25, 26 et 27 septembre 59 :** Voir la note de bas de page de la lettre du 23 septembre.

**Lettre du lundi 28 septembre 59 :** ... Aujourd'hui est un mauvais jour pour les Dragons : leur commando de chasse a été pris en embuscade en arrivant sur un piton, et ils ont laissé cinq morts et un blessé sur le terrain. Les légionnaires venus à la rescousse auraient eu des pertes plus sévères encore. Tout l'après-midi on a eu un festival d'aviation mitraillant les sommets environnants. Les blessés et les morts ont été évacués immédiatement en hélicoptère, je n'ai donc pas eu à intervenir. Je me demande du reste, avec quoi je l'aurais fait : cet après-midi, j'ai refait ma commande de matériel. Ma précédente avait été refusée car j'avais commandé deux cantines médico-chirurgicales complètes. Or, on m'a dit que je n'y avais pas droit, car je n'étais pas dans une unité opérationnelle. Par contre, je peux commander un à un, tous les objets qui s'y trouvent contenus ! C'est beau le règlement militaire ! J'ai fouillé la nomenclature et j'ai terminé poétiquement ma commande par six vases de nuit en tôle émaillée bleue, pour le plaisir ! ...

Ce soir après le dîner, j'ai eu la visite d'un médecin-aspirant des Tirailleurs. Sans que je l'aide -je n'aurais pas pu car c'était trop écœurant- il a vidé son sac et sorti la collection d'horreurs dont il a été le témoin. Il a réagi par un durcissement et une insensibilisation complètement totale. Je ne crois pas que ce soit la bonne méthode. Si des aventures de cet ordre m'étaient arrivées, j'aurais immédiatement demandé ma relève, avec rapport remontant la voie hiérarchique jusqu'au ministre s'il avait fallu. Mais je n'aurais pas pu m'associer à de semblables horreurs ! ...

**Lettre du 29 septembre 59 :** ... Aujourd'hui j'ai fait du sale travail. J'ai eu à soigner le type qui a conduit le commando dans l'embuscade d'hier, sous prétexte de lui montrer des caches de fells. C'est déjà extraordinaire qu'il soit encore en vie ! J'ai du reste bien peur que mon travail de rafistolage ne serve pas à grand chose. De plus, j'en ai soigné un autre qui était tombé entre les mains de la harka<sup>116</sup>. France Observateur<sup>117</sup> n'avait pas totalement tort de comparer certains supplétifs musulmans aux SS ! En tout cas, cela allait bien dans le sens de ce que le médecin des Tirailleurs me racontait hier. Ce n'est pas assez joli pour que je risque une description par écrit. Toujours est-il que j'ai soustrait provisoirement, les deux types à la vindicte militaire en les hospitalisant dans une salle spéciale des bâtiments du centre de triage et de transit de Kerrata, baptisé pompeusement « infirmerie ». ...

**Lettre du jeudi 1<sup>er</sup> Octobre 59 :** ... Me voilà depuis ce soir à Constantine. C'est la troisième fois que j'y viens, mais jamais la ville ne m'a paru aussi sympathique... J'ai eu en passant à Sétif, la bonne surprise de voir mon avis de mutation avec cette mention : « rejoindra à l'issue de sa permission de mariage » ce qui tend à prouver que ma permission et mon autorisation de mariage, dont je n'ai aucune nouvelle, et à la recherche desquelles je suis, doivent bien exister quelque part puisque mon avis de mutation en est l'heureuse conséquence. ...

**Lettres du 2, 3 et du 4 octobre 59 :** ... (consacrées entièrement à notre prochain mariage).

---

<sup>116</sup> C'est comme cela que s'appelait une compagnie de harkis

<sup>117</sup> Hebdomadaire de l'époque, très engagé à gauche.

**Lettre du 5 octobre 59 :** ... Ne t'étonne pas si ce soir je me sens un peu belliqueux, mais je souffre d'un combat refoulé ! Un de mes infirmiers, ainsi que mon menuisier, sont rentrés ivres et ont commencé à faire du scandale à l'infirmerie. Je les ai fait expulser manu militari par les autres et cela a donné une jolie bagarre ! Bien que je n'aime pas énormément la bataille -du moins théoriquement-, j'ai un peu regretté de ne pas y prendre part, mais cette semaine, je préfère cent fois passer pour un couard que me marier avec un œil au beurre noir ! En tout cas, l'infirmier a de la veine que je m'en aille, sinon il ne coupait pas à ses quatre jours de cellule ! ...

**Lettre du 6 octobre 59 :** ... J'ai passé une bonne partie de l'après-midi à rédiger mes rapports médico-légaux<sup>118</sup> au sujet des deux cadavres que je suis allé reconnaître le mois dernier. Heureusement que j'avais un bouquin de médecine légale pour étoffer un peu mes observations. ...

**Lettre du 7 octobre 59 :** ... Il est minuit passé, les malles sont étiquetées...

Le même jour, j'ai quitté Kerrata avec ma permission de mariage en poche, et j'en avais fini avec ma médecine de campagne... et avec mes lettres quotidiennes à ma fiancée.

Ce soir-là, j'ai couché à Bougie où je devais prendre, le lendemain, un avion pour Alger et ensuite un autre avion pour la France. Mais cette dernière soirée de célibataire en Algérie, je l'ai passée avec un confrère de Bougie que je connaissais qui m'emmena... au bordel de la Légion Etrangère : établissement sous tente, dans le camp militaire, sous prétexte qu'il avait professionnellement à y faire ! C'est la seule fois où je suis allé au

---

<sup>118</sup> Voir lettres du 17 et 20 septembre 59

BMC (Bordel Militaire en Campagne<sup>119</sup>). Il y avait une tente bar, avec des tables comme dans un café normal, et à côté un casernement sous tente pour les « pensionnaires » et plusieurs tentes réservées à leur « travail » où je n'entraî pas ! En attendant mon camarade occupé ailleurs, je suis resté au bar et j'ai eu une conversation sans doute très banale, puisque je n'en n'ai gardé aucun souvenir, avec la responsable des lieux qui m'a offert à boire et ne m'a fait aucune proposition -que j'aurais évidemment trouvé déplacée- pour enterrer ma vie de garçon !

Nous sommes retournés au quartier des officiers. Le lendemain je rentrais en France pour me marier<sup>120</sup>.

### NOTRE SEJOUR A CONSTANTINE

Trois jours après notre mariage, nous nous sommes envolés de Paris pour Philippeville puis ensuite nous avons pris un autre avion pour Téliergma où était la base aérienne située à 60 km de Constantine.

Le car qui allait de l'aéroport au centre ville ne faisait l'objet d'aucune précaution particulière ; la région était dite « pacifiée ». Dès le lendemain, j'allai rendre visite au commandant du service de neuropsychiatrie où j'étais affecté, et au médecin-colonel responsable de l'hôpital annexe dans lequel ce service était inclus, au 4<sup>ème</sup> étage. Je fus cordialement accueilli ainsi que par mes confrères appelés.

Nous avons d'abord logé dans une chambre très confortable d'un hôtel au centre de la ville, puis, pour des raisons d'économie, dans un autre hôtel voisin plus modeste. Notre

chambre donnait sur le couloir de l'office, ce qui était pratique pour avoir le café du petit déjeuner bien chaud.

Puis nous avons rapidement trouvé une chambre dans l'appartement d'une « pied-noir », situé près du lycée de jeunes filles où Edith prit son travail de professeur avec des classes du second cycle où il y avait des élèves parfois aussi âgées qu'elle ! Là se trouvait tout un lot de jeunes agrégés, envoyés d'office en Algérie, et qui menaient, autant que possible dans ce pays en guerre, une joyeuse vie de célibataires. Nous avons entretenu une heureuse amitié avec une collègue d'Edith, Simone Dastrevigne, qui s'est mariée civilement au cours de cette année 1960 pour échapper à une seconde année en Algérie. Nous continuons de la revoir ainsi que son mari Jean-Marie Bermond et leurs enfants.

Nous prenions nos repas au mess des officiers, ou parfois, le soir, dans la cuisine de notre logeuse qui nous laissait souvent de la soupe « fraîche ».

Nous aurions mené une vie sans histoire, telle que je l'avais imaginée avant mon départ en Algérie, si Constantine n'avait pas été une ville « en guerre », c'est à dire une ville sous la menace d'attentats contre les soldats français et d'explosions de bombes. Il y en avait eu quotidiennement, comme à Alger, à une certaine époque, mais la ville avait été « pacifiée », c'est-à-dire que les « terroristes » avaient été arrêtés, obligés sous la torture de livrer leurs complices. Ainsi, les réseaux FLN avaient été presque entièrement démantelés. On avait quadrillé les différents quartiers, fait un savant labyrinthe de murs en béton et de fils de fer barbelés posés dans les rues, en en barrant certaines, de telle sorte que si des fellaghas venaient tendre une embuscade urbaine, ils n'avaient pratiquement aucune chance de « décrocher ». Nous ne nous sentions pas en parfaite sécurité, car il y en a eu quand même quelques bombes.

---

<sup>119</sup> A Souk Ahras, c'était un bordel civil « militarisé » !

<sup>120</sup> J'avais retrouvé à Alger mon frère, EOR à Cherchell, qui avait, lui-aussi, obtenu une permission pour mon mariage.

Nous résidions dans un quartier totalement « européen », très tranquille, séparé par une sorte d'étranglement, appelé la Brèche, de la vieille ville qui était le siège de l'administration, de l'hôpital militaire Laveran où se trouvait aussi le mess des officiers. Tout en haut de la vieille ville, de l'autre côté des gorges du Rhumel qu'enjambait un pont suspendu difficile à traverser à pied si le vent soufflait trop fort, se trouvait l'hôpital militaire annexe, récemment construit, qui faisait partie de l'hôpital civil, où étaient les services de médecine, celui des officiers et des familles, et au 4<sup>ème</sup> étage, sans ascenseur (il était dans des caisses mais n'avait pas encore été déballé car il était plus large que la cage d'ascenseur qui lui était destinée !), le service de psychiatrie où j'étais affecté. Nous avons une vue magnifique sur toute la ville et les gorges du Rhumel, mais comme les fenêtres n'avaient aucun système de protection, c'était très pratique pour les malades qui voulaient se suicider ! Étant un peu hors de la ville, l'hôpital annexe était entouré jusqu'au 1<sup>er</sup> étage de rouleaux de fils de fer barbelés pour décourager des commandos de fellaghas. En contre-bas de la ville, il y avait le village arabe où seules des patrouilles renforcées et armées pénétraient.

Un couvre-feu était institué à partir de 11 heures du soir. Les militaires n'y étaient pas astreints, mais mieux valait ne pas sortir, ou rentrer plus tard si on était allé voir des amis, car la ville était livrée à des patrouilles qui n'avaient certes pas de mauvaises intentions à l'égard des soldats français en uniforme, mais qui avaient la gâchette facile ! Il y avait des bataillons dits d'implantation qui quadrillaient toute la région qui, de ce fait, était « sûre », mais à la campagne, le couvre-feu avait lieu une heure avant la tombée de la nuit. Nous avons pu acheter une 2 CV et nous faisons de petites promenades le dimanche, mais toujours avec une certaine crainte des embuscades ! Il régnait un climat délétère de peur qui expliquait les mauvais traitements infligés aux « terroristes » lorsqu'on en arrêtait. Sinon, notre vie de jeunes

mariés aurait été très agréable. Un mois après notre installation, j'ai attrapé une hépatite infectieuse avec ictère.

Après un séjour à l'hôpital, je passai la convalescence réglementaire « à la maison ». Edith qui était en début de grossesse, et chez qui un médecin avait diagnostiqué un utérus en rétroversion, passa à son tour à peu près un mois au lit pour éviter de faire une fausse couche, gagnant ainsi son premier congé de maladie (qui a été presque le dernier de sa carrière).

Je revis le commandant R. qui avait été le chef de bataillon de ma première affectation, et qui était à l'état-major de Constantine. Je revis aussi le capitaine H. qui commandait la CCAS de mon premier bataillon, hospitalisé pour une rechute de tuberculose. Je suis allé voir à l'hôpital de Sétif, mon ancien commandant de Chasseurs qui s'était malencontreusement tiré une balle dans le mollet en déchargeant son pistolet d'une manière non réglementaire, en partant en permission. L'artère poplitée avait été sectionnée, la gangrène s'était déclarée. Malgré une amputation, il devait décéder quelques jours après ma visite. Je voulais aussi voir un camarade de collège, Philippe Mantrand, envoyé comme professeur à Sétif. Malencontreusement pris sous une fusillade, il avait reçu une balle dans le crâne et avait été rapatrié.

Nous avons eu la visite de mon frère, qui était lieutenant, et gardait quelques kilomètres de la voie ferrée entre Sétif et Alger. Je suis allé aussi le voir.

A Pâques, les parents d'Edith sont venus nous rendre visite. J'ai pris une permission et nous sommes partis dans le sud à Biskra, le premier oasis saharien. J'y suis allé en voiture avec mon beau-père, Edith enceinte de six mois, avait préféré y aller en chemin de fer avec sa mère, mais elle fut tellement secouée que nous sommes rentrés deux jours plus tard tous ensemble en

2 CV. Notre séjour à Biskra fut idyllique. Nous avons logé dans un vieil hôtel colonial à proximité de la palmeraie, et fait une petite excursion dans le Sahara, jusqu'à M'Reier. Il y avait même deux vieilles touristes anglaises !

Nous nous sommes intégrés à la paroisse protestante et nous avons fait la connaissance d'un jeune sous-lieutenant Jacques Grelet, qui avait aussi pu faire venir sa femme Annick, à Constantine. Il fut affecté dans un poste militaire à quelques kilomètres de Constantine où nous sommes allés plusieurs fois le voir. Peu de temps après notre retour en France, nous avons appris qu'il avait trouvé la mort lors d'une embuscade. Un fellagha avait été blessé, et c'est en lui portant secours qu'il fut tué par ce dernier. Il eut moins de chance que le père de Victor Hugo ! Nous sommes longtemps restés en relation avec sa femme qui, quelques années plus tard, épousa un Allemand, Paul Gentner, et organisa même un séjour linguistique près de Bonn pour notre fils Daniel.

Nous allions parfois le dimanche à la campagne, à la SAS de Guy Sallerin, un ami d'enfance d'Edith, devenu depuis Trésorier payeur général de la Moselle.

C'est à cette époque que nous avons fait connaissance d'Alice, venue rejoindre son mari Jean-Claude Schaetzel, médecin-lieutenant comme moi dans le même service. Nous avions auparavant fait toutes nos études de médecine ensemble à Strasbourg, et nous avons toujours gardé de profondes relations d'amitié.

Normalement, j'aurais dû rentrer en France le 1<sup>er</sup> juillet 1960 où j'aurais fini, sans doute, mon service militaire au 1<sup>er</sup> janvier 1961. Edith serait rentrée pour accoucher, puis aurait eu un poste dans la région de Strasbourg. Mais, surprise, au mois de mai nous apprenions qu'elle attendait des jumeaux. Plus question

de rentrer, elle aurait risqué d'accoucher dans l'avion ! Par contre, les pères de deux enfants, étaient automatiquement libérés au bout de 24 mois de service, ce qui pouvait correspondre pour moi au 1<sup>er</sup> juillet, si la naissance avait lieu avant bien entendu ! Le 4 juillet, avec l'aide de Jean-Claude Schaetzel, nous avons déménagé nos quelques affaires et nous nous sommes installés dans un petit appartement rue Hoche, que venait de libérer un confrère qui avait fini son temps. L'accouchement eut lieu dans la nuit du 4 au 5 juillet dans une clinique privée, où exerçait le médecin qui avait suivi la grossesse d'Edith. Nous y sommes partis après le couvre-feu en 2 CV, avec tout le matériel nécessaire à l'accueil des bébés ! La clinique était située de l'autre côté du Rhumel à El Kantara. Nous avons été arrêtés plusieurs fois par des patrouilles qui nous ont toujours laissé passer, mais nous sommes restés un temps, qui nous a paru fort long, au passage à niveau d'El Kantara (la gare de Constantine était tout à côté) car un train manœuvrait. L'accouchement eut lieu sans problème : Christophe est né à 3 heures du matin, et dès que Daniel vit le jour, vers 3 heures 15, je n'étais plus militaire !

Le lendemain, j'ai fait les différentes formalités : je suis allé déclarer mes fils à l'état civil de la mairie. Comme j'étais en tenue de lieutenant, on m'a fait passer devant la queue des autres personnes qui attendaient (petit privilège de l'uniforme). Ensuite, je suis allé à la poste pour téléphoner en France l'heureuse nouvelle à nos familles. J'ai dû attendre deux heures pour avoir la communication avec Forbach où habitaient mes beaux parents. Je leur ai demandé de transmettre eux-mêmes la nouvelle à Montbéliard, à mes parents, pour éviter une seconde et aussi longue attente ! Puis je suis allé prévenir le médecin-chef, directeur de l'hôpital, ainsi que mon chef de service, que j'étais... libéré !



Après être restée une dizaine de jours à la clinique, Edith est rentrée à notre domicile avec Christophe et Daniel. Ma belle-mère est venue pour l'aider, ce qui était bien nécessaire -12 tétées par jour et, de temps en temps, un biberon complémentaire et des biberons d'eau afin d'éviter la déshydratation, car à Constantine au mois de juillet il fait très très chaud, et nous n'avions ni climatisation, ni frigidaire !-. Puis Edith est repartie en France avec sa mère et les bébés : Constantine - Philippeville en 2 CV, puis Philippeville - Nice en avion, puis Nice - Strasbourg où son père les attendait. Une journée a à peine suffi ! Je ne suis rentré moi-même que quelques jours plus tard par bateau. J'avais fait entre temps une affection intestinale qui s'était révélée être amibienne mais sans gravité et qui fut inscrite sur mon registre des constatations ! J'ai pris un bateau à Philippeville car je voulais ramener ma 2 CV. Après les adieux classiques et les beuveries modérées avec les confrères, (j'étais sous traitement de Quinacrine), je suis parti en voiture pour Philippeville. Avec mes affaires, je ramenaient aussi celles de mon ami Jean Curtil, disparu en Algérie, qui avaient été conservées par le pasteur. Je les ai remises à sa femme Suzy qui est devenue ultérieurement la marraine de David, notre troisième fils. Logiquement, je n'avais pas de crainte à avoir car la région était complètement « pacifiée », mais il pouvait quand même y avoir une embuscade imprévue et j'avais encore peur.

Je suis arrivé le soir suivant à Marseille. J'ai récupéré ma voiture, et j'ai couché au camp de la légion à Aubagne. Le jour suivant, aux aurores, je suis parti en voiture pour Forbach retrouver ma petite famille. C'est seulement à ce moment-là, je crois, que je me suis dit que la guerre était finie pour moi et que je n'aurais plus à avoir peur.

Quelques années plus tard, j'ai fait en famille, un voyage au Maroc, puis en 1970 en Israël à Jérusalem. Je me souviens

encore de l'expression extraordinaire que j'avais alors de pouvoir me promener sans crainte au milieu d'une foule d'Arabes !

J'ai obtenu la carte d' «Ancien Combattant» et de ce fait, j'ai une petite retraite complémentaire !

## ENCORE QUELQUES REFLEXIONS POUR CONCLURE

Cette guerre d'Algérie me laisse encore un grand goût de cendre et une grande amertume. Ce fut dû, en partie, à ce que les heureuses émotions de ma vie affective de cette époque, avaient été en permanence mêlées à une certaine peur latente qu'il me fallait toujours combattre avec ma raison, car les risques objectifs auxquels je fus exposé, n'étaient pas très importants, je le savais bien ! J'avais objectivement plus de risques d'être victime d'un accident d'automobile que d'une action de guerre ! Mais j'ai fait des rêves traumatiques, liés à l'Algérie, pendant plusieurs années. Pourtant j'ai eu la chance de n'avoir jamais entendu siffler une balle, ni participé à un « vrai » combat. Mais j'ai toujours eu ce sentiment angoissant d'insécurité, que je partageais avec presque tous les militaires et les civils présents en Algérie ; cela m'aide à comprendre, même si cela n'est pas une excuse, beaucoup d'excès et de débordements. Cette amertume est également liée au souvenir de mes amis qui y ont trouvé la mort.

Presque tous les non musulmans sont rentrés en France dès 1962 ainsi que les militaires français. La plupart des musulmans algériens qui les avaient aidés et qui n'ont pu partir avec eux, ont été sauvagement massacrés. Mais quarante ans plus tard, cette guerre n'est pas terminée en Algérie. Il y a encore la guerre civile entre Algériens avec son cortège d'horreurs, toujours les mêmes que lorsque j'y étais.

Ce conflit remue encore douloureusement les consciences de beaucoup de ceux qui y ont participé. En témoignent l'importante littérature (livres, articles de journaux, etc. ...) et les émissions audio-visuelles qui sont encore consacrées à cette époque.

En ce qui me concerne, mon sentiment dominant est toujours celui d'un horrible gâchis !

A Nancy, le 18 juin 2002

### **Remerciements.**

Madame Josette BONNET a bien voulu taper ces pages,

Monsieur Arnaud HABRANT s'est chargé de l'impression des 50 premiers exemplaires

Mon fils, Nicolas, des 20 exemplaires édités en 2004

Qu'ils en soient chaudement remerciés.

Trente volumes de ce texte ont déjà été édités au mois de juillet 2002, 20 exemplaires ont été édités en 2003 et de nouveau 20 exemplaires en 2004, dont celui-ci, avec quelques remaniements de notes et en rajoutant quelques pièces jointes.

Mis en ligne par Miages-djebels avec l'aimable autorisation de l'auteur